UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
00055980

Hist 1067

D.5

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART

TOME SEPTIÈME.

A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez CH. J. PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

VOici, Monſieur, les morceaux que je vous ai promis d'extraire des *Lettres ſur l'Eſpagne* par le Miniſtre *Edward Clarke*.

Deſcription de l'Entrée publique du Roi d'Eſpagne dans Madrid le 13 Juillet 1760.

Le Dimanche 13, jour fixé par Sa Majeſté Catholique pour ſon Entrée publique, tous les préparatifs néceſſaires furent achevés, c'eſt-à-dire, des arcs de triomphe élevés en différens endroits de la ville, les fontaines ornées, les façades des maiſons décorées de peintures, de tapiſſeries, de

Digitized by Google

glaces & d'autres riches ameublemens dans toutes les rues où Sa Majesté devoit passer ; les Orfévres avoient arrangé leurs maisons dans la figure d'un quarré long, accompagné de quatre tours à chaque angle, formées avec de la vaisselle d'argent & d'autres bijoux. Tout étant ainsi disposé, les deux Compagnies Espagnoles des Gardes Valonnes se rangèrent à quatre heures après midi le long du *Carriéro* avec leurs Officiers, leurs Drapeaux & la musique du Régiment.

A six heures Sa Majesté sortit avec la Reine & la Famille Royale par la porte de derrière du *Buen-Retiro*, & ce superbe cortège marcha dans cet ordre.

1°. Les Compagnies des Hallebardiers avec leur musique.

2°. Trois Escadrons de Gardes du Corps Espagnols, Italiens & Flamands à cheval, avec leurs trompettes & leurs timbales.

3°. Quatre carrosses des Ecuries du Roi superbement dorés, accompagnés de trompettes & de timbales. Ces carrosses étoient occupés par les Major-

Digitized by Google

domes de ſemaine qui prirent les devants pour aller à l'Egliſe de Sainte *Marie.*

4°. Le carroſſe des Officiers de la Reine occupé par le Marquis *de Monte Allègre* ſon premier Maître d'Hôtel, le Duc de *Medina Sidonia* ſon Grand Ecuyer, & le Marquis *de Audia* ſon premier Ecuyer.

5°. Les Majordomes de ſemaine dans un autre carroſſe.

6°. Des Dames du Palais au nombre de neuf dans d'autres carroſſes.

7°. Neuf carroſſes à quatre chevaux occupés par les Gentilshommes de la Chambre privée ou du Cabinet du Roi.

8°. Un carroſſe à huit chevaux richement harnachés, accompagné de quatre Valets de pied & de huit palefreniers marchant de chaque côté.

9°. Un carroſſe à huit chevaux auſſi magnifiquement ornés & dans lequel étoient les Ducs *de Medina Cœli*, Grand Ecuyer, *d'Alva*, Grand Maître de la Maiſon, & *de Lozada Sumilier de Corps*, c'eſt-à dire, Grand Echanſon ou Grand Chambellan, le

Prince de *Masserano*, Capitaine de la Compagnie Italienne des Gardes, & Don *Pédro Stuard*, Premier Ecuyer.

10°. Vingt-quatre Valets de pied du Roi & de la Reine, & les Ecuyers *de Campo*.

11°. Le carrosse du Roi en argent massif & tiré par huit beaux chevaux Napolitains ornés de harnois de la plus grande magnificence ; leurs Majestés étoient dans ce carrosse, accompagnées de tous les Officiers des Gardes du Corps qui n'étoient pas employés à d'autres postes ; douze Pages du Roi revêtus de leurs habits brodés en or, marchoient des deux côtés du carrosse.

12°. Un détachement considérable des Gardes du Corps avec un Officier.

13°. Le Prince des Asturies & l'Infant Don *Gabriel* dans leurs carrosses accompagnés de Gardes.

4°. Les Infants Don *Antoine Pascal* & Don *François-Xavier*, aussi dans leurs carrosses & avec leurs Gardes.

15°. Les Princesses Donna *Marie-Josephe* & Donna *Marie-Louise* dans

un autre carroſſe avec leurs Gardes.

16°. L'Infant Don *Louis-Antoine Jaime* dans ſon carroſſe, & ſuivi de ſes Gardes.

17°. Les Dames d'honneur dans des carroſſes enrichis de dorures.

18°. Les Majordomes de ſemaine du Roi dans leurs équipages.

19°. Enfin deux bataillons d'Infanterie des Gardes Vallones Eſpagnols.

Leurs Majeſtés arrivèrent dans cet ordre au premier arc de triomphe élevé à l'entrée de la belle rue d'Alcala vis-à-vis laquelle la Reine-Mère étoit aſſiſe dans le balcon principal de l'Hôtel du Marquis *de Tripuzi* ſon premier Maître d'Hôtel. Le Roi & la Reine préſentèrent leurs reſpects à cette Princeſſe, qui les reçut & y répondit avec bonté. Leurs Majeſtés allèrent enſuite à l'Egliſe de Sainte *Marie*. Les Bourgeois opulens & les perſonnes d'une certaine diſtinction garniſſoient toutes les fenêtres. La variété de leur coëffure, de leur ajuſtement & de leurs bijoux formoit un coup d'œil très-agréable.

Le Roi & la Reine étant arrivés à Sainte *Marie*, le Cardinal Archevêque

de Tolède, qui les attendoit sous le portique, accompagné des Maîtres d'Hôtel de service & des Officiers de la Maison du Roi, présenta l'eau bénite à toute la Famille Royale & à sa suite. Leurs Majestés entendirent ensuite le *Te Deum* & l'Antienne *Salve* qui furent chantés par la Musique de la Chapelle, après quoi elles prirent une autre route pour retourner à *Buen-Retiro*, & comme la nuit étoit tombée elles trouvèrent toutes les rues, les arcs de triomphe & les fontaines magnifiquement illuminées.

Toute la Cour étant revenue à *Buen-Retiro*, la Ville fit tirer dans la petite place de *Pélota* un feu d'artifice que leurs Majestés honorèrent de leur présence.

Le 14 au soir on représenta devant leurs Majestés une Comédie intitulée le *Triomphe d'Hercule*, & il y eut encore un feu d'artifice après le spectacle.

Le 15 leurs Majestés assistèrent au Combat du Taureau, & parurent prendre d'autant plus de plaisir à ce spectacle, qu'il n'arriva aucun accident aux

Chevaliers. La ville fut illuminée pendant ces trois jours.

Le Samedi 16 le Roi tint le *Jura* & reçut les ſermens accoutumés. Le ſoir les Artiſans de la ville paſsèrent en revue devant leurs Majeſtés ſous différens déguiſemens ; l'un d'eux leur adreſſa un Diſcours & ſe retira enſuite. Cette journée finit auſſi par des illuminations & des feux d'artifice ; c'eſt ainſi que ſe terminèrent les Fêtes célébrées à l'occaſion de l'entrée publique de *Charles III* Roi d'Eſpagne.

Ce qui m'a paru le plus divertiſſant de tout ce ſpectacle, c'eſt la foule de peuple qui rempliſſoit les rues, & qui étant compoſée de Religieux de tous les Ordres, & de perſonnes des deux sèxes, de tous les états & de toutes les couleurs, préſentoit le tableau le plus ſingulier & le plus diverſifié que l'imagination puiſſe ſe figurer.

Le Théâtre de *Buen-Retiro* eſt fort beau & très-bien orné ; c'eſt un monument durable du génie & du goût du célèbre *Farinelli* qui ne dût pas regretter d'avoir quitté l'Angleterre, puiſqu'il en fut ſi bien dédommagé par

l'Eſpagne ; ſes appartemens occupés aujourd'hui par le Duc *de Loſada*, ſont les plus ſuperbes de tout le palais de *Buen-Retiro* ; cet Italien a vu une récompenſe ſolide ſe réunir à l'agrément des éloges, & s'eſt retiré avec une fortune immenſe.

Deſcription de la Fête du Taureau donnée à Madrid le 15 *Juillet* 1760 *dans la Plaça Mayor, à l'occaſion de l'Entrée publique de Sa Majeſté Catholique dans cette Capitale.*

Nous arrivâmes au balcon de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, dans la *Plaça Major*, vers trois heures & demie après midi. La place, qui eſt aſſez grande, étoit couverte d'une foule innombrable de peuple ; tous les balcons étoient ornés d'étoffes de ſoies de différentes couleurs, & garnis de Spectateurs depuis le comble des maiſons juſqu'au rez-de-chauſſée. On avoit bâti des amphithéâtres & des gradins dans toutes les avenues de la place, & l'on avoit conſtruit tout autour, pour le

Digitized by Google

petit peuple, une eſpèce d'échafaud en plan incliné, élevé d'environ huit à neuf pieds avec des ouvertures où il en falloit, & des portes de bois.

On vit d'abord paroître dans l'enceinte les carroſſes des Chevaliers; il y en avoit quatre; ils étoient d'une forme antique & ſingulière, ayant des glaces aux deux extrêmités, & tout à fait ouverts par les côtés. Les Chevaliers étoient aſſis aux portières, d'où ils ſaluoient le Peuple & les balcons en faiſant le tour de la place. Ils étoient accompagnés de leurs parrains, les Ducs d'*Oſſone*, de *Barcos*, d'*Arcos*, & de *Medina Cœli*. La Famille Royale étoit précédée d'une Compagnie de Hallebardiers, ſuivie des carroſſes du Roi en grande pompe, & au nombre de ſept ou huit, autant que je puis m'en reſſouvenir; le premier de ces carroſſes, appellé le *carroſſe de reſpect*, étoit extrêmement riche, embelli d'ornemens cramoiſi & or, & de panneaux très-artiſtement peints; ces équipages étoient ſuivis d'un autre carroſſe occupé par quelques-uns des Grands Officiers qui marchent toujours immédia-

tement avant le Roi. Sa Majesté paroissoit ensuite avec la Reine dans un carrosse bleu d'une magnificence somptueuse, enrichi d'ornements d'argent massif; l'impérial étoit surmonté d'une couronne, les harnois des chevaux étoient aussi d'argent avec de grandes plumes blanches; à la suite du Roi marchoient les carrosses du Prince des Asturies, les deux Infans, *Don Louis* & toute la Cour.

Leurs Majestés se placèrent vis-à-vis de nous dans un amphithéâtre doré & sous un dais d'écarlate enrichi d'or, avec des rideaux semblables. La Reine prit la droite dans cette occasion. Le reste de la Famille Royale étoit placé à la droite du balcon du Roi, & les Gentilshommes de la Chambre étoient rangés sur une ligne à la gauche, tous vêtus d'un très-bel uniforme bleu & rouge, richement brodé en or. Les Hallebardiers partant du balcon du Roi, placés au centre d'un des côtés, se formèrent en deux lignes, & faisant face à divers endroits, ils eurent bientôt débarrassé la place d'une foule de Peuple qui se retira dans l'échaffaud

qui lui étoit deſtiné. Ils ſe formèrent enſuite en une ligne devant l'échaffaud ſous le balcon du Roi. On vît paroître alors deux Compagnies de jeunes Gens, habillés en uniformes avec des bonnets & des veſtes de taffetas rouge, qui ſe rangèrent de l'un & de l'autre côté de la place ; ils portoient des ſeaux de cuir pleins d'eau avec leſquels ils arroſèrent l'arène en ſe croiſant réciproquement avec ceux du côté oppoſé. Après cela les ſix Alguaſils de la ville, montés ſur de très-beaux chevaux ſuperbement harnachés, vêtus à l'ancienne mode Eſpagnole, c'eſt-à-dire, d'habits noirs avec des manches fendues, de longues perruques blondes, des chapeaux avec des plumes de différentes couleurs, s'avançerent vers le balcon du Roi ſous lequel ils devoient reſter tout le temps pour recevoir ſes ordres ; mais les taureaux les ayant effrayés, ils furent obligés de ſe retirer, ſe trouvant ſans armes & par conſéquent ſans défenſe.

Dès qu'on eut obtenu la permiſſion du Roi pour le combat du taureau, les troupes appartenantes aux Cheva-

liers, entrèrent dans l'arêne diviſées en quatre Compagnies nombreuſes, toutes vêtues d'habits de ſoie à la moreſque de la couleur des livrées des Chevaliers, & garnis de dentelles & de broderies, avec autant de richeſſe que de goût; ces troupes allèrent d'abord ſaluer le balcon du Roi & marchèrent en ordre autour de la place; l'élégance, la ſingularité & la diverſité de leurs uniformes préſentoient le ſpectacle le plus magnifique & le plus agréable qu'on pût imaginer. Les quatre Chevaliers parurent enſuite habillés à l'ancienne mode d'Eſpagne, portant des plumes à leurs chapeaux, & montés ſur de très-beaux chevaux; chacun d'eux avoit à la main une lance légère, & marchoit ſuivi de deux hommes à pied vêtus d'une petite étoffe de ſoie de la couleur de ſa livrée & d'une eſpèce de manteau de la même couleur. Ces deux hommes ne s'écartoient jamais des côtés de leur maître dont ils étoient en effet la principale défenſe. Après que les Chevaliers eurent rendu leurs hommages au Roi, leurs Compagnies ſe retirèrent; il ne reſta plus avec eux que les deux

Digitized by Google

perſonnes qui marchoient à leur côté, & un petit nombre d'autres habillés de même qui ſe diſperſèrent ſur l'arêne. Les Chevaliers ſe diſpoſèrent alors pour l'attaque, le premier ſe plaçant vis-à-vis la porte du lieu dans lequel les taureaux étoient gardés, le ſecond à quelque diſtance derrière lui & ainſi de ſuite.

Le Roi ayant fait alors le ſignal pour l'ouverture des portes, le taureau ſort auſſitôt au bruit d'une muſique martiale & des acclamations du Peuple; & voyant un des Ecuyers du premier Chevalier déployer ſon manteau devant ſes yeux, il marche directement à lui; mais celui-ci l'évite avec adreſſe, & ménage au Chevalier la facilité de rompre ſa lance ſur le cou du Taureau. On en fait autant pour exciter le Taureau à ſe préſenter aux coups des autres Chevaliers, & toujours avec un ſuccès égal; enfin couvert de ſes glorieuſes bleſſures, il eſt rencontré par les autres combattans à pied, qui, après l'avoir pourſuivi & combattu auſſi long-temps qu'ils le jugent à propos, & avec une agilité in-

Digitized by Google

croyable, le renverſent à terre en lui portant un coup d'épée dans le côté ou dans le cou, & l'achèvent enſuite, en lui enfonçant un poignard ou la pointe d'une épée dans l'épine derrière les cornes, ce qui le met infailliblement à mort ſur le champ. * Le Taureau eſt enlevé auſſitôt par des mules richement ornées & couvertes de harnois convenables pour cet uſage.

Toutes mes craintes furent d'abord pour les Ecuyers, mais je vis bientôt qu'ils n'étoient nullement en danger. Leurs manteaux ſont une eſpèce de ſûreté pour eux, parce que le Taureau y viſant toujours, il leur eſt facile de ſe dérober à ſes coups; d'ailleurs, ils ſont en ſi grand nombre pour ſe ſecourir réciproquement qu'ils peuvent toujours faire du Taureau ce qu'ils veulent; & même s'ils ſont ſerrés de trop près, ils peuvent ſe ſauver en

* C'étoit là le moyen dont les Numides ſe ſervoient pour tuer les Eléphans lorſqu'ils ne pouvoient plus les dompter. Voyez *Tite-Live* Liv. 27..... Chap. 49. Voici ſes propres expreſſions : *Rectores eorum ſcalprum cum malleo habebant; id ubi ſevire bellua & ruere in ſuos, &c.*

ſautant dans l'enceinte de l'échaffaud ; ce qui leur arrive ſouvent.

Les Chevaliers ſont beaucoup plus expoſés ; leurs chevaux étant trop ardens pour qu'ils puiſſent les conduire comme ils veulent, ils n'ont pas tant de facilité à ſe garantir des atteintes du Taureau, & ils ſeroient à tout moment dans le cas de ſe voir enlever avec leurs chevaux, ſi les Ecuyers qui ſont à leurs côtés ne veilloient à leur ſûreté. Malgré toutes ces précautions, nous vîmes éventrer par le Taureau deux chevaux ſuperbes dont l'un fut renverſé avec ſon cavalier auquel cependant il n'arriva heureuſement aucun malheur de cette chûte. Le courage de ces chevaux eſt ſi grand, qu'on aſſûre en avoir vu ſouvent avancer vers le Taureau, quoique les entrailles leur ſortiſſent du corps, & traînaſſent à terre.

Les Chevaliers s'étant aſſez fatigués par ces dangereux exploits, le Roi leur permit de ſe retirer & d'aller ſe repoſer. On fit ſortir alors par une autre porte (toujours l'un après l'autre) des Taureaux beaucoup plus fougueux

que le premier. Les Ecuyers allèrent à leur rencontre, & bien loin de redouter leur furie, ils ne s'occupèrent qu'à les irriter encore davantage, en leur jettant ſur le cou & ſur les autres parties du corps de petits dards barbus & ornés, comme le thyrſe des Bacchanales, de touffes de papier dont quelques-unes étoient remplies de poudre à canon qui produiſoit une exploſion à peu près ſemblable à celle d'une fuſée ou d'un ſerpenteau, ſitôt qu'ils touchoient le Taureau. Il n'y a rien de plus tourmentant que ces petits dards qui s'attachent au Taureau & ne quittent jamais priſe. Mais le courage & l'adreſſe merveilleuſe avec laquelle ils ſont lancés font oublier tout ce que ce ſpectacle a d'inhumain : ces Ecuyers ont encore une autre façon de s'amuſer de la fureur de cet animal indomptable ; c'eſt de placer devant ſes yeux des figures qu'ils font avec des peaux de boucs ſoufflées ; cette partie du divertiſſement eſt, ſelon moi, très-plaiſante. Les Taureaux n'oſoient point attaquer ces fantômes, & l'un des plus furieux, qui le fit, parut plus effrayé

à la rencontre d'une de ces figures qu'il ne l'eût été vis-à-vis du plus vigoureux & du plus intrépide des champions qui le combattoient, tant ces animaux redoutent un objet qui reste ferme en place & ne paroît pas intimidé à leur approche.

Voici encore un autre piége que l'on tend au Taureau; un homme tient une lance beaucoup plus grande que celles dont on a déja parlé; il en pose l'extrêmité à terre, & dirige obliquement la pointe vers la porte par laquelle doit sortir le Taureau; l'animal ne manque jamais de se précipiter sur cette lance; celui qui la tient s'expose beaucoup & il est presque toujours renversé; mais le danger est bien plus grand pour le Taureau qui s'enfonce ordinairement la pointe dans le cou ou dans la tête, & cela avec tant de violence que nous l'avons vû casser une lance beaucoup plus grosse que le bras. Les Espagnols font aussi courir le Taureau par des chiens qui montrent autant de courage & d'acharnement que nos dogues d'Angleterre.

Quant aux loix de ce spectacle &

Digitized by Google

aux autres circonſtances relatives au cérémonial de la fête des Taureaux, je ne prétends pas pouvoir en donner le détail, & je crois que ceux qui l'ont fait, ont été obligés d'avancer beaucoup de choſes ſur le oui-dire. Je n'imagine pas au reſte que cela ſoit fort important.

Ce ſpectacle eſt aſſûrement un des plus beaux qu'on puiſſe voir au monde, ſoit qu'on le conſidère ſimplement pour le coup d'œil, ſoit qu'on faſſe attention à la bravoure & à l'extrême agilité de ceux qui l'exécutent. Les Eſpagnols en ſont ſi paſſionnés que les femmes mêmes vendroient juſqu'à leurs bijoux pour le voir. On nous a aſſûrés que quelques-uns des balcons étoient loués juſqu'à cent piſtoles pour cette journée. On n'imagineroit pas la prodigieuſe quantité de monde qu'il y avoit dans les maiſons, même juſques ſur les tuiles. C'étoit pourtant payer bien cher le plaiſir que d'être expoſé ainſi au ſoleil le plus ardent au milieu d'une foule épouvantable & dans une chaleur étouffante. Cependant je ne m'en étonne pas quand je refléchis que

les Anglois, quoique pour le moins auſſi humains que les autres Peuples, ſont ſi fort entêtés de leurs combats de Taureaux, de coqs, &c. J'avoue que c'eſt un reſte de la barbarie des Maures ou peut-être des Romains, qui ne s'accommode pas avec les ſpéculations de la Philoſophie, & qui bleſſe la ſenſibilité compatiſſante d'un cœur tendre. Mais après tout, il ne faut pas nous abandonner à tant de délicateſſe, de peur que cet excès d'humanité & de douceur ne nous faſſe perdre tout à fait la fermeté néceſſaire à notre ſexe; notre tempérament comporte un certain dégré de férocité; & s'il eſt néceſſaire autant que raiſonnable de le retenir dans des bornes convenables pour l'empêcher de dégénérer en cruauté, il n'eſt pas moins à craindre qu'en le détruiſant tout-à-fait, nous ne devinſſions efféminés. Il s'en faut que cet uſage ait la cruauté pour objet. Ce ſont la bravoure & l'intrépidité jointes à l'adreſſe, à l'agilité, à la ſoupleſſe, qui ſeules excitent les acclamations du Peuple & méritent ſes applaudiſſemens. Ce ſpectacle pro-

duit tous les effets avantageux de la Chevalerie; il anime les Spectateurs aux grandes actions, ſans préſenter toute l'horreur de ces combats odieux de Gladiateurs où la valeur ne ſe montroit autrefois que pour ſe baigner dans le ſang humain. Il leur apprend qu'il faut mépriſer le danger; que le plus sûr moyen pour le ſurmonter, c'eſt de le voir de près, de le contempler de ſang froid & avec fermeté; que l'on doit prêter une noble & généreuſe aſſiſtance à ceux qui ſe ſont engagés avec nous dans des entrepriſes difficiles; enfin, quoiqu'il ne ſoit peut-être pas compatible à la rigueur avec les loix de l'humanité & du bon naturel, il peut produire de grands, de ſublimes effets, & il montre dans une Nation des qualités qui lui font honneur.

Cette cérémonie de la Fête du Taureau ne ſe fait dans la *Plaça Mayor* que pour des occaſions très-importantes, telles que l'avènement des Rois d'Eſpagne au Thrône, leurs mariages, &c. & elle eſt fort diſpendieuſe, tant pour le Roi que pour la Ville.

Il y a hors des murs de Madrid,

Digitized by Google

un Théâtre où ſe donnent des combats de Taureaux tous les quinze jours ; ces derniers, au rapport des connoiſſeurs, ſont infiniment préférables aux autres, parce que les Taureaux étant beaucoup plus furieux, le danger eſt auſſi beaucoup plus grand pour les Chevaliers. Mais celui que je viens de décrire devoit être plus que ſuffiſant pour contenter ma curioſité.

J'ai vu depuis une Fête de Taureaux dans cet amphithéâtre. J'ai trouvé très-peu de différence dans la manière de combattre, ſi ce n'eſt que les Chevaliers ſçavent mieux manier leurs chevaux, paroiſſent plus adroits & ne ſont pas ſuivis de ſi près par les Ecuyers ou gens à pied ; qu'ils ſe ſervent quelquefois d'une longue lance de bois dur, ferré & très-droit, terminée par une pointe très-courte avec un nœud de corde nattée, pour empêcher qu'elle ne faſſe une bleſſure profonde. Ils tiennent cette lance très-ferme ſur leur côté, ils la font paſſer ſous leurs aiſſelles, & la dirigent de la main. Ainſi armés, ils attendent les approches du Taureau, & en gé-

néral ils ont assez de force pour le tenir éloigné d'eux & de leurs chevaux lorsqu'il se dispose à fondre sur eux. Ce spectacle étoit un de ceux qu'on donne ordinairement, & par conséquent il n'avoit rien de la pompe qui accompagnoit celui que j'avois vû dans la *Plaça Mayor*. Le bâtiment est construit sur le plan des Anciens, & de forme circulaire ; il y a une rangée de gradins élevée au-dessus de l'arène pour le petit peuple, & elle est surmontée de deux autres rangées de loges ou de grands balcons. Cet Amphithéâtre est admirablement bien bâti pour l'objet auquel il est destiné ; il présente même un aspect très-frappant par sa situation, son étendue & sa régularité. On ne peut cependant y voir, sans une surprise mêlée d'indignation, des Dames de la première qualité fixer avec plaisir sur cette scène sanglante des yeux qui sembleroient ne devoir être exercés qu'à de plus douces cruautés ; & l'étonnement redouble lorsqu'on y remarque parmi la populace un grand nombre de femmes avec leurs enfans à la mammelle.

Les opinions étant partagées sur l'origine

l'origine de ces jeux des Eſpagnols que les uns attribuent aux Maures, les autres aux Romains, je crois pouvoir hazarder mon ſentiment à ce ſujet. Je me rappelle que *Cicéron* étant obligé de déclarer dans une diſpute, s'il croyoit que ces ſpectales ſanglans & féroces, pour leſquels ſes Compatriotes étoient ſi paſſionnés, fuſſent inhumains & cruels, ou s'il penſoit le contraire, il éluda adroitement la queſtion, afin de ne pas faire tomber de reproches ſur les Romains, & fit avec toute la ſubtilité d'un Caſuiſte cette réponſe remarquable : *Crudele gladiatorum ſpectaculum haud ſcio an ita ſit.* Etrange opinion pour un auteur d'une nation civiliſée : qui peut douter qu'un divertiſſement deſtructif de l'eſpèce humaine ne fût une cruauté ? Un tel uſage ne pouvoit convenir qu'à des barbares. Mais revenons au point dont il s'agit ; dire que le ſpectacle appellé par les Eſpagnols *Fieſta de los toros*, n'eſt qu'une ſimple imitation des Romains, parce qu'ils expoſoient des bêtes ſauvages dans leurs amphithéâtres, c'eſt parler fort en général. On

pourroit tout auſſi bien affirmer qu'ils ont pris cet uſage des Aſiatiques, puiſque Saint *Paul* dit ἐθηριομαχησα ἐν ἐφέσῳ. Et peut-être les Eſpagnols avoueroient-ils auſſi bien que lui, qu'ils n'en retirent pas le moindre avantage. Mais ſi je puis trouver cette même *Fieſta de los toros*, le combat Eſpagnol des Taureaux, parmi les uſages des Romains, je ne ſuppoſe pas que perſonne doute enſuite que c'eſt de cette ſource qu'elle a été tranſmiſe aux Eſpagnols. *Per eos dies*, dit *Tite-Live*, *quibus hæc ex Hiſpania nunciata ſunt, ludi Taurilia per biduum facti religionis cauſa. Feſtus* a heureuſement conſervé l'époque de l'inſtitution de cette Fête. Selon lui, voici la raiſon pour laquelle les *Taurilia* furent inſtitués en l'honneur des Dieux Infernaux. Sous le regne de *Tarquin le Superbe* une peſte affreuſe s'étant répandue ſur toutes les femmes enceintes, elles ſe firent avorter en mangeant de la chair de Taureau que l'on vendoit à quelque boucherie ; c'eſt à cette occaſion que ces jeux furent inſtitués, on les appella *Taurilia*, & ils étoient célébrés dans le Cirque Flami-

nien, afin d'empêcher que les Deux Infernaux ne fuſſent invoqués dans leurs murailles. C'étoit à juſte titre qu'on avoit conſacré une inſtitution auſſi barbare aux Dieux Infernaux, conformément aux rites ſuperſtitieux qu'on y obſervoit. Il n'eſt pas étonnant après cela que les femmes Eſpagnoles portent à ce ſpectacle leurs enfans encore à la mammelle, & même qu'elles ne craignent pas d'y aſſiſter, comme nous le voyons tous les jours, dans le temps de leur groſſeſſe; mais il paroît bien peu convenable de célébrer ces jeux dans la grande place; ce devroit être hors des murailles. Les jeux que donna *Fulvius* auſſitôt après, étoient, ſi l'on en croit *Tite-Live*, beaucoup plus ſolemnels, c'eſt-à-dire, ſelon moi, beaucoup plus ſanglans & plus barbares, parce qu'ils y firent combattre des lions & des panthéres.

Les circonſtances qui nous reſtent à détailler rendent encore plus ſenſible la reſſemblance des *Taurilia* des Romains avec les fêtes des Eſpagnols. Il eſt d'uſage parmi les Nobles d'Eſpagne de ſe préſenter eux-mêmes pour attaquer les

Taureaux, & l'on n'admet perſonne à les combattre comme Chevalier, s'il n', prouvé la nobleſſe de ſon extraction Les vrais Eſpagnols ſont tous paſſionnés pour ce divertiſſement, ils le regardent comme honorable autant qu'héroïque; il les rend recommandables au beau sèxe, à leurs Princes & à leur Patrie, & c'eſt pour eux une marque d'honneur ineffaçable dans l'eſprit des peuples. C'étoit préciſément la même choſe à Rome; la Nobleſſe & les Patriciens prenoient volontiers part à ces combats.

Luſtravitque fugâ mediam gladiator arenam
Et Capitolinis generoſior & Marcellis....

Les Dames même avoient l'ambition de paroître dans cette carrière; *Mœvia* étoit une femme de qualité; cependant nous voyons qu'elle s'éleva au-deſſus de ſon sèxe pour entrer dans l'arêne.

. . . . . *Tuſcum*
Figat aprum & nuda teneat venabula mamma.

Il ne paroît pas que les Dames Eſpagnoles ayent jamais montré cette in-

Digitized by Google

clination ſi guerrière ou plutôt ſi mâle. Il eſt étonnant combien les Romains deſiroient d'être tués, même dans leurs amuſemens. Sénateurs, Patriciens; Chevaliers, tous enfin ſe faiſoient gloire de paroître dans cette occaſion.

Pompes Funèbres des Eſpagnols.

Les funérailles des riches ſont auſſi pompeuſes que décentes en Eſpagne; ils ſont enterrés ſolemnellement avec leurs plus beaux habits, leur chapeau, leur manteau & leur épée.

Nam vivis quis amor gladii, quæ cura togæve
Manſit, & hæc eadem remanet tellure repoſtis.

Je ſuis très-intimement perſuadé que les anciens Chevaliers, Comtes & Grands de ce Royaume étoient enterrés autrefois dans un attirail tout-à-fait ſemblable à celui des Statues qui les repréſentent ſur leurs tombes, c'eſt-à-dire armés comme nous les voyons de pied en cap, & tout prêts à livrer un combat, ou à paroître ſur le champ de bataille avec l'armet, la cotte d'armes,

la cuiraſſe, le bouclier, une lance, une épée, des éperons & des bottines.

Les Eſpagnols mettent ordinairement beaucoup de chaux dans le tombeau pour accélérer la conſommation du cadavre. J'ai entendu dire qu'à Naples on jettoit auſſi tous les corps, mais dépouillés de leurs habillemens, dans une foſſe à moitié remplie de chaux.

La feue Reine d'Eſpagne, épouſe du Roi regnant *Charles III*, mourut le 27 Septembre 1760, âgée de 35 ans, & n'ayant regné en Eſpagne qu'un an & quatorze jours. Elle étoit fille du Roi de Pologne Electeur de Saxe; & les malheurs de ſon père chaſſé de ſes Etats par le Roi de Pruſſe, lui avoient fait éprouver les plus vives douleurs; elle n'a vêcu que vingt ans avec le Roi actuel. La ſanté de cette Princeſſe étoit fort dérangée lorſqu'elle vint en Eſpagne; elle fut attaquée à Sarragoſſe de la rougeole, à laquelle ſuccéda un rhume. Etant allée à Saint *Ildefonſe* au mois de Septembre, elle tomba malade de la fièvre & d'un flux de ſang, dont les progrès la firent retourner à Madrid. L'opiniâtreté de ces deux ma-

ladies l'affoiblit & la tourmenta beaucoup ; elles ſe terminèrent enfin par le tranſport au cerveau & la gangrene. On épuiſa pour ſauver la Reine toutes les reſſources de la Médecine. Les peuples raſſemblés en foule dans toutes les Egliſes de Madrid ne ceſſoient de former des vœux pour ſon rétabliſſement, le ciel fut inéxorable & la mort inflexible. Le Nonce du Pape vint lui donner la Bénédiction Apoſtolique, & lui inſinua par ce moyen les premiers avis d'une deſtruction prochaine. Elle fut un peu frappée de ce coup, mais elle le reçut avec beaucoup de piété, de réſignation & de fermeté. Les réflexions qu'elle fit dans cet inſtant ſur l'inſtabilité & le néant des grandeurs humaines, & ſur ce qu'il ne lui ſervoit de rien alors d'avoir été ſur le trône, donnèrent ſujet au Nonce de lui faire cette réponſe : » Votre Majeſté a ſans » doute rencontré beaucoup plus d'occaſions de faire du bien, & ne les a » ſurement pas négligées. » Cette Princeſſe traîna encore un jour ou deux ; mais le tranſport s'augmenta bientôt, & il fut accompagné de violentes con-

vulsions ; elle expira le 27 Septembre vers les trois heures après midi.

Le lendemain 28 on transporta le corps de la Reine dans le *Casson* ou grande Salle du Palais de *Buen-Retiro* ; il fut mis sur un lit de parade couvert de drap d'or, & sous un dais de cérémonie. Cette Princesse étoit coëffée d'un bonnet uni attaché avec un large ruban de satin blanc & surmonté d'une petite aigrette noire. Des deux côtés du lit il y avoit six girandoles d'argent du Mexique de la hauteur d'environ quatre pieds, & garnies de flambeaux allumés ; l'on voyoit autour de la chambre plusieurs Autels parés de chandeliers d'or & d'argent. La Duchesse de *Médina Sidonia* étoit à genoux au pied du lit à droite, derrière elle une autre Dame de distinction, puis un Exempt. Deux Hérauts d'armes se tenoient debout à chaque côté du lit, & portoient la Couronne & le Sceptre. Les Dames étoient relevées d'heure en heure par d'autres, telles que la Duchesse *de Bournonville*, la Duchesse d'*Arcos*, &c. Mais les Hérauts furent obligés de rester pen-

dant les ving-quatre heures que la Reine demeura dans ſon lit de parade ; le 29 elle fut tranſportée à l'Eſcurial.

Vers les ſept heures du ſoir le Convoi partit de *Buen-Retiro* dans cet ordre. La marche étoit ouverte par quarante Carmes à cheval, portant d'une main une torche allumée, & tenant la bride de l'autre. Ils étoient ſuivis d'un pareil nombre de Cordeliers, & enfin de tous les Dominicains, tenant auſſi des flambeaux. Une troupe de Gardes à cheval & ſans flambeaux paroiſſoit enſuite, commandée par le Duc *de Veragues* ou *de Bervick*. Ces Gardes précédoient un Sacriſtain en chape portant une croix d'or à la tête des Curés. On voyoit à la ſuite le carroſſe d'Etat dans lequel étoit le Corps de la Reine, ſuivi de deux *carroſſes de reſpect*, derrière leſquels marchoient le Duc *d'Alva*, le grand Inquiſiteur après lui, & quelques autres perſonnes de diſtinction, telles que le Duc *d'Arcos*, &c. Le cortège étoit terminé par un autre détachement de Gardes qui précédoit une file de carroſſes. Il fut obligé de marcher toute la nuit avec les flam-

beaux allumés ; ce qui dût occasionner une dépense considérable, car il y a huit lieues de *Buen-Retiro* à l'Escurial, & l'on se proposoit d'inhumer le corps de Sa Majesté le lendemain à huit heures du matin. Les Moines sont payés pour ce voyage, & ils partagent ordinairement entr'eux le poële de drap d'or.

Des Grands d'Espagne.

Il est très-difficile de former une liste claire & exacte des Grands d'Espagne. Les Espagnols eux-mêmes n'en ont publié aucune de bonne, & il est peu de gens parmi eux qui puissent donner là dessus des éclaircissemens satisfaisans. Il n'y a pas en Espagne de prééminence de titre ni de gradation comme en Angleterre. Un Duc n'est pas plus qu'un Marquis, ni un Marquis au dessus d'un Comte, & l'on voit souvent le père Comte & le fils Duc, ce qui est précisément le contraire de notre usage. La distinction consistoit principalement autrefois à être Grand de la premiere, de la seconde ou de la troisiéme classe ; mais

ces distinctions sont disparues aujourd'hui, le Roi ne faisant plus de Grands que de la première classe. Voici ce qui constituoit autrefois la différence des trois classes. De la première étoient ceux qui paroissoient en présence du Roi, la tête couverte avant d'avoir parlé à Sa Majesté. Ceux qui ne se couvroient qu'après avoir parlé au Roi & lorsque S. M. leur avoit répondu, formoient la seconde classe; enfin la troisiéme étoit composée de ceux qui ne mettoient leur chapeau qu'après s'être retirés à leur place. Quand le Roi commande à un Noble de se couvrir sans rien ajouter au mot *Aubridos*, il n'est Grand d'Espagne que sa vie durant; mais si sa Majesté ajoute le titre de quelqu'un des fiefs du Gentilhomme, cet honneur est héréditaire dans la famille de celui qui le reçoit. En Angleterre même il étoit d'usage autrefois que nos Pairs restassent couverts lorsque le Roi venoit dans la chambre des Lords; mais, à l'avénement de la Reine *Anne*, ce galant Parlement laissa tomber cette prérogative par égards pour sa Souveraine, s'ima-

ginant qu'il étoit incivil & groſſier de ſe couvrir en préſence d'une Reine. Tous les titres ſont actuellement féodaux en Eſpagne. Le Roi les accorde d'abord avec des franchiſes pour la vie de la perſonne, ce que les Eſpagnols appellent *libres des lances*; mais par la ſuite comme fiefs relevant de la Couronne, ils payent une ſomme annuelle pour tenir lieu de leur ſervice féodal ou de Chevaliers.

Outre cette eſpèce de Grands, il y a en Eſpagne un grand nombre de bonnes & anciennes familles, qui, par l'antiquité de leur nobleſſe, ont un droit inconteſtable aux prérogatives des Grands. Mais le Roi ne jugeant pas à propos de les laiſſer ſe couvrir, elles n'ont aucun rang, & on les appelle *caſas aggraviadas*, c'eſt-à-dire, *familles maltraitées*. La marque de diſtinction que ces Grands conſervent avec la plus ſcrupuleuſe attention & qu'ils ſont très-exacts à ſe donner réciproquement, c'eſt de ſe tutoyer les uns & les autres, lorſqu'ils ſe parlent ou s'écrivent, au lieu qu'ils employent avec les perſonnes

d'un rang inférieur les titres d'Excellence, de *Vueſtramerced*, de *Vorſia* & de *Voſenoria*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 31 Octobre 1765.

LETTRE II.

Recherches ſur les beautés de la Peinture.

Briaſſon rue Saint Jacques à la Science & à l'Ange Gardien, débite un ouvrage traduit de l'Anglois, qui a pour titre : *Recherches ſur les beautés de la Peinture, & ſur le mérite des plus célèbres Peintres anciens & modernes, par M. Daniel Webb*, le Traducteur eſt M. *B****. Son *Avertiſſement* prévient en faveur de ſon auteur. » Preſque tous ceux qui ont écrit ſur » la Peinture ont borné leurs obſerva- » tions aux moyens phyſiques, aux pro- » cédés matériels de l'art, aux détails

» relatifs à l'exécution ; c'eſt le pinceau » & non l'imagination du Peintre qu'ils » ſemblent avoir voulu diriger ; par-là » leurs ouvrages inſuffiſans pour ceux » qui pratiquent, ſont encore preſ- » qu'abſolument inutiles pour ceux qui » ne veulent que connoître. Auſſi ne » voit-on que trop ſouvent des Artiſtes » ignorer entièrement en quoi réſide » particulièrement le pouvoir de l'art, » & prendre les acceſſoires pour le » principal ; & de prétendus Connoiſ- » ſeurs, habiles à apprécier la manœuvre » d'un tableau, ne pas ſoupçonner mê- » me ce qui en conſtitue le véritable » mérite. C'étoit donc une choſe éga- » lement deſirable, & pour l'Artiſte & » pour l'Amateur, qu'un ouvrage où » ils appriſſent à connoître la nature & » les principes de l'art, à analyſer ſes » effets, à les rapporter à leurs véri- » tables cauſes, où ils trouvaſſent des » règles certaines, l'un pour affermir » ſon goût & éclaircir ſes jugemens, » l'autre pour diriger les opérations de » ſon génie. Tel eſt le mérite particu- » lier de l'ouvrage dont nous donnons » le traduction ; on y reconnoîtra par

» tout un goût délicat & exercé, une » imagination brillante, un eſprit » éclairé. Ce qui nous reſte des chefs- » d'œuvre de l'antiquité, des idées que » nous ont conſervées les écrivains an- » ciens, de ceux que les temps ont dé- » truits, & la manière dont les uns » & les autres ſont préſentés & diſcu- » tés par notre auteur, ſont également » propres, non-ſeulement à éclairer, » mais encore à échauffer, féconder & » aggrandir le génie des Artiſtes. Nous » devons encore à M. *Webb* d'avertir » que ſon Livre eſt regardé en Angle- » terre comme un modèle pour la pu- » reté, l'élégance du langage; mérite » qu'il a dû perdre en grande partie en » paſſant dans une autre langue. »

Si l'on conſidère l'ambition qu'ont une infinité de gens de paſſer pour connoiſſeurs en fait de peinture, & la facilité qu'il y a à le devenir réellement, il paroîtra bien étrange qu'il s'en trouve ſi peu qui ayent des notices nettes & préciſes de cet Art.

L'objet de la *Préface* eſt de rendre raiſon de ce problême, & de faire connoître les erreurs qui le produiſent.

Digitized by Google

» Après quoi, pourſuit M. *Webb*, je » me propoſe dans le cours de cet ou- » vrage d'affranchir cet Art aimable » des prétendues difficultés qu'on lui » impute, & d'expoſer ſes beautés & » ſes avantages dans un jour propre à » inſpirer le deſir de le connoître, & » à en faciliter l'étude. » L'auteur nous annonce avec modeſtie qu'il n'écrit que pour les jeunes gens de ſa nation qui partent pour voyager avec beaucoup d'empreſſement & peu de préparation, continuellement expoſés à s'égarer & à être trompés & étourdis par la multiplicité des objets. La ſeconde erreur eſt l'habitude de priſer les ouvrages d'après la réputation de leurs auteurs. » Cette méthode, dit M. *Webb*, eſt » de toutes la plus propre à produire » l'ignorance & la confuſion ; par » exemple, le *Dominiquin* quelque- » fois eſt à mettre à côté de *Raphaël*, » & quelquefois il eſt à peine au-deſſus » de *Giotto*. Souvent les meilleurs ou- » vrages des Peintres médiocres ſont » ſupérieurs aux ouvrages médiocres » des meilleurs Peintres. Alors, ſi nous » nous laiſſons conduire par le préjugé

» des noms, il arrivera que ne jugeant
» plus par nos ſens, nous admettrons
» le mérite que nous ne voyons point,
» & que nous déprimerons celui que
» nous voyons. Partagés entre la pré-
» vention de l'autorité & le ſentiment,
» nous nous dégouterons par ces diffi-
» cultés, d'un art qui peut-être eſt de
» tous le plus aiſé à entendre. Toute
» compoſition dont l'eſprit n'eſt point
» apperçu par un obſervateur attentif,
» eſt défectueuſe, & toute expreſſion
» eſt fauſſe ou foible, lorſqu'elle ne
» marque pas à un certain point le de-
» gré d'intérêt que chaque perſonnage
» prend à l'action. Dans la nature, la
» force & la variété des caractères nous
» frappent avec promptitude; pour-
» quoi ne ſeroit-ce pas la même choſe
» dans l'imagination? Eſt-il donc ſi dif-
» ficile d'appercevoir ſi les airs de tête
» ſont nobles ou communs, ſi le ſtyle
» du deſſin eſt maigre ou chargé, élé-
» gant ou pur; ſi les proportions ſont
» exactes ou ne le ſont pas, & les
» carnations froides ou animées? Si les
» couleurs dans un tableau ſont heu-
» reuſement diſtribuées, l'effet géné-

» ral en ſera agréable, &, ſuivant les » degrés du clair-obſcur, les objets & » les figures auront plus ou moins de » relief, ou, pour me ſervir d'au- » tres termes, ſeront plus ou moins » reſſemblans à la nature. D'après ces » réflexions, ſi l'on veut juger ſans pré- » vention, l'on conviendra, je crois, » que de tous les Arts la Peinture eſt le » plus naturel & dans ſes moyens & » dans ſes effets; c'eſt celui qui agit le » plus directement & le plus immé- » diatement ſur les ſens; & voilà pour- » quoi les meilleurs écrivains de l'An- » tiquité, en traitant des autres Arts, » ont ſi ſouvent emprunté d'elle leurs » exemples & leurs éclairciſſemens. »

L'auteur ajoute que lorſqu'il parle d'applanir les difficultés de la Peinture, cela ne doit s'entendre que relativement aux effets de l'art, & non point à la pratique. Examen de la troiſiéme erreur; elle naît de l'ambition prématurée de diſtinguer les différens Maîtres. » Ce talent dans bien des gens de- » vance toute autre connoiſſance, & » ſouvent même en tient lieu; j'oſerai » cependant aſſurer que, s'il n'eſt le

» produit d'un discernement délicat,
» les beautés & les imperfections de
» l'ouvrage de l'Art, sur-tout par rap-
» port à la composition & à l'expres-
» sion, ce n'est qu'un mérite frivole,
» plus nécessaire à un Marchand de
» tableaux que convenable à un hom-
» me de goût. L'uniformité de ma-
» nière, en traitant des sujets différens,
» est un défaut sans doute; c'est stéri-
» lité, c'est manquer de variété dans
» le fonds & dans la forme, dans l'i-
» déal aussi bien que dans le mécha-
» nisme; mais ce n'est ni cette unifor-
» mité ni quelques particularités de peu
» de conséquence dans le coloris, dans
» la manière d'ombrer, dans les atti-
» tudes ou les draperies, qu'il faut
» consulter pour distinguer avec assu-
» rance les différentes manières. Une ré-
» flexion très propre à nous dégouter de
» cette recherche, c'est que dans une
» multitude infinie de Peintres, il n'y
» en a peut-être pas une douzaine
» qui vaillent la peine d'être étudiés;
» & ce n'est pas à de pareilles minu-
» cies que l'on reconnoît un *Raphaël*,
» un *Corrège*; ils frappent par la supé-

» riorité de leur génie dans les femmes » d'une figure ordinaire ; on remarque » les diamans, la parure, la couleur des » habillemens ; dans les beautés ſupé- » rieures on ne voit que la beauté. Il » me reſte une quatriéme erreur à ré- » ſerver pour finir cette tâche déſa- » gréable ; c'eſt le ridicule de ceux qui » examinent un tableau ſeulement pour » faire parade de leur ſagacité à dé- » couvrir quelques petites fautes de » deſſin, ou quelques négligences de » pinceau, & qui cherchent moins à » être connoiſſeurs qu'à le paroître. » Qu'ils ſçachent qu'il faut plus de goût » pour dévoiler une beauté cachée » que pour appercevoir cent défauts » ſenſibles : l'un prouve que notre eſ- » prit s'identifie avec celui de l'Artiſte ; » l'autre ne prouve rien, ſinon que nous » avons des yeux, & que nous nous en » ſervons mal. »

Le réſultat de cette *Préface* eſt la néceſſité de chercher un meilleur plan que ceux que l'on a ſuivis juſqu'ici dans l'étude de la peinture ; & c'eſt le but que l'auteur s'eſt propoſé dans cet ouvrage qu'on appelle modeſtement un *Eſſai*.

Digitized by Google

On obſervera qu'il eſt diſtribué en *Dialogues*, il y en a ſept. Le premier offre le plan général ; les deux interlocuteurs ſont déſignés : celui qui veut s'inſtruire par un B, & l'autre par un A. Le dernier avoit avancé dans un cercle de connoiſſeurs que les Anciens avoient été dans la Peinture, comme dans tous les beaux Arts, égaux, ſinon ſupérieurs aux modernes. Cette propoſition avoit paru déplaire à toute l'aſſemblée ; l'auteur de cette opinion répond : » En » examinant les témoignages des An- » ciens, & en comparant leurs idées » avec les ouvrages de nos Peintres » modernes, nous étendrions nos pro- » pres idées, & nous perfectionnerions » la connoiſſance de l'art lui-mê- » me. » Ce devroit être la règle fondamentale de toutes les études de quelque genre qu'elles ſoient ; on acquerroit un goût ſûr. Tout ce que les Ecrivains nous ont donné ſur la Peinture, ſelon notre Anglois, ne produit point de lumières ſuffiſantes. » Ils ne ſont que » de ſimples biographes, & comme » ceux dont ils écrivent la vie, ont » tous exercé la même profeſſion, ils

» ſont obligés de répéter ſans ceſſe les » mêmes penſées & les mêmes termes » de l'art ; choſe fatigante pour le » Lecteur. Un autre inconvénient de » leur façon d'écrire, c'eſt que leurs » principes, quoique juſtes, ſont telle- » ment épars dans leurs ouvrages, qu'il » eſt difficile de les rapprocher, & » d'en former un ſyſtême ſuivi. » Dans l'expoſition d'un art comme dans l'ordonnance d'un tableau, la diſpoſition des objets embarraſſe & trouble également l'œil & l'entendement. Ce qui doit s'entendre par les termes de partie *méchanique* & de partie *idéale* de la Peinture. Les Arts d'imitation s'enviſagent ſous deux points de vue. » 1o » Comme imitations des objets que » l'Artiſte actuellement a ſous les yeux ; » c'eſt la partie méchanique ou d'exé- » cution. 2o Comme repréſentations » des images qui ſont formées par l'i- » magination, c'eſt la partie idéale ou » d'invention. » La perfection de l'Art réſide dans l'union de ces deux parties. » *Raphaël* eſt celui de tous les Peintres » modernes qui paroît avoir le plus » approché de ce point, & après

» lui peut-être *le Correge*. » Caractère de ce dernier Peintre ; il n'y en a aucun dont les ouvrages faſſent des impreſſions plus douces, plus vives, & ſurtout plus durables ; ce qui eſt le caractère eſſentiel de la perfection. » Avant, (nous dit l'auteur) d'entrer » plus avant en matière, je crois de» voir expoſer la méthode que je me » propoſe de ſuivre. J'examinerai d'a» bord la capacité que nous avons de » juger des Arts imitatifs, & pour cet » effet je déterminerai en quoi le goût » diffère de la ſcience ; j'établirai en» ſuite le mérite réel de ces Arts, » eſtimables par leur antiquité, par la » conſidération qu'ils ont obtenue chez » toutes les Nations civiliſées, & ſur» tout par leur utilité. Je diviſerai en» ſuite la Peinture, qui eſt mon prin» cipal objet, en ſes quatre branches » principales ; ſçavoir, le deſſin, le » coloris, le clair-obſcur, & la com» poſition. En examinant chacune de » ces branches, je tâcherai d'en dé» montrer la perfection & les effets, » juſqu'à quel point les Anciens y ont » excellé ; enfin quel rang on leur doit

» assigner dans la comparaison avec » les Modernes. Cette méthode aura » cela d'avantageux pour vous, que » vous ne ferez pas un pas hors de la » belle antiquité ; & comme les passa- » ges que j'en cite & les éclaircisse- » mens que j'y puise, ne sont tirés » que des auteurs les plus universelle- » ment estimés, l'esprit & le grand » sens qui regnent dans leurs remarques » nous procureront un amusement so- » lide, en même-temps qu'ils nous » guideront dans la route que nous al- » lons suivre. »

Le second *Dialogne* traite *de la capacité que nous avons de juger des ouvrages de Peinture.* Excellente remarque. » Plusieurs auteurs opposent le ju- » gement au goût, comme si c'étoit » deux facultés distinctes de l'ame : il » paroît qu'ils se trompent ; le senti- » ment n'est pas moins la source du » goût que celle du jugement, que » je soutiens n'être autre chose que » ce même sentiment perfectionné par » l'étude des objets qui lui sont propres, » & porté à un certain point de certi- » tude & de précision ; d'où il paroît » que

» ce ne ſont que deux différens degrés » de la même faculté, & que l'un & » l'autre ne s'exercent que ſur nos » idées. La ſçience au contraire ne » conſiſte que dans un ſouvenir ou une » combinaiſon des idées d'autrui; de- » là vient quelquefois que les hommes » les plus ſçavans ne ſont pas toujours » ceux qui ont le plus de ſenſibilité. »

Les Sçavans, dit *Quintilien*, connoiſſent les principes de l'art; les ignorans en éprouvent les effets. Le goût ſéparé de la ſçience, ces deux principes, quoique différens dans leurs développemens, doivent ſe réunir dans leurs réſultats; delà vient qu'on les confond. Le ſceau de la ſupériorité eſt d'être ſentie même par les ignorans. M. *Webb* rapporte une réflexion puiſée dans *Denis d'Halicarnaſſe* ſur la Muſique qui vient parfaitement à ſon ſujet. » L'œil aime la juſteſſe, la beauté » & l'élégance, il acquiert par l'habi- » tude la même délicateſſe & la même » préciſion que l'oreille; il devient » ſuſceptible des mêmes impreſſions.

L'auteur examine la marche du goût dans la Poëſie, comme il l'a examinée

dans la Muſique. » Dans la Poëſie, l'i-
» magination dans ſon premier eſſor,
» préfére l'exagération à la juſteſſe, les
» fauſſes beautés aux véritables ; les
» étincelles de *Claudien* l'enflam-
» ment ; les pointes de *Stace* la font
» treſſaillir ; c'eſt là ſon enfance ; à me-
» ſure qu'elle ſe fortifie, le ſentiment
» s'épure, & dédaignant les objets de
» ſes premières affections, elle s'atta-
» che bientôt à la Poëſie harmo-
» nieuſe & pathétique de *Virgile* & au
» mâle enthouſiaſme de *Lucrèce*. Il en
» eſt de même de l'œil. Ses premières
» affections ſont toujours mal placées ;
» il ſe laiſſe éblouïr aux couleurs écla-
» tantes de *Rubens*, & à la grace
» théâtrale du *Guide*. Cette erreur
» n'eſt pas de longue durée ; il dé-
» daigne bientôt ces fauſſes beautés,
» & ne goûte plus que ces teintes na-
» turelles & moëlleuſes de *Titien*, &
» les attitudes aiſées, ſimples & élé-
» gantes de *Raphaël*. Si ce changement
» dans l'un & l'autre cas étoit un effet
» du raiſonnement ou de la connoiſ-
» ſance des regles de l'art, il nous ſe-
» roit aiſé d'en marquer les progrès ;

» mais il en eſt tout autrement; nous » ſommes étonnés nous-mêmes des » changemens que nous éprouvons, & » nous admirons comment il a pu ſe » faire que les mêmes objets qui nous » avoient touchés ſi vivement, ayent » perdu en ſi peu de temps tous les » charmes qu'ils avoient pour nous. » Bien plus, il y a des hommes, très- » bons juges en d'autres matières, qui » n'éprouvent jamais cette révolution, » & qui conſervent toute leur vie cette » imagination de vingt ans. »

Les différens degrés du goût tiennent aux différens degrés de la ſenſibilité que nous avons reçue de la nature, ou que nous avons perfectionnée nous-mêmes. Tous les hommes, par une eſpèce d'inſtinct, ſans le ſecours de l'art ni de la ſcience, diſtinguent toujours le bon du mauvais, tant dans la Peinture que dans la Sculpture; on peut ajouter dans la Poëſie. Qui ne s'eſt frappé des beautés *d'Homere*, de *Corneille*? Quel homme aſſez ignorant pour n'être pas ſaiſi d'admiration à la vue du tableau *de la Nuit du Correge*? C'eſt donc en perfectionnant nos facultés

par l'exercice & la comparaiſon que nous pouvons parvenir à juger ſainement des beaux Arts. Autre obſtacle au progrès des connoiſſances humaines, l'admiration excluſive & ſervile qui nous empêche de nous élever à la contemplation libre & impartiale du *beau*. Que tous les Artiſtes, quels qu'ils ſoient, ne perdent jamais de vue ce principe. Voilà la ſource de tant d'erreurs, de tant de préjugés qui nous retiennent dans une éternelle enfance.

L'antiquité & l'utilité de la Peinture forment le ſujet du troiſiéme *Dialogue*; affinité des Beaux-Arts dans leur origine, excellente obſervation. » On » a remarqué dans tous les temps que » les différentes branches d'un Art » fleuriſſent ordinairement enſemble, » cela vient de ce que toutes les fois » qu'on a trouvé un moyen de capti- » ver les hommes en flattant leur ima- » gination, ou en intéreſſant leurs paſ- » ſions, on ne tarde pas à découvrir » tout ce qui tient à lui; on doit donc » toujours s'attendre à voir la Pein- » ture, l'Eloquence & la Sculpture ſe » donner la main, comme les Graces

» pour arriver à la perfection. On re-
» marque effectivement qu'elles bril-
» lent toutes à la fois, comme les cou-
» leurs de l'Arc-en-ciel, ſans s'effacer
» les unes les autres, & qu'elles s'é-
» vanouiſſent de même inſenſiblement,
» & par des gradations imperceptibles;
» c'eſt un phénomène qu'on a obſervé
» dans tous les temps, & qui a fait dire
» à un ancien auteur *qu'on ne peut aſſez*
» *s'étonner de voir les plus grands gé-*
» *nies de tous les genres arriver comme*
» *de concert & dans le même temps au*
» *même degré de perfection. Les ſiécles*
» *d'Alexandre-le-Grand, d'Auguſte,*
» *de Léon X & de Louis XIV, nous en*
» *fourniſſent des exemples.* Si d'après
» ce qui eſt arrivé invariablement
» dans les temps hiſtoriques, on peut,
» par analogie, juger de ceux qui les
» ont précédés, nous ne craindrons pas
» d'avancer qu'il y avoit des Peintres
» avant *Homere*, comme *Cicéron* ne
» craint pas d'affirmer qu'il y avoit
» des Poëtes »

La Peinture & la Sculpture, deux branches parallelles d'un même tronc, qui eſt le Deſſin. Le bouclier *d'A-*

chille dans *Homère* prouve, ſelon notre ſçavant Anglois, que la Peinture exiſtoit avant ce grand Poëte, & qu'elle étoit même dans toute ſa maturité. Détails ſatisfaiſans à ce ſujet. Il eſt naturel que les hommes ayent employé la Peinture avant les Lettres. L'influence des Arts ſur la morale. M. *Webb* eſt bien éloigné ici de la façon de penſer de M. *Rouſſeau* de Genêve. Effets ſurprenans de la Peinture. » *Ju-*
» *nie*, dit l'auteur, ſupporta avec une
» fermeté héroïque le départ de *Brutus*;
» mais ayant vu quelques heures après
» un tableau qui repréſentoit les adieux
» *d'Hector & d'Andromaque*, ſa dou-
» leur éclata par des ſanglots & des
» larmes. Son affliction par elle-même
» étoit ſans doute portée au plus haut
» degré; cependant la peinture l'im-
» prima plus fortement encore, ou
» y ajouta de nouvelles idées. J'ai lû
» quelque part qu'une courtiſane d'A-
» thènes étant à table avec ſes amans,
» jetta par haſard les yeux ſur le por-
» trait d'un Philoſophe. Le caractère
» de vertu & de tempérance qui étoit
» imprimé ſur ſon viſage, lui inſpira

» tant d'horreur pour ſes déſordres, » qu'elle ſe leva auſſitôt de table, & » que rentrée chez elle, elle ſe diſtingua » depuis par ſa retenue, autant qu'elle » s'étoit ſignalée auparavant par ſes » débauches. Vous pourriez m'accu- » ſer d'injuſtice envers notre ſiécle, ſi » je ne tirois mes exemples que de » l'antiquité. Vous avez vu la mort de » *Germanicus* peinte par le *Pouſſin* : di- » tes-moi, je vous prie, s'il ne vous a pas » rempli d'indignation contre les aſſaſ- » ſins, & de compaſſion pour ce Prince » infortuné ; ne ſommes nous pas tou- » chés ſenſiblement des malheurs qui » affligent l'humanité en voyant ſon » tableau de la peſte ? Ces effets ne ſe » bornent point à une émotion paſ- » ſagère ; ils donnent à l'ame une pente » avantageuſe à la ſociété ; les expreſ- » ſions de la douleur, les objets de » triſteſſe font plus d'impreſſion ſur » nous, & nous trouvent plus portés » à des actes d'humanité & de bien- » veillance. »

Pourquoi les Anglois ont été ſi long-temps inſenſibles aux charmes de la Peinture. La paſſion extraordinaire que

ce Peuple a pour les portraits, a toutoujours combattu la Peinture hiſtorique.

Dialogue IV, du Deſſin. » *Pline* » nous apprend qu'avant le temps de » *Dédale*, toutes les ſtatues étoient fi» gurées roides & immobiles, les yeux » baiſſés, les pieds joints & les bras » collés ſur les flancs. Tels furent les » premiers eſſais du deſſin. *Dédale* & ſes » ſucceſſeurs développèrent les figures » enmaillotées; ils donnèrent du mou» vement aux parties, & de la vie au » viſage. L'art ſe perfectionnant par » degré, le mouvement acquit de la » grace, & la vie du caractère; alors » la beauté ne fut plus aſtreinte à une » ſimple imitation toujours au deſſous » de l'objet imité. Pour donner à la » copie un effet égal, il étoit néceſ» ſaire de lui donner quelqu'avantage » ſur le modèle; ainſi les Artiſtes ob» ſervant que la nature étoit avare de » ſes perfections, que ſes faveurs » étoient partagées entre ſes différentes » parties, profitèrent de cette inéga» lité pour réunir en un tout plus par» fait les beautés que la nature avoit

» disperſées, & d'une imitation par-
» faite ils s'élevèrent juſqu'au beau
» idéal. La gorge de *Thais*, la taille de
» *Phyné* ſervoient de modèle aux Pein-
» tres de la Grèce; leur imagination
» s'échauffoit, & leur goût s'épuroit
» par la contemplation conſtante de la
» beauté; & quoiqu'ils ne fuſſent qu'i-
» mitateurs quant aux parties, ils étoient
» inventeurs dans l'enſemble. En effet,
» ſi nous conſidérons combien il falloit
» de goût & de diſcernement pour com-
» biner ces différentes parties, de ma-
» nière à en former un tout vrai qui
» plût, on ne peut attacher trop de
» prix à leur travail. Les Poëtes & les
» auteurs de l'Antiquité ont reconnu la
» ſupériorité de la beauté idéale ſur la
» beauté naturelle. »

Le triomphe du Deſſin, ſi l'on peut le dire, éclate dans le *Laocoon*, le *Gladiateur*, *l'Apollon*, la *Vénus de Médicis*, & les Sculpteurs Grecs, las de s'aſſujettir à la nature, inventèrent de nouvelles proportions, & imaginèrent de nouveaux caractères; le *Jupiter* & la *Minerve* de *Phidias* ont fait l'admiration des ſiécles les plus éclairés; le ſublime

exiſte dans les plus petites ſtatues comme dans les colloſſales. Un exemple célèbre qu'on a dans ce premier genre, eſt l'*Hercule* de *Cyloppe*, qui n'avoit qu'un pied de haut, & qui rempliſſoit autant l'imagination que l'*Hercule Farnèſe*. Deſcription de cette ſtatue d'après les vers de *Stace*. La nudité dans le Deſſin, toujours préférable à l'habillement, qui maſque la beauté & couvre les défauts. Les Grecs repréſentoient leurs figures toutes nues, au lieu que les Romains, dont l'humeur étoit toute guerièrre, les repréſentoient couvertes de leur armure. Nos Modernes ſont forcés, par la Religion, à voiler la nature; auſſi lorſqu'ils veulent exprimer le nud, ſont-ils bien au-deſſous des Anciens. De toutes les perfections du Deſſin, il n'en eſt aucune qui nous donne un plaiſir plus immédiat & plus ſenſible que la grace dans l'action. Différence infinie entre les mouvemens que produit la nature, & ceux qui ſont dirigés par l'art. Delà cette grande ſimplicité qui regne dans les ouvrages des Anciens, & qui eſt la ſource de toutes les beautés. *Raphaël*

Digitized by Google

à cet égard heureux imitateur de l'antique. L'expreſſion de l'ame formée par le caractère de la tête, & l'eſprit de la phyſionomie, c'eſt la partie la plus eſſentielle du Deſſin; les Anciens y ont excellé.

L'auteur obſerve avec beaucoup de goût que les Statuaires Grecs n'étoient pas des artiſans; leur eſprit cultivé par l'éducation, enrichi par l'étude, étoit encore poli par l'uſage du monde. » Ils » étoient les égaux de ceux pour qui ils » travailloient; auſſi le goût de leurs » études, & la liberté de leur ame » reſpirent dans leurs ouvrages. » Les Modernes ſerviles imitateurs de l'antique, ils manquent de caractère. Définition de la grace. L'action la plus agréable exprimée avec la plus grande ſimplicité poſſible. Point de grace ſans mouvement. Jugement des Deſſins de *Raphaël*; ils ſont rapprochés des chefs-d'œuvre de l'antiquité, &, ſelon M. *Webb*, leur ſont inférieurs. *Correge*, le Peintre de la grace.

L'objet du *Dialogue cinquiéme* eſt le *coloris*. Le Deſſin n'exprime que l'idée générale des objets, & c'eſt la couleur

qui leur donne l'existence particulière. La couleur regardée par les Anciens comme l'ame de la beauté. On demandoit à une Dame Grecque, distinguée par la délicatesse de son goût, quelle étoit la plus belle couleur qu'il y eut dans la nature ? » Celle, répondit la Dame, qui brille sur les joues » d'une jeune & belle fille. » Aussi les Poëtes ont-ils vanté un beau teint comme le charme principal de la beauté. *Apelles* excelloit dans le coloris. » Il avoit commencé une seconde » *Vénus* qui devoit effacer la première, » (la *Vénus* de *Cos*) la mort le surprit » comme il venoit d'en finir la tête & » le sein ; on assure que personne n'osa » entreprendre de l'achever ; l'idée, » le caractère & le style du dessin en » étoient déterminés ; ainsi il y a lieu » de croire que ce qui détourna les » Peintres de tenter l'entreprise, fut la » crainte de mettre leur coloris en com» paraison avec celui de cet Artiste. »

La partie dans laquelle ont excellé les Modernes, est ce ton, cette harmonie qui résulte d'une heureuse disposition de draperies de diverses couleurs.

» Mais je crains bien (ajoute notre au-
» teur d'un goût exquis) que trop de
» recherche dans cette partie n'ait fait
» négliger à nos Peintres des parties
» plus eſſentielles..... Le plus bel effet
» de cette harmonie de couleurs qu'ait
» jamais produit le pinceau du *Titien*,
» peut il effacer les fautes de deſſin &
» la foibleſſe de caractère qu'on re-
» marque en général dans ſes ouvra-
» ges.....? *Apelles* voyant une *Hélène*
» peinte par un de ſes élèves & ſurchar-
» gée d'ornemens, lui dit : *O jeune*
» *homme, n'ayant pû la faire belle, tu*
» *as eu raiſon de la faire magnifique.* »
Examen du coloris des Modernes dans le tableau du *Titien*, ſupérieur en cette partie à *Raphaël.* Réflexions judicieuſes ſur le ton général ou l'harmonie des couleurs.

Dialogue VI, du clair-obſcur. Lorſqu'un Peintre veut donner du relief à quelque partie d'une figure, comme à la gorge d'une femme, il jette ſes extrêmités dans l'ombre ; alors ces parties s'éloignent de l'œil, & les parties intermédiaires acquièrent par-là une juſte rondeur. » C'eſt dans cette loi

» toute simple que consiste toute la ma-
» gie du clair-obscur ; non seulement
» les parties se distinguent les unes des
» autres, mais encore elles se détachent
» du fond, elles paroissent environnées
» d'air, & présentent à l'imagination
» toute la vérité, toute l'énergie de la
» nature même. » L'auteur entre dans des préceptes & des exemples qui démontrent tous les heureux effets de l'harmonie du clair-obscur ; il l'appelle *le soleil de la peinture* ; il faut lire absolument dans l'original tous ces détails si instructifs & si agréables.

La *composition* fait la matière du septiéme & dernier *Dialogue*. M. *Webb* la divise en deux parties, l'une théâtrale, l'autre dramatique. L'excellence de la première consiste dans la disposition agréable des figures qui composent l'action ; il y a une seconde disposition qu'on pourroit appeller expressive. Les plus grands Peintres de l'antiquité, comme nos plus grands Peintres modernes, s'attachoient plus à l'expression qu'au pittoresque. Le sçavant écrivain vient ensuite à la *partie dramatique de la peinture*. Un tableau, com-

me un Poëme dramatique, comprend, 1o le ſujet ou la Fable. 2o Le plan ou l'ordonnance. 3o. Les caractères ou les mœurs. 4o. Les paſſions qui naiſſent de ces caractères. *Philoſtrate*, en parlant de la compoſition d'un tableau, l'appelle expreſſément *le Drame des Peintres*. Exemples, &c. Les Peintres Grecs s'approprioient les idées des Hiſtoriens & des Poëtes, & tranſportoient ſur la toile les mouvemens de l'éloquence. *Raphaël* a poſſédé cette magie, il traite de nouveaux ſujets, il invente de nouveaux caractères; l'action la moins pittoreſque ſemble, lorſqu'il la traite, faite exprès pour la peinture. » *Jéſus Chriſt* donne les clefs » à *Pierre*; que ce fait eſt aride & ſté» rile! Mais le pinceau de *Raphaël* » comme la verge de *Moïſe*, fait jail» lir une ſource du ſein du rocher mê» me » Critique des peintures du Palais *Farnèſe*, & en particulier du *Dominiquin* » Les Artiſtes Grecs non-ſeu» lement ont ſurpaſſé les Modernes » dans la juſteſſe des caractères, ils » étoient même quelquefois ſupé» rieurs à leurs propres Poëtes; com-

» parons le *Vulcain d'Homère* avec » celui *d'Alcamène* ; le premier » au banquet des dieux, marche en » boîtant, & excite un rire immenſe » dans la troupe céleſte. *Cicéron* loue » *Alcamène* d'avoir peint un *Vulcain* » debout & vêtu, dans lequel il avoit » exprimé un mouvement léger de » claudication, qui ne le défiguroit » pas? Il faut convenir que le Statuaire » avoit mieux connu la décence que » le Poëte. »

M. *Webb*, après avoir enviſagé le caractère dans l'expreſſion tranquille des mœurs, le conſidère dans ſes plus violens effets, dans les paſſions. *Cicéron* a obſervé que » chaque mouvement de » l'ame a naturellement une phyſiono- » mie qui lui eſt propre. » Les Anciens, ſupérieurs à tous ceux qui les ont ſuivis pour l'expreſſion. Eloge d'un tableau *d'Ariſtide*; il repréſente le ſac d'une ville » où l'on voit une femme » expirante d'une bleſſure qu'elle avoit » reçue au ſein, repouſſer ſon enfant » qui cherchoit ſes mammelles ; on » apperçoit ſur le viſage de cette mère » la crainte que ſon lait étant tari, ſon » enfant ne ſuçât du ſang. » L'auteur

nous parle d'autres tableaux supérieurs encore à celui-là. Critique de *Milton*. L'auteur trouve » que son sujet est aussi »mal choisi qu'il est mincement traité. » Le pathétique, le sublime accordés aux seuls Peintres de l'antiquité; enfin, selon M. *Webb*, la véritable différence entre les Anciens & *Raphaël* qu'il nous cite avec raison à la tête des Modernes, consiste en ce que les premiers concentroient les passions en un point, & rassembloient toutes les puissances de l'art pour produire une seule expression, mais forte, mais énergique, au lieu que le génie de *Raphaël*, plus tranquille, mais plus étendu, répand sa lumière, & la fait réfléchir par une infinité d'objets. M. *Webb* ajoute qu'une autre raison de supériorité d'effet des tableaux des Anciens, c'est qu'ils réunissoient un plus grand nombre de parties. On observera que la méthode presque générale des Peintres Grecs étoit de restreindre le mérite de leur composition à un caractère ou à une expression unique. » Le but princi- » pal de la peinture est de soulever, » pour ainsi dire, les passions par une

» impreſſion ſoudaine & puiſſante, & » c'eſt ce qu'elle n'opérera jamais ſi l'on » s'attache à faire paſſer l'imagination » par une chaîne d'idées ſucceſſives. On » prétend que les enfans de *Médée* » étoient repréſentés ſouriant à la vue » du poignard dans la main de leur » mère; qu'en elle on diſtinguoit évi- » demment, au milieu de la fureur, la » pitié que leur inſpiroit leur innocen- » ce. Pouſſez plus loin la compoſition, » vous ne ferez que l'affoiblir: mais » eſt il à préſumer qu'un Peintre capa- » ble de produire les expreſſions que je » viens de citer, eut été embarraſſé » d'exprimer des mouvemens d'un or- » dre inférieur dans les aſſiſtans? »

Je ne crois pas, Monſieur, avoir lu depuis long temps un ouvrage qui m'ait plus ſatisfait que les *Recherches ſur les beautés de la Peinture.* On y voit un goût exquis réuni aux connoiſſances les plus profondes, dégagées de pédantiſme; il eſt fâcheux que le ſçavant auteur n'ait pas étendu davantage ſes idées, qu'il ne les ait pas plus développées; peut-être juge-t-il avec rigueur les Modernes. Les Poëtes com-

Digitized by Google

me les Peintres trouveront à s'inſtruire dans cette excellente production. A l'égard du Traducteur, il n'eſt preſque jamais au deſſous de ſon original; il l'a rendu avec toute la force de ſa langue primitive; on ne pourroit, ſans injuſtice, lui refuſer le partage des éloges que l'on doit prodiguer à M. *Webb*.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 3 Novembre 1765.

LETTRE III.

Dictionnaire Pittoreſque & Hiſtorique.

ON vient de publier, Monſieur, le *Proſpectus* d'un ouvrage intéreſſant qui portera ce titre : *Dictionnaire Pittoreſque & Hiſtorique, ou Deſcription d'Architecture, Peinture, Sculpture, Gravure, Hiſtoire naturelle, Antiquités & dates des établiſſemens & monumens de Paris, Verſailles, Marly, Trianon, Saint Cloud, Fontainebleau, Compiègne, autres Maiſons Royales & Châteaux à environ quinze lieues autour de la Capitale, & Diſcours ſur les quatre Arts, avec le Catalogue des plus célèbres*

Artiſtes Anciens & Modernes, & leurs Vies: Utile aux Artiſtes, Amateurs des Beaux-Arts, par M. Hébert, deux vol. in-12.
L'auteur dans ce *Proſpectus* jette un coup d'œil ſur la vénération qu'on a eue de tout temps pour les Beaux-Arts. Rien de plus flatteur pour les Artiſtes que les ſtatues que la Grèce fit autrefois élever aux plus célèbres. » On en » conſacra la mémoire dans les faſtes de » la nation. Les Amphictions mêmes, » cette aſſemblée ſi célèbre de Juges, » nommés les ſept Sages, décernèrent » des honneurs extraordinaires à *Polignote*, & regardèrent les Beaux-Arts » ſi fort au deſſus du commun, qu'ils » ordonnèrent qu'il ne ſeroit permis » qu'aux grands Hommes & à la Nobleſſe de les exercer.

» Depuis *François I* & *Laurent de* » *Médicis*, Reſtaurateurs des Sciences & » des Beaux-Arts en France & en Italie, l'Europe, pénétrée des ſentimens » de l'antiquité, a honoré les talens » d'une manière ſingulière. Mais que » ne devons-nous pas à *Louis XIII*, » & ſur-tout à *Louis XIV*, qui, » par une protection particulière, non » content d'établir des Académies &

» des Professeurs au Louvre & aux Go-
» belins à Paris, & une Ecole à Rome
» pour les Elèves, a encore fondé des
» prix pour la récompense de ceux de
» ces jeunes gens qui se signaleroient le
» plus, & a honoré de pensions & de
» gratifications considérables les plus cé-
» lèbres Académiciens qu'il a décorés
» de titres honorables. *Louis XV*, ani-
» mé du même zèle, non-seulement
» remplit avec une magnificence digne
» du Trône, les vues de son auguste
» Bisayeul; mais encore par sa protec-
» tion royale, Sa Majesté sçait faire ren-
» dre hommage aux ouvrages des grands
» hommes, & inspire à ses peuples l'a-
» mour & le respect pour ces Arts qui
» on été révérés dans tous les siécles &
» chez toutes les Nations. »

La multitude des chefs-d'œuvre d'Architecture, de Peinture, de Sculpture & de Gravure qu'on remarque à Paris & dans les Maisons Royales, font l'admiration des Etrangers. L'auteur se propose d'en donner un détail exact dans les deux volumes qui composeront le *Dictionnaire Pittoresque & Historique*. C'est ainsi qu'il annonce lui-même les matières dont il sera rempli. » Le pre-

Digitized by Google

» mier volume contiendra l'antiquité,
» la date des Monumens & Etabliſſe-
» mens, l'énumération des beaux ou-
» vrages en Architecture, Peinture,
» Sculpture, Gravure; la deſcription
» des Cabinets d'Hiſtoire naturelle, &
» généralement tout ce que la Ville de
» Paris renferme de curieux.

» On trouvera dans le ſecond un dé-
» tail bien circonſtancié des beautés &
» des beaux ouvrages qui ornent les
» Maiſons Royales & Châteaux à plus
» de quinze lieues de cette Capitale:
» à la ſuite deſquels ſont quatre Diſ-
» cours ſur chacun de ces Arts, dont l'o-
» rigine & les progrès ſont traités à
» fond & d'une manière conciſe; enfin
» quatre Catalogues ou Tables alpha-
» bétiques des plus célèbres Artiſtes
» anciens & modernes en Architecture,
» Sculpture & Gravure, où le Lecteur
» apprendra ſans doute avec plaiſir,
» non ſeulement les ſiécles que ces
» grands Hommes ont illuſtrés; mais
» encore il y verra la vie de la plûpart
» d'entre eux avec des anecdotes pit-
» toreſques, hiſtoriques & intéreſſantes.

» L'auteur a fait ſon poſſible de ne rien
» négliger pour donner à ſon travail toute

» la perfection dont il paroît être ſuſcep-
» tible, avec d'autant plus de raiſon que
» la perſonne reſpectable qui veut bien
» honorer cet ouvrage de ſa protection,
» les Artiſtes & les Amateurs ſeront en
» état de juger de ſa bonté & de ſa ré-
» gularité. » Cet ouvrage paroîtra à la fin de ce mois, & je me propoſe de vous en rendre un compte plus étendu dans ce temps.

L'Art de cultiver les Pommiers.

On trouve chez *Ganeau* Libraire rue Saint *Severin*, près l'Egliſe, aux Armes de Dombes & à Saint *Louis*, une brochure, petit *in*-8° d'environ *66* pages avec ce titre : *L'Art de cultiver les Pommiers, les Poiriers, & de faire des Cidres ſelon l'uſage de la Normandie, par M. le Marquis de Chambray.* Je me contenterai de vous l'annoncer. » On
» ne doit pas s'attendre à trouver dans
» cet ouvrage, dit M. *de Chambray*,
» l'élégance & les graces d'un beau
» ſtyle. La matière que j'ai choiſie n'en
» eſt guères ſuſceptible. Le coloris des
» fleurs que le Pommier nous offre,
» ſe répand difficilement ſur un Diſ-
» cours qui en traite, & les échos de

» la campagne ne peuvent répéter que » des ſons champêtres ; c'eſt pour eux » que j'écris ; j'eſpère qu'ils voudront » bien ſe contenter d'un détail exact, » d'une expreſſion claire, de la vérité » de mes préceptes, & de la certitude » de mes expériences. J'ai tâché de réu- » nir ces qualités ſi néceſſaires à un ou- » vrage purement didactique. Je ne » préſente ici que le réſultat des ré- » flexions & des épreuves journalières » que j'ai faites ; jaloux d'être utile aux » Cultivateurs, j'ai ſouvent épié la » nature ; je l'ai ſurpriſe quelquefois » dans ſes opérations ; heureux ſi mon » travail peut contribuer au bonheur » de mes ſemblables ; l'humanité con- » noît-elle un plaiſir plus doux & plus » touchant ? » Cette *Préface* annonce le but de l'auteur. Vous verrez avec plaiſir combien il l'a rempli ; de la netteté, de la préciſion, des expériences ſuivies avec ſoin, avec ſuccès. voilà ce que vous trouverez dans cet ouvrage d'un homme utile & d'un bon citoyen.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 7 Novembre 1765.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Variations de la Monarchie Françoiſe dans ſon Gouvernement politique, civil & militaire, avec l'examen des cauſes qui les ont produites, ou Hiſtoire du Gouvernement de France depuis Clovis juſqu'à la mort de Louis XIV, diviſée en neuf époques, par M. Gautier de Sibert, quatre volumes in-12, à Paris chez Saillant Libraire rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège.

LA plûpart de nos hiſtoriens ſe ſont occupés dans leurs ouvrages des grandes Révolutions de la Monarchie

Françoiſe, des guerres étrangères & civiles qu'elle a ſoutenues depuis ſon établiſſement ; bien peu ſe ſont attachés à nous donner des notions exactes ſur ſon Gouvernement. Cette partie eſſentielle qui peut ſervir à nous développer les mœurs, l'eſprit & le génie des Nations, les principes fondamentaux de leurs devoirs, & de leurs obligations envers leurs Souverains & leur Patrie, a peut-être été trop négligée. M. *Gautier de Sibert* a penſé que pour bien comprendre l'hiſtoire générale de la France, & pour en tirer quelques fruits, il falloit avoir des connoiſſances claires & préciſes de notre droit public & particulier. Il a réfléchi, il a cherché à en trouver la clef, & il a écrit. » Je ne penſe pas, dit-il dans ſa » *Préface*, qu'il ſoit beſoin de m'é» tendre beaucoup ſur le plan de l'ou» vrage ; le titre dit tout ; j'entends » par Gouvernement politique, cette » partie du Gouvernement qui a pour » objet la conſervation de l'Etat en lui» même, ce qui comprend les loix & » l'intérêt politique du Souverain vis» à-vis des Puiſſances étrangères par

» rapport à cette même conſervation.
» J'entends par Gouvernement civil
» cette partie du Gouvernement qui a
» pour but principal la ſûreté & le re-
» pos des Citoyens, ce qui comprend
» les loix civiles & la diſtribution de la
» juſtice aux particuliers. Enfin, j'en-
» tends par Gouvernement militaire,
» cette autre partie du Gouvernement
» qui tient de néceſſité aux deux pre-
» mières, & qui fixe ſes ſoins à éta-
» blir des règles certaines, afin qu'au
» moment où les circonſtances l'exi-
» gent, une partie des Sujets ſoit tou-
» jours prête à défendre ou à attaquer,
» pour la conſervation, l'utilité, la
» gloire de tout le corps de la Nation. »
L'auteur ſe propoſe de donner dans chaque époque une idée du Gouvernement intérieur & extérieur de la Nation, de ſes loix fondamentales, politiques & civiles, des Sciences, des Arts, du Commerce, &c, d'en expoſer les progrès & les variations.

Les plus grands Empires ſont tombés; d'autres ſe ſont élevés pour tomber à leur tour & faire place à d'autres. L'Empire Romain parvenu au plus haut

degré de ſa grandeur, déchiré de tous côtés, ſe détruiſit par ſes propres forces. Les guerres civiles le déſoloient ; les peuples qui portoient leur joug en frémiſſant, profitèrent des troubles pour le ſecouer. Les Francs ne ſe contentèrent pas d'être les ſpectateurs oiſifs des conquêtes de leurs voiſins ; ils paſſèrent le Rhin, entrèrent dans les Gaules avant le milieu du troiſiéme ſiécle ; ils n'y firent d'abord que des courſes, y eurent quelquefois des avantages & quelquefois du déſavantage ; enfin ils y formèrent un établiſſement fixe dont ils étoient en poſſeſſion lorſque *Clovis* fut élevé ſur le pavois ſelon l'uſage. Ce Prince étoit Roi des Francs Saliens. Ces Peuples étoient ceux des Francs qui dès l'Empire de *Dioclétien* & de *Maximien*, s'étoient établis dans ces pays que nous appellons aujourd'hui la Hollande, & ſon voiſinage.

L'auteur fixe la première Epoque à *Clovis* ; ce Prince ne fut ni le premier Roi ni le premier Conquérant que les Francs eurent en deçà du Rhin ; il fut plus heureux que ſes Prédéceſſeurs & que ſes Concurrens. Il donna le pre-

mier une forme de Gouvernement à la Monarchie. » *Clovis*, à en juger par ſes » actions, & par ce qu'en diſent les » anciens auteurs, avoit plus de ta- » lens que de vertus ; ſon génie étoit » de ces génies ſupérieurs, auſſi capable » de former de grands projets, que » propre à les mettre à exécution : ré- » flechi dans ſes démarches, il ſçavoit » ſe préparer la victoire, & obtenir tout » d'elle ; brave Soldat, le danger ne » l'effrayoit pas ; fin politique, il n'atta- » quoit que ceux qui ne pouvoient pas » lui réſiſter ; prudent légiſlateur, ſage » & modéré à l'égard de ſes peuples ; » de vaincus il s'en fit de fidèles ſujets ; » en un mot, on peut dire qu'il fut auſſi » grand à la tête du Gouvernement qu'à » la tête des armées ; s'il fut cruel, c'é- » toit le défaut général de la Nation, » & on doit pardonner à un Prince » dont les mœurs n'étoient pas adoucies » par l'éducation. Au ſurplus, il le fut » autant par politique que par caractère ; » c'eſt ce qu'on peut dire de moins » odieux pour le juſtifier ; car c'eſt » toujours être injuſte que d'être cruel, » quoiqu'en diſent & en ayent dit cet-

» tains hommes d'Etat, qui prétendent » qu'un Prince détruit l'art de regner, » lorſqu'il ne ſçait pas haſarder un » crime. »

Clovis fut en même-temps conquérant & légiſlateur ; après avoir affermi ſa puiſſance, il établit des loix ; il ſentit l'inconvénient de la multitude de celles que ſuivoient ſes différens ſujets ; il leur permit cependant de vivre ſelon les coutumes qu'ils voudroient, en prenant la précaution d'attacher plus d'avantages à la loi Salique ; ce qui étoit le moyen le plus ſûr de la faire préférer. Une Conſtitution de *Clotaire II* nous apprend que de ſon temps cet uſage étoit en vigueur. On trouve encore un ancien réglement par lequel chaque Citoyen étoit obligé de dire ſous quelle loi il vouloit vivre. La déclaration étant une fois faite, on n'en pouvoit plus revenir ; dès qu'un Romain s'étoit ſoumis à la Loi Salique, il étoit cenſé François d'origine, & jouiſſoit des mêmes prérogatives ; ce qui éclaircit bien des difficultés de l'hiſtoire de ces temps. Les articles des Loix Saliques qui condamnent les Ro-

mains à des impoſitions une fois plus fortes que les François, ne regardoient que ceux des premiers qui vivoient ſelon leurs anciennes loix. » Les Loix Sa-» liques rédigées ſur les uſages & cou-» tumes des Peuples de la Germanie, » n'en différoient que par quelques chan-» gemens & quelques modifications » qu'exigeoit l'état actuel des Fran-» çois. La Loi Salique comprenoit 78 » titres qui ſe trouvent réduits à 71, » que *Jérôme Bignon* a tirés du cahos » de l'obſcurité. Il y en a 72 dans celle » recueillie par *Baluze*, au rang des » Capitulaires de *Charlemagne*. Cette » Loi a quatre principaux objets, qui » ſont de régler les mariages, les ſuc-» ceſſions, le devoir des Magiſtrats, » quelques formalités de juſtice, les » Loix pénales..... Je m'arrête aux » Loix pénales, dont le but eſt d'em-» pêcher par la crainte des punitions les » entrepriſes injuſtes des hommes. El-» les ont fait l'attention principale des » Réglemens de tous les peuples naiſ-» ſans; preuve que l'enfance d'une Na-» tion n'eſt pas ſon âge d'innocence. »

La plûpart des crimes ſe rachetoient

pour de l'argent. On évaluoit le prix des hommes & des différentes parties de leurs corps ; on payoit soixante-douze sols & demi pour avoir arraché un œil à un homme, on en payoit cent quand on l'avoit fait eunuque. Les preuves étoient admises ; la Loi Salique autorisoit celle de l'eau bouillante ; l'accusé y plongeoit la main, qu'on enveloppoit ensuite dans un sac cacheté du sceau du Juge & de l'Accusateur ; si au bout de trois jours elle étoit trouvée saine, on croyoit l'homme innocent. La preuve de l'eau froide s'établit bientôt après ; on pouvoit les éviter avec de l'argent. Les Loix Ripuaires bornoient les preuves aux sermens & aux combats. » Un article des Capitu-» laires de *Dagobert I* nous apprend » quelles étoient, sous la première Race, » les formalités qui précédoient le com-» bat. *Si deux voisins sont en dispute* » *pour les bornes de leurs possessions*, » *qu'il soit levé un morceau de gazon* » *dans l'endroit contesté, que le Juge le* » *porte dans le molle, c'est à dire, dans* » *le lieu où se tenoient les assises, & que* » *les deux parties, en se touchant de la*

» *pointe de leur épée, prennent Dieu à* » *témoin de la légitimité de leurs pré-* » *tentions, qu'ils combattent après, &* » *que la victoire décide du bon droit.* » Dans la suite ce combat fut appellé » le combat judiciaire; il fut astreint à » des règles, & insensiblement devint » le droit général sous les Rois Capé- » tiens. »

Après la mort de *Clovis* ses enfans partagèrent son Royaume; ce ne fut plus que des guerres entre ces différens Princes, tous dominés de l'ambition de s'aggrandir aux dépens des uns des autres. Je passerai sur ces détails qui font gémir l'humanité; cette première Epoque présente un Peuple naissant, attirant par ses prospérités les regards de l'univers. La seconde n'offre que des troubles occasionnés par le partage de la Couronne, & par le caractère des Reines *Frédégonde* & *Brunehaut*, sous le nom desquelles l'auteur désigne cette seconde Epoque.

Les François originaires de la Germanie, observoient, comme les peuples qui l'habitent, quelques vertus morales, telles que l'hospitalité, la fru-

galité, une justice exacte entr'eux; mais ils n'avoient aucun commerce, aucune connoissance des arts, nul goût pour en acquérir; ils aimoient la paresse sans pouvoir soutenir le repos; dès qu'ils étoient en paix chez eux, ils alloient chercher la guerre chez les Etrangers, ou se tenoient en haleine en faisant des courses sur leurs Voisins. »Chez eux les brigandages étoient exercés sur les confins de leur propre territoire, & passoient même pour un » moyen utile & honorable d'occuper la » jeunesse & de bannir l'indolence. Les » François sortis d'un sang entretenu » dans de telles inclinations, & nourris de pareilles idées, en conservèrent long-temps l'impression. Le repos » étoit un état violent pour eux; ils se » portoient aveuglement à faire la » guerre, par tempérament, par passion, par habitude, & par impuissance » de se tenir dans l'inaction. Tout exploit de guerre leur paroissoit glorieux; ils n'admettoient point de distinctions. C'est par une suite de ce » principe que quand ils n'avoient » point à attaquer ou à se défendre

» contre les Etrangers, leurs Rois se » croyoient autorisés à faire la guerre, » ou quelques courses sur les terres des » François qui n'étoient point de leur » dépendance ; & leurs Sujets, dont » l'inclination se trouvoit flattée, sai- » sissoient avec empressement les oc- » casions de signaler leur bravoure & de » s'enrichir de butin. Les guerres étoient » le défaut d'un Gouvernement où l'on » prétendoit devoir sans cesse encou- » rager les Sujets par des récompenses, » & où le Prince ne pouvoit soutenir » ses libéralités qu'en pillant ou dé- » pouillant ses Voisins » Des mœurs pareilles devoient être la source de beaucoup de troubles. *Frédegonde* & *Brunehaut* eurent l'adresse de les faire servir à leurs vues; il leur étoit facile de les faire fermenter. Les Rois malheureusement furent toujours ou trop fermes ou trop foibles ; ils ne sçurent point garder de juste milieu ; il en résulta des vexations, des abus, des mécontentemens, des séditions, des usurpations, &c. L'indolence & la foiblesse donnèrent naissance à la puissance des Maires & l'étayèrent. Telle est la

troiſiéme Epoque que préſente M. *Gautier.*

La charge de Maire étoit auſſi ancienne que la Monarchie ; ſon pouvoir fut borné d'abord à l'adminiſtration économique des Maiſons Royales. Ce ne fut qu'au milieu de la première Race qu'il reçut plus d'étendue. » Du » temps de *Dagobert* cet Officier étoit » le premier après le Roi ; il avoit la » diſpoſition des fiefs, le commande- » ment des armées & la ſurintendance » de la Juſtice & des Finances. Il étoit » l'homme du Royaume, & non pas » l'homme du Roi..... A la mort de » *Brunehaut*, les François mécontens » d'avoir été la victime des regnes » cruels de cette Reine & de *Frédé-* » *gonde*, firent des réfléxions ſur leur » état, & crurent qu'il étoit plus ſûr » de mettre la puiſſance militaire entre » les mains d'un Seigneur dont elle fe- » roit choix, que de la laiſſer entre » celles d'un Roi dont le pouvoir étoit » héréditaire. Ils partagèrent l'autorité » & renouvellèrent un uſage qui avoit » ceſſé avec *Clovis*. Les conquêtes & » les talens ſupérieurs de ce Prince lui

» avoient acquis de droit la réunion » des deux titres, de Roi & de Gé- » néral. » De tout temps les François avoient eu dans la Germanie un Roi qui étoit à la tête des affaires civiles & politiques, & un Chef dont la fonction étoit de ſe mettre à la tête des armées & de les commander. Ils rétablirent cet uſage, & ſous *Clotaire II* on vit pour la première fois les Maires commander les troupes. Bientôt ils furent puiſſans. Les Rois n'en eurent que le titre dont ils ſe contentèrent. Le Gouvernement des Maires changea l'ordre établi pour la ſucceſſion à la Couronne; ils choiſiſſoient parmi les enfans du Roi ou dans la Famille Royale celui qu'ils vouloient mettre ſur le trône. Leur intérêt fut la règle de toutes leurs démarches à cet égard. » Tout alors ſe vit renverſé; les fils des » Rois, ſous prétexte de leur enfance, » ne ſuccédoient plus à leur père. Le » Maire alloit chercher dans les Cloîtres » des Princes du ſang de *Clovis*, qui, » accoutumés à la vie monaſtique, » ignoroient la ſcience de regner; & » par une ſuite de déſordre général,

» on voit les charges de Maires données » à des enfans comme un bien héré- » ditaire ; ce qui étoit entièrement » opposé aux principes de notre Gou- » vernement, qui avoit pour règle » de ne s'attacher qu'à la noblesse du » sang pour les Rois, sans distinc- » tion d'âge, & qu'à la grandeur du » mérite pour les Généraux ; ce qui » suppose un âge mûr ; mais les Maires » vouloient se substituer à la Maison » regnante. » Ils étudioient le carac- tère des jeunes Princes, flatoient leurs inclinations, les entretenoient dans une dévotion mal entendue ; on leur facilitoit la jouissance des plaisirs de toute espèce pour lesquels ils avoient du penchant. Enfin, *Pepin* dit *le Bref*, profitant de tout ce que les Maires avoient fait avant lui, monta sur le trône, & depuis ce Prince la charge de Maire fut abolie. » Ce Monarque, » dit M. *Gautier*, étoit d'un esprit assez » ferme pour s'arrêter invariablement » à ses projets, & assez fécond en res- » sources pour les exécuter avec succès ; » politique assez délié pour pouvoir » se servir de premier Ministre ; Géné-

» ral assez brave & assez expérimenté » pour tirer de la victoire tous les » avantages possibles. La vigilance & » une certaine ardeur qui ne permet- » tent pas qu'on se relâche dès qu'il » reste quelque chose à faire, étoient » chez lui l'essence de son caractère ; il » joignoit à tous ces avantages les qua- » lités du cœur ; il étoit homme, il » étoit Roi ; il sçut soutenir ces glo- » rieux titres avec grandeur ; il tint les » peuples dans l'admiration par ses ex- » ploits ; il gagna leur bienveillance » par sa bonté. Sous son regne la gloire » de la Nation commença à s'annoncer » sur un ton de dignité ; cette gloire » de son aurore passa rapidement à son » midi ; c'est *Charlemagne* qui monte sur » le trône. » Ce Prince forme la quatriéme Epoque. Si d'heureux succès pouvoient justifier les fautes, les François l'auroient été d'avoir violé la fidélité qu'ils devoient à *Childeric* Mais les talens de *Pepin*, sa sagesse, les prodiges, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'on vit sous son Successeur, ne peuvent excuser l'injustice de la dégradation du dernier des *Mérovingiens*.

Cependant la gloire de la Monarchie étoit inſéparable de cette révolution ; il falloit que la France changeât de Maître pour reparoître avec éclat & faire la loi à toute l'Europe. *Pepin* avoit ouvert la carrière à *Charlemagne*.

La Neuſtrie, la Bourgogne & l'Auſtraſie, ces trois Royaumes compoſoient l'Empire François à l'avénement de *Charlemagne* ; le premier s'étendoit de la Loire à la Meuſe ; il renfermoit les Provinces qui ſont entre la Loire & l'Océan, & celles qui ſont entre la Garonne & les Pyrénées. Le ſecond comprenoit les Provinces de Bourgogne, la Provence, & s'étendoit dans la Suiſſe juſqu'aux Alpes. Les pays ſitués entre le Rhin, le Danube, le Mein & la Sala, l'Alſace & la Lorraine, avec quelques autres petites contrées, compoſoient celui d'Auſtraſie. *Charles* & *Carloman*, fils de *Pepin*, ſe partagèrent cet Empire. La mort de *Carloman* rendit bientôt *Charlemagne* poſſeſſeur de toute la Monarchie. Les actions militaires de ce Prince ſont connues ; on ſçait les uſages qu'il établit ; il aima les Sciences & les Arts ; il les

encouragea ; il défendit aux Prélats toutes fonctions militaires ; il réforma les abus qu'entraînoient les aſyles des Egliſes ; il n'oſa pas les abolir, ce droit étoit ſacré ; il s'occupa du ſoin de le rendre inutile ; il défendit ſous les dernières peines qu'on portât à manger aux coupables qui s'y ſeroient réfugiés. Ces aſyles ont été connus dans la plus haute antiquité ; on en trouvoit un à Athènes, dans le lieu même où l'on avoit enterré les os de *Théſée* ; il ſervoit aux Eſclaves. Les Juifs avoient des villes d'aſyle, elles ne furent établies que pour les homicides involontaires. Le temple des Dieux *Palici* dans la Sicile étoit une retraite ſûre pour ceux qu'une puiſſance ſupérieure accabloit. *Romulus* avoit bâti un temple au Dieu *Aſylée*, &c.

Charlemagne laiſſa vivre chaque Peuple ſelon ſes loix, comme avoient fait les Rois Mérovingiens. En 788 il fit écrire le Code Théodoſien ſuivant l'édition *d'Alaric*, Roi des Viſigoths. Dix ans après il ordonna une nouvelle collection des Loix Saliques, qu'il réforma dans pluſieurs points. On y re-

marque, entre autres choſes, que la taxe des impoſitions eſt fort hauſſée. Les Loix Romaines, les Barbares, quelques coutumes locales furent le droit de la Nation ſous la ſeconde Race, comme elles l'avoient été ſous la première ; on y joignit ſeulement les Capitulaires. Ils furent rédigés par une ſociété d'hommes policés, & ſervirent à adoucir la dureté des Loix barbares. La preuve par le combat s'étendit cependant, & *Charlemagne* l'autoriſa par des réglemens. » Du temps de ce Prince le jugement de la croix étoit en uſage, » & il ordonna que s'il ſurvenoit quelques différends entre ſes enfans, ils » fuſſent terminés par le jugement ; il » conſiſtoit à donner gain de cauſe à » celle des parties qui tenoient le plus » long temps les bras élevés en croix. »

La prévoyance de ce grand Prince s'étendoit à tout ; il fit une loi pour aſſurer aux héritiers la ſucceſſion de leurs parens. Elle défendoit aux Egliſes de recevoir des donations au préjudice des enfans des frères ou des neveux. Ces eſpèces de donations étoient trop fréquentes alors ; il abolit tous les abus

qui pouvoient l'être, il ne laiſſa ſubſiſter que ceux que la prudence ordonnoit de tolérer. Il fit auſſi des réglemens pour le commerce, mais il ſe borna à l'intérieur ; ce n'eſt pas qu'il ne ſentit l'utilité de cette branche importante de la politique ; mais les circonſtances s'oppoſoient à ſes progrès. La France ne renfermoit que des Citoyens nobles, libres ou ſerfs. Les nobles & les libres étoient par état obligés de porter les armes ; les ſerfs, attachés à l'héritage, le cultivoient & ne pouvoient le quitter. Le droit des gens n'étoit pas d'abord favorable à l'étranger. Les Barbares qui s'étoient emparés des Gaules, y avoient introduit les droits cruels d'*aubaine* & de *naufrage Charlemagne* avoit formé le deſſein de faire communiquer la Mer Noire à l'Océan, en joignant le Danube & le Rhin par un canal. De ſi grands projets annoncent des vues profondes, & ſans doute il eut établi le commerce le plus floriſſant, s'il eut regné dans des temps où ſes ſujets euſſent pû le goûter.

L'art de la guerre étouffoit tous les autres. Quelques vertus militaires te-

noient la place des vertus plus pacifiques. Les sciences étoient ignorées dans toute la France. » Ce Prince fit des » efforts pour les rétablir. Ses trésors » appellèrent les talens & les arts des » extrêmités de l'univers; il les protégea » & les cultiva; il établit une espèce » d'Académie dans son palais, dont il » se fit honneur d'être le chef. Il inst» titua un grand nombre d'Ecoles de » sciences pour l'éducation de la jeu» nesse, & jetta en quelque sorte les » premiers fondemens des Universités » de Paris, de Boulogne & de Pavie. » Sous son regne la science fut un des » moyens pour parvenir aux charges » & aux dignités. Les soins que prit » *Charlemagne* pour la faire fleurir dans » ses Etats, lui méritèrent le titre de » Restaurateur des Lettres. Ses succes» seurs ne marchèrent point sur ses » traces. Bientôt l'ignorance & la bar» barie regagnèrent ce qu'elles avoient » perdu. » La foiblesse de son fils le rendoit incapable de soutenir dignement le sceptre qu'il lui remettoit; il falloit de la prévoyance, des soins, de la fermeté, de l'activité, de la poli-

tique pour suppléer aux défauts du Gouvernement établi, qu'il avoit été impossible de corriger. *Charlemagne* avoit confondu les assemblées Ecclésiastiques avec celles de l'Etat. Les Prélats, supérieurs en dignités, y occupèrent les premiers rangs. » Dans la » suite les Evêques s'imaginèrent, à » cause du rang qu'ils tenoient, être » les chefs de la Nation, & pouvoir » disposer de tout. *Charlemagne* n'a» voit pas cru que des personnes qui, » par état, devoient être les plus sou» mises, auroient été les premieres à » usurper des droits sur la Couronne. » D'un autre côté, il pensoit que le gé» nie guerrier de la nation contrebalan» ceroit assez la prééminence donnée » au Clergé. » Tous ces inconvéniens dont on ne s'étoit pas apperçu pendant son regne, furent sentis sous celui de son Successeur, & furent la cause des désordres & des troubles qui le remplirent. *Louis-le-Débonnaire* partagea son Empire entre ses enfans; il les rendit indépendans, sa vie fut agitée & malheureuse. Tant de têtes couronnées dans la France devoient y amener des

révolutions. Les Princes se divisèrent; on prit les armes; la bataille de Fontenai, qui est la cinquiéme Epoque, se donna. Le plus pur sang des François y fut versé; plusieurs auteurs assurent qu'il resta cent mille hommes sur la place. Les vainqueurs ne tirèrent pas grand avantage de cette victoire. Des motifs de religion, disent les historiens, les portèrent à arrêter l'ardeur du Soldat. Ils convoquèrent une assemblée d'Evêques pour sçavoir s'ils n'étoient pas coupables de tout le sang répandu dans cette bataille. Ces Juges prononcèrent qu'ils étoient innocens, que la bonté de leur cause les justifioit, puisque le jugement de Dieu s'étoit déclaré en les faisant vaincre.

Après de longues divisions, des événemens, tantôt heureux, tantôt malheureux, & une foule de Princes différens en mérite, la Race des Carlovingiens s'éteint; *Hugues Capet* monte sur le trône. Son grand père, *Robert-le-Fort*, & *Hugues* son grand oncle avoient porté la couronne; son père, *Hugues le Grand*, avoit gouverné l'Etat sans oser prendre le nom de Roi. *Hu-*

gues Capet plus hardi, déclare ſes prétentions. C'eſt à ce Prince que commence la ſixiéme Epoque. » Depuis » plus d'un ſiécle la foibleſſe des Rois, » l'indépendance des Seigneurs, l'in» fidélité des ſimples ſujets, corrompus » par l'exemple, ou contraints par la » néceſſité, avoient rendu comme arbi» traire le droit de ſucceſſion à la Cou» ronne. Telles étoient les choſes à la » mort de *Louis V*; il ne laiſſa point » de poſtérité. *Hugues* crut que c'étoit » le moment de donner carrière à ſon » ambition; il avoit de loin diſpoſé les » eſprits à lui être favorables, en mon» trant de la douceur, de la modéra» tion, & en obſervant ſcrupuleuſe» ment tous les actes extérieurs d'une » piété marquée. Mais ſon grand trait » de politique fut la démiſſion qu'il fit » de toutes les Abbayes dont il étoit » pourvû, & le ſoin qu'il prit d'en re» mettre en poſſeſſion les Moines. » Cette conduite lui avoit mérité le » titre de Protecteur de la Religion, & » lui avoit acquis l'eſtime & la con» fiance du Corps Eccléſiaſtique. La plû» part des Seigneurs lui étoient auſſi af-

» fectionnés ; il ſe les étoit attachés » par des bienfaits. » Un pareil plan annonçoit un grand homme, mais il ne lui donnoit pas des droits. La Couronne, en vertu du ſerment prêté par les François à *Pepin-le-Bref*, appartenoit à *Charles* Duc de la Baſſe Lorraine, dernier deſcendant de la Race des Carlovingiens. Il falloit des motifs pour l'exclure, *Hugues* n'en manqua pas. *Charles* avoit été excommunié ; cette cenſure, ſelon l'opinion de ces temps, rendoit inhabile à porter la Couronne ; il n'aimoit pas ſa Nation, puiſqu'il étoit paſſé chez une Cour étrangère dont il s'étoit rendu le vaſſal. *Hugues* préſenta la diſpoſition du feu Roi qui le nommoit ſon héritier ; la grandeur de ſa Maiſon qui avoit donné des Rois à la France, & qui, par les femmes, tenoit au ſang de *Charlemagne* ; ces raiſons préſentées avec art, appuyées par des partiſans, firent valoir ſes prétentions ; il les ſoutint par les armes avec ſuccès contre *Charles*. Ce fut ſous cette Race & par degrés que le Gouvernement prit une forme plus conſtante ; il éprouva encore grand nombre de variations. Je

ne

ne m'arrêterai pas ſur tous les détails de l'auteur; il faut les lire dans ſon ouvrage même, je me bornerai à quelques traits.

Dès ce temps les Eccléſiaſtiques avoient augmenté leur Juriſdiction; ils privoient les Juges des autres Tribunaux de la connoiſſance d'une infinité d'affaires; ils ſe prétendoient exempts de toute juſtice ſéculière, & vouloient que toute affaire où il y avoit de la mauvaiſe foi, & par conſéquent du péché, fût portée devant eux. Ils regardoient les teſtamens comme matière de conſcience, & les faiſoient entrer dans leur reſſort. » La ſépulture » Eccléſiaſtique étoit refuſée à quicon» que mouroit *ab inteſtat*, ou qui dans » ſon teſtament avoit omis de faire un » legs à l'Egliſe..... Pour parvenir à » faire inhumer le défunt, il falloit que » l'héritier ſuppléât à la faute de ſon » parent par un don agréé de l'Official, » qui alors ordonnoit la ſépulture; je me » rappelle même avoir lû que quelques » Curés s'oppoſoient à la Profeſſion Re» ligieuſe juſqu'à ce que la perſonne » qui vouloit s'y engager eût ſatisfait au

» droit de ſépulture dont il devoit être » privé par ſon renoncement au monde. » Les nouveaux mariés ne pouvoient » coucher enſemble les trois premières » nuits de leurs nôces qu'ils n'en euſ- » ſent acheté la permiſſion de l'Evêque. » Un Arrêt du mois de Mars 1409, qui » rectifie cet abus, nous en aſſure la » réalité. » Il n'y avoit guères d'affaires où la Cour Eccléſiaſtique ne trouvât moyen d'intervenir ſous différens prétextes. L'excommunication ne tardoit pas à être lancée contre ceux qui oſoient réſiſter. » L'hiſtorien nous ap- » prend qu'un Archevêque de Rouen » s'aviſa de crier contre la longue che- » velure, ancienne prérogative de la » nobleſſe, & de ſoutenir dans un Sy- » node qu'il aſſembla, qu'à l'imita- » tion du Clergé chacun devoit porter » les cheveux courts. Ses confrères fi- » rent comme lui; il falloit ſubir cette » loi ou être excommunié. *Pierre Lom-* » *bard*, Evêque de Paris, en fit une » obligation à *Louis VII*; ce Prince » s'y ſoumit; il racourcit ſes cheveux, & » il ſe fit raſer la barbe. La Reine *Eléo-* » *nore* d'Aquitaine l'en badina; ce pieux

» mari lui répondit qu'il ne falloit » point plaisanter sur de pareilles ma» tières. »

Hugues Capet, après s'être élevé sur le trône par ses talens, sçut s'y maintenir par sa politique; il laissa subsister des abus qu'il eut été difficile & dangereux de vouloir détruire. *Robert* son fils lui succéda; il eut des démêlés avec la Cour de Rome au sujet de *Berthe* sa cousine qu'il avoit épousée. Ce mariage avoit été contracté avec l'approbation des Prélats de l'Eglise Gallicane, qui avoient cru pouvoir permettre à leur Souverain une alliance convenable à son rang & utile à l'Etat. *Grégoire V* qui portoit très haut les droits du Pontificat, assembla un Concile à Rome, y déclara tous les Evêques qui avoient consenti à cette union, suspendus de leurs fonctions; le Roi & la Reine excommuniés, & condamnés à sept ans de pénitence. » Les peuples ef» frayés d'une sentence si foudroyante, » & pleins de respect pour l'autorité » dont elle émanoit, furent sur le » point de manquer de fidélité à leur » Souverain. Les Prélats consternés cou-

» rurent à Rome demander pardon ; &
» *Robert*, pour éteindre un feu qui eut
» pu occasionner un incendie, quitta
» une femme qu'il aimoit, & quel-
» ques années après épousa *Constance*,
» fille de *Guillaume*, Comte de Pro-
» vence & d'Arles. Le caractère im-
» périeux & cruel de cette nouvelle
» épouse exerça si souvent la patience
» du Roi, & causa tant de troubles
» dans l'Etat, qu'il ne parut pas, dit
» *Mezerai*, que la bénédiction du ciel
» se fût répandue sur ce second ma-
» riage. » *Henri I* succéda à *Robert*, qui avoit eu la précaution de le faire reconnoître & couronner Roi de son vivant. Ce Prince s'occupa d'abord à se défendre contre les entreprises de *Constance* sa mère, qui avoit fait tous ses efforts pour l'exclure de la royauté, & transmettre le sceptre à *Robert* son jeune fils. Aidé du Duc de Normandie, il soumit les rébelles, affermit sa puissance: c'est de son temps que commença le goût des pélerinages, qui se communiqua facilement du peuple aux Seigneurs. Sous ses Successeurs on vit naître les Croisades entreprises avec de

grands frais qui dépeuplèrent l'Europe, & transportèrent dans la Terre Sainte de l'argent & des hommes qui n'en revinrent pas.

Le pouvoir des Grands avoit toujours été en augmentant; il faisoit ombrage aux Rois *Philippe Auguste* établit le premier des troupes réglées qui devoient avoir nécessairement un grand avantage sur toutes celles qu'on lève avec trop de précipitation & qui pouvoient diminuer la puissance de ses vassaux. » Pour subvenir aux frais » qu'entraînoit l'entretien de cette mi» lice soudoyée ; il usoit d'une grande » économie, retranchoit le superflu de » sa Cour, fouilloit dans la bourse » des Juifs, & levoit des tailles sur les » sujets de ses domaines. Les troupes » formées par ce Prince sçavoient faire » la guerre, ne redoutoient point les » dangers, se plioient aux volontés des » Commandans. Alors les vassaux ou» vrirent les yeux ; ils virent qu'ils » avoient un maître, ils devinrent plus » dociles. » *Philippe* s'attachoit encore les meilleurs Ingénieurs de son temps ; il s'en servoit tantôt pour emporter de

force les châteaux de ceux qui lui avoient manqué, tantôt pour fortifier des places qu'il croyoit néceſſaires à ſa ſûreté. Avec ces précautions il fit valoir à ſon avantage les loix féodales qui n'avoient ſervi juſqu'alors qu'à favoriſer l'indépendance des Seigneurs. La plûpart de ſes Succeſſeurs ſçurent entrer dans les mêmes vûes; la France commença à devenir plus floriſſante; mais les troubles y regnoient toujours. Enfin *Louis X*, dit *le Hutin*, monta ſur le trône. » Son regne, dit M. » *Gautier*, fut comme un éclair qui » paſſe & qui diſparoit; à peine vingt » mois le virent-ils ſur le trône, mais » il vêcut aſſez pour ordonner un af» franchiſſement général; un régle» ment qui permet à l'humanité de ſe » rendre à elle-même, eſt une époque » trop heureuſe pour la laiſſer échap» per. » C'eſt la ſeptiéme qui diviſe cet ouvrage; une trop grande inégalité dans les conditions eſt néceſſairement contraire à l'eſprit d'une Monarchie; il peut y avoir différens ordres, mais tous ces ordres doivent être citoyens. La ſervitude générale avoit mis la

France dans un état languiſſant ; elle retrécit l'ame, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Des Eſclaves qui ſe regardent comme ſéparés du reſte de la Patrie, ne peuvent pas s'intéreſſer vivement à ſes ſuccès ; ils en ſont des membres morts ; la gloire les touche peu. Forcés quelquefois de s'armer, mais exclus des honneurs militaires, ils agiſſent & doivent agir en hommes à qui toute domination eſt égale. Tel étoit l'état de la France. Les vaſſaux ſans ceſſe rébelles à leur Souverain, & tyrans de leurs ſujets, devoient hâter leur propre ruine. Dès la fin du onziéme ſiécle & le commencement du douziéme, on vit des affranchiſſemens ; c'eſt à cette époque qu'on doit rapporter l'origine du Gouvernement municipal & de l'autorité des Maiſons de Ville. *Louis VI* accorda des chartres d'immunités & d'affranchiſſement aux villes de ſon domaine. Aux privilèges qu'il leur donna, il attacha l'obligation de tenir une milice ſur pied, dans laquelle tous les citoyens devoient être enrôlés pour marcher aux ordres du Souverain. Ses ſucceſſeurs, à ſon exemple, multiplièrent

les villes libres aux mêmes conditions. Ce moyen leur procura des troupes, & les tira de la dépendance où les tenoient leurs Vaſſaux. Les Seigneurs ſentoient le coup qu'on leur portoit; ils voulurent le parer, mais ce fut ſans ſuccès; bientôt ils furent obligés d'imiter le Monarque. Le beſoin d'argent où ils ſe trouvoient, ſoit pour les voyages d'outre-mer, ſoit pour ſoutenir l'honneur de la chevalerie dans les tournois, engagea un grand nombre à vendre la liberté à leurs ſujets. *Louis-le-Hutin* mit enfin la dernière main à l'ouvrage de ſes Prédéceſſeurs. » *Voulant que* » *dans le Royaume des Francs la réalité* » *répondit au nom.* Il prononça l'af- » franchiſſement général, déclarant *que* » *tout ce qui avoit rapport à la ſervitude* » *lui répugnoit; qu'il entendoit que tout* » *fut ramené à franchiſe, & que les Su-* » *jets ceſſaſſent d'être inquiétés ſur les* » *droits de main-morte & de forma-* » *riage.* Il nomma douze Commiſſai- » res pour aller publier & exécuter ſon » Ordonnance dans les Provinces, pro- » mettant d'agréer & de ratifier tous les » traités qu'ils feroient avec les Particu-

» liers & les Communautés pour le » recouvrement d'une liberté qu'en » effet il faiſoit payer ; mais c'étoit » beaucoup d'être maître de l'acqué- » rir. D'ailleurs les droits ſur les per- » ſonnes & ſur les biens des gens de » condition ſerve, faiſoient partie des » revenus du Prince ; il étoit juſte » qu'il en fut dédommagé par quelque » compoſition. »

Selon l'uſage du régime féodal, les règlemens du Souverain ne faiſoient pas toujours loi dans les terres des Vaſſaux ; pluſieurs qui étoient encore aſſez puiſſans empêchèrent leurs Sujets de rentrer dans leur état naturel ; ce qui fait que nous voyons encore des affranchiſſemens datés du regne de *François I.* Avant cet affranchiſſement général, la partie de la nation devenue libre, figuroit déja dans le Gouvernement. *Philippe-le Bel* en avoit admis pluſieurs aux aſſemblées. Auparavant on n'y voyoit que la Nobleſſe & le Clergé. Ce fut ce Prince qui y fit entrer un troiſiéme Ordre. La diſtinction de ces Ordres dans les Etats généraux ne conſiſtoit qu'en quelques prérogatives d'honneur accordées aux premiers.

La Chevalerie fut une invention des Seigneurs; elle causa leur abbaissement parce qu'ils voulurent la faire servir à leur grandeur, & qu'elle les jetta dans un faste qui excédoit leurs facultés. La Chevalerie fut l'origine des tournois; cet exercice militaire devint bientôt des spectacles célèbres lorsque les Dames se firent un amusement d'y assister; elles adjugeoient le prix au vainqueur, & le lui portoient en triomphe; bientôt on substitua la dextérité du manège à la bravoure; on acheva de s'épuiser par des dépenses; chacun vouloit surpasser ses compagnons en magnificence. L'Eglise tonna en vain contre ces jeux cruels; ils subsistèrent tant que nos mœurs firent un plaisir de se tuer ou de se blesser adroitement. » Ces spectacles ne se donnoient d'abord qu'à l'occasion de l'entrée des Souverains, » de leur sacre, de leur mariage, du » baptême de leurs enfans, lorsqu'ils » étoient faits Chevaliers, & autres semblables cérémonies. Bientôt les Princes, les grands Seigneurs, les Ambassadeurs s'empressèrent de procurer

» de semblables divertissemens; il y avoit
» des lices destinées pour ces sortes d'é-
» xercices, & particulièrement au Pa-
» lais du Louvre, à l'Hôtel Royal de
» Saint Pol, situé près des Célestins, à
» l'Hôtel des Tournelles, qui occu-
» poit le terrein de la Place Royale, à
» celui d'Orléans, devenu depuis l'Hô-
» tel de Soissons, où se construit ac-
» tuellement la Halle au bled; il y
» eut un temps où la fureur de ces
» spectacles fut poussée si loin, que la
» Noblesse croyoit qu'une de ses préro-
» gatives étoit de pouvoir, *toutes & quantes fois* il lui sembloit bon, mon-
» ter à cheval, la lance à la main & en-
» trer en lice; courir contre tous ceux
» qui étoient entrés dans les lices, &
» rompre plusieurs lances, étoit ce qui
» s'appelloit remporter l'honneur du
» tournois & mériter le prix. La Place
» de Grêve, la rue Saint Antoine,
» celle des Francs Bourgeois, du côté
» de la rue Culture Sainte Catherine,
» devinrent les lieux ordinaires de ces
» spectacles qui se donnoient souvent
» aux jours de Fêtes solemnelles. On
» remarque que le jour de la Fête-

» Dieu de l'année 1392, *Charles VI*, » pour plaire aux Dames, vit jouter » jusqu'au soir à son Hôtel de Saint » Pol, les jeunes Chevaliers & Ecuyers. » J'ai déja dit que les Papes & les » Conciles prohibèrent les jeux meur- » triers ; quelquefois cependant les » Saints Pontifes se relachèrent de leur » défense. *Clément V*, à la prière de » plusieurs nouveaux Chevaliers, per- » mit de donner des tournois le Di- » manche, le Lundi & le Mardi-gras. »

La Jurisprudence Françoise avoit aussi changé ; le Parlement avoit été fixé par *Philippe le Bel* ; il falloit nécessairement un Corps stable & permanent qui fût le dépositaire des Loix ; il avoit été du Conseil du Souverain, & il en conserva le droit d'en enregistrer les Edits & les Déclarations. Les Ecclésiastiques furent exclus des Tribunaux séculiers.

Louis le Hutin en mourant laissa la Reine enceinte ; elle accoucha d'un fils qui mourut huit jours après sa naissance, & laissa le trône à son oncle *Philippe le Long*. Ce Prince n'y monta pas sans contestations ; la question de

la Loi Salique agita beaucoup les esprits; on n'avoit point encore eu l'occasion de la faire valoir sous cette Race. On vouloit que la Couronne passât à *Jeanne*, sœur du Prince mort, & fille aînée de *Louis le Hutin*. *Eudes*, Duc de Bourgogne, mit opposition au sacre du nouveau Roi, & protesta contre tout ce qui feroit fait. » Tant d'éclat ne ser» vit qu'à assurer ses droits; à son re» tour de Rheims, il tint une assem» blée à Paris où les trois Ordres de » l'Etat se trouvèrent; il y fut reconnu » & décidé que, selon l'ancien usage » du Royaume, les femmes en France » étoient inhabiles à succéder à la Cou» ronne. *Philippe*, pour ramener les es» prits de ceux qui lui avoient été op» posés, leur accorda des graces, & ma» ria sa fille aînée au Duc de Bour» gogne, & lui donna pour dot le » Comté de Bourgogne, dont *Othon IV*, » dernier Comte Palatin de cette Pro» vince, avoit fait donation à *Philippe* » *le Bel*. Cette réunion des deux Bour» gognes rendit *Eudes* un Vassal trop » puissant. »

A la mort de *Philippe-le-Long* qui

ne laiſſa que des filles, la Loi Salique eut encore ſon effet; *Charles-le Bel* prit la Couronne ſans oppoſition, à l'excluſion de ſes nièces. Ce Prince ne regna pas long-temps; il fut le dernier de la famille de *Philippe-le-Bel*, & la branche des Valois commença; elle fut témoin des événemens les plus mémorables & les plus funeſtes de la Monarchie Françoiſe. Ses querelles avec l'Angleterre, ſes troubles intérieurs excités par l'ambition & les diviſions des Grands, la plongèrent dans les malheurs les plus terribles. *Charles VI* étoit monté ſur le trône, affoibli par les orages des regnes précédens. La maladie dont il fut attaqué, qui le privoit pendant des temps conſidérables de l'uſage de ſa raiſon, l'empêcha de prévenir les dangers dont la France étoit menacée. *Charles VII* fut obligé de reconquérir ſon Royaume; cet État ne reprit que peu-à-peu ſon ancienne ſplendeur; je paſſerai ſur ces temps déplorables & ſur les jours plus heureux qui les ſuivirent. Les proſpérités de *François I* lui attirèrent les hommages de ſes voiſins. Le Pape *Léon X*

s'aboucha avec lui à Boulogne, on y travailla au projet de ce Traité qui fixe la forme de pourvoir aux grands bénéfices de la France; c'eſt le *Concordat* & la huitiéme Epoque. La France ſe ſoutint pendant ce regne malgré les infortunes & les déſaſtres de *François I*, & pendant celui de *Henri II*. » Le ré-» gime féodal détruit inſenſiblement, » n'avoit conſervé de ſes anciens uſages » que ceux qui étoient propres à la » perfection du Gouvernement; ce qui » mérita au Royaume de France la ré-» putation d'être le mieux régi qui fut » alors. *Machiavel* lui rend ce témoi-» gnage, & le cite pour modèle du » Gouvernement le plus parfait dont » il eut connoiſſance dans l'univers. » Cet auteur en donne pour raiſon, » que, dans ce Royaume plus que dans » tout autre, on vit ſous les Loix & » ſous les Ordonnances du Prince, » dont les Parlemens ſont les gardiens » & les protecteurs, & que le repos & » la ſûreté dont on y jouit ſont l'effet » de ces mêmes Loix que les Rois s'o-» bligent de garder, & qu'ils gardent re-» ligieuſement. Voilà comme s'explique

» cet Italien éclairé qui n'avoit nul in-
» térêt de louer le Gouvernement Fran-
» çois, & qui étoit très-à portée d'en con-
» noître la conſtitution par les rela-
» tions continuelles de la France avec
» l'Italie..... Il y avoit donc alors dans
» la Monarchie une heureuſe harmo-
» nie ; elle étoit le fruit de l'application
» qu'avoient eu nos Souverains à re-
» couvrer le pouvoir légitime, qui, en
» les rendant aſſez puiſſans pour faire
» obſerver les Loix, leur apprenoit à
» les reſpecter eux-mêmes. Les Sei-
» gneurs particuliers n'avoient plus
» dans des Vaſſaux trop puiſſans des
» protecteurs contre les Loix. Une po-
» lice ſalutaire avoit proſcrit des uſages
» contraires au bon ordre & à la ſû-
» reté publique. Nous avions renoncé
» au combat judiciaire, les guerres
» particulières étoient abolies ; le Tiers-
» Etat ſorti de l'aviliſſement injuſte
» où il s'étoit vu réduit, contrebalan-
» çoit l'autorité de la Nobleſſe ; le pou-
» voir & les droits du Clergé avoient
» reçu des bornes ; la Magiſtrature fai-
» ſoit parler les Loix ; enfin il y avoit
» une correſpondance directe entre les

» Chefs & les Membres, & tout étoit » relatif à l'aggrandiſſement de l'Etat & » à la gloire du Souverain. Les Fran- » çois, jaloux de la Majeſté de leur » Roi & de la puiſſance du Royaume, » ſouffroient impatiemment tout ce » qui pouvoit choquer la haute idée » qu'ils avoient de l'une & de l'autre. »

Les guerres civiles excitées par la Religion rapportèrent le trouble dans cet Etat ; les erreurs de *Calvin* & de *Luther* s'étoient répandues ; on vit bientôt deux partis armés l'un contre l'autre. Des Grands ambitieux, des politiques cruels ſe ſervirent de l'un & de l'autre. La France fut déſolée juſqu'au regne de *Henri IV* ; ce grand Prince, aimé du peuple, eut des Sujets ſoumis lorſqu'il eut abjuré le Caviniſme. En vain *Philippe II* entreprit de ranimer la diſcorde étouffée par *Henri* ; il ſentit bientôt qu'il avoit un ennemi redoutable, il demanda la paix, & l'empreſſement qu'il montra à la rechercher avec le Héros qu'il qualifioit auparavant de Prince de Béarn, mit le ſceau à la gloire de *Henri IV*, & fut le comble de ſon triomphe ſur la Ligue anéantie.

Cette paix négociée pendant plusieurs mois fut enfin conclue à Vervins, & c'est la neuviéme & la dernière Epoque de cette Histoire du Gouvernement François. Le ministère du Cardinal *de Richelieu* affermit la grandeur de la France, puisqu'il prépara le regne brillant de *Louis XIV*. Voici comme nous le peint M. *Gautier*. » On est aussi certain de la grandeur de son génie & de la supériorité » de ses talens, qu'on est en doute s'il » a eu des vertus. L'ambition de jouer » le premier rôle dans l'Europe, lui fit » former des projets qui rendirent la » France redoutable, sans en faire les » Citoyens plus heureux. Jaloux de dominer seul dans l'Etat, il fit suivre » à un Roi qu'il sçavoit persuader sans » en être aimé, un système de puissance » absolue, jusqu'alors inconnue dans » le Gouvernement. Tout ce qui peut » rendre une Nation célèbre frappa le » Cardinal *de Richelieu*; il ne fit que » montrer ses idées. Une vie abrégée » par les fatigues & les inquiétudes d'un » Ministère orageux, l'empêcha d'aller » plus avant; il fut témoin du com-

» mencement de la décadence de la » Maiſon d'Autriche, ouvrage de ſa » politique. Il abbaiſſa les Grands, » ce qui étoit entré dans ſon plan ; » & il ruina le parti Huguenot, le » chef-d'œuvre de ſon Miniſtère. » L'auteur entre dans les détails de la minorité de *Louis XIV* & les principaux événemens de ſon regne juſqu'à ſa mort, & des accroiſſemens & des améliorations que reçurent toutes les parties du Gouvernement.

Cet ouvrage écrit avec chaleur, avec ſimplicité, quelquefois avec nobleſſe, vous intéreſſera. Vous y trouverez l'hiſtoire du Gouvernement, ſes variations ſous les différens regnes, & leurs cauſes. L'auteur y a joint des preuves ſolides & des notes qui donnent de grands éclairciſſemens ſur bien des matières. Il y a peu d'hiſtoires écrites ſur ce plan, & il n'en eſt peut-être point où il ſoit ſi bien ſuivi ; les ſçavans en ſeront ſatisfaits, & les perſonnes qui veulent s'inſtruire y trouveront une récapitulation des faits qu'ils ont déja lus, & des détails intéreſſans qu'il leur ſeroit difficile

de chercher dans des traités volumineux, & souvent peu agréables à lire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Novembre 1765.

LETTRE V.

Anthologie Françoise.

M. *Monnet*, Monsieur, connu par son intelligence pour ce qui regarde l'exécution des Spectacles, vient de nous faire un vrai présent en publiant un Recueil en trois volumes *in-8°* composé des meilleures Chansons qui ont paru jusqu'à nos jours. Vous sçavez que la Chanson est un genre de poësie qui appartient, en quelque sorte, aux François ; on peut l'appeller la fille de leur vivacité & de leur enjouement ; le Vaudeville sur tout nous doit la naissance.

Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche & s'accroit en marchant.

L'Editeur, homme de goût, nous donne dans un *Avertiſſement* une idée de ſon agréable collection; il rappelle que le mot d'*Anthologie*, traduit littéralement du Grec, ſignifie *Diſcours des Fleurs*; il a donc voulu par ce nom déſigner un choix heureux de ces légères productions d'eſprit que l'on peut nommer les fleurs du Parnaſſe. M. *Monnet* a cherché à remplir deux objets. » 1°. De donner une ſuite de Chanſons depuis les commencemens de » notre poëſie, pour en faire obſerver les » progrès & les différens caractères ſous » les principales époques. 2° De préſenter un tableau du génie Chanſonnier de la Nation, où fut à peu près » raſſemblé ce qu'on a pu trouver de » mieux en chaque genre. » Une hiſtoire abrégée de la Chanſon, miſe à la tête du Recueil, remplit les premières vues de M. *Monet*. A l'égard du ſecond objet, il nous dit lui-même qu'il ne ſe flatte point d'avoir concilié tous les goûts; en effet, ce ſeroit un projet impoſſible dans l'exécution que de vouloir réunir tous les ſuffrages. L'Editeur a bien raiſon de nous dire;

Digitized by Google

» Beaucoup de gens regretteront de » ne pas trouver des Chanſons qui » ſont l'amuſement de leurs ſociétés, » & qui toucheroient foiblement les au- » tres, parce que ſouvent leur ſuccès » n'eſt dû qu'aux circonſtances qui les » ont fait naître, quelquefois au ſeul » agrément de l'air, ou à l'art de ceux » qui les chantent. Mais comme l'on » s'eſt aſtreint à ne point excéder le » nombre de trois volumes, on s'eſt » déterminé dans le choix des Chan- » ſons par le goût le plus général; » c'eſt par la même raiſon qu'on a cru » devoir retrancher dans pluſieurs » Chanſons les couplets languiſſans ou » foibles qui les allongeoient inuti- » lement. » M. *Monet* invite les perſonnes qui voudront bien s'intéreſſer à cet ouvrage, à lui faire part des Chanſons qu'elles jugeront propres à compoſer un bon Supplément, ſi l'on paroît en deſirer un.

Toutes les anciennes Chanſons, & celles dont les auteurs ſont morts, ont été placées dans le premier Tome, ſuivant l'ordre nécrologique ou des dates de leur décès qui a paru le plus ſimple.

Celles des auteurs vivans rempliſſent le ſecond volume, & les Chanſons anonymes, ou celles dont les auteurs ne ſont pas connus, ſont dans le troiſiéme. » Ce dernier tome eſt terminé par des » *Duo*, des *Trio* & des *Concerts* de dif- » férentes époques, & dans le choix de » ces morceaux, mis ſeulement pour » les Amateurs, on a eu plus d'égard » aux effets de la Muſique qu'aux pa- » roles. Enfin comme depuis l'impreſ- » ſion des deux premiers volumes on » a reconnu des Chanſons de quelques » auteurs morts ou vivans dont il y » en avoit déja d'employées, il a » fallu néceſſairement les préférer à de » moins bonnes, & les inſérer dans » ce dernier tome. On n'a point in- » diqué les auteurs des airs, dans la » crainte d'attribuer à tel Compoſiteur » ce qui appartient à un autre, & de » s'expoſer à des revendications impor- » tunes. On a auſſi ſupprimé les ti- » tres des Chanſons, parce qu'ils au- » roient trop chargé les pages d'un Li- » vre qu'on vouloit rendre auſſi cu- » rieux par l'élégance typographique » ou par la forme que par le fonds.

» Pour la partie de la Muſique, on » s'eſt principalement propoſé de faci- » liter le chant des airs, & pour cet » effet, 1°. on a réduit toutes les clefs » muſicales à une ſeule qui eſt celle de » *g-re ſol*, ſur la ſeconde ligne plus gé- » néralement connue que les autres, & » plus convenable aux perſonnes qui » jouent de quelque inſtrument. 2°. On » a tranſpoſé les airs dans des tons » moins chargés de *dièzes* ou de *bé-* » *mols*, afin d'éloigner à cet égard » toute difficulté d'intonation. » Le *Mémoire hiſtorique ſur la Chanſon en général, & en particulier ſur la Chanſon Françoiſe*, eſt de M. *Meuſnier de Querlon*; cette *Diſſertation* eſt digne de ſon auteur; le goût, & l'agrément y ſont réunis à de profondes recherches & à des lumières étendues. M. *de Querlon* définit la *Chanſon* dans la ſimplicité primitive. » L'expreſſion d'un ſenti- » ment ſoudain ou profond, d'une ſen- » ſation vive ou légère, d'une image » plus ou moins fortement connue; ex- » preſſion attachée par tout à certains » tours de mots diverſement meſu- » rés, & à des ſons quelconques. » Il remonte

remonte à l'origine de la Chanſon ; *Montagne* nous a conſervé une Chanſon Caraïbe qu'il trouve digne *d'Anacréon.* » Couleuvre, arrête-toi, cou» leuvre, afin que ma ſœur tire ſur le » patron de ta peinture la façon & » l'ouvrage d'un velu cordon que je » puiſſe donner à ma mie..... Ainſi » ſoit en tout temps ta beauté & ta diſ» poſition préférées à tous les autres » ſerpens. Couleuvre, arrête-toi, &c. » Voici un autre exemple de la poëſie lyrique puiſé chez les Arabes. » Fille » du ſoleil, roſe vermeille & ſuave que » j'ai vu ſortir ce matin du fond d'un » rubis, va parer la tête de *Sous* ; tu » n'auras plus dans quelques momens » ces couleurs auſſi vives que la flam» me, & ce ſoir elles ſeront éteintes ; » mais ce feu qui colore ſes joues, » allumé par mes regards, ne s'éteint » jamais, parce que le foyer eſt dans » ſon cœur. » Il faut néceſſairement lire dans M. *de Querlon* tous les détails qu'a ſemés avec choix ſon érudition. Il remet ſous nos yeux un précis de toutes les Anecdotes qui appartiennent à notre première poëſie ; il nous parle

des *Troubadours*, des *Jongleurs*, des *Chanteres*, nous cite les traits les plus agréables de leurs hiſtoires, rapporte le portrait de l'amour par *Antoine Hervet*, Poëte du temps des *Ronſard*, des *Belleau*. Ce petit morceau mérite en effet d'être tiré de cet amas de vers gothiques enſevelis aujourd'hui dans la pouſſière.

J'ai vu l'amour pourtrait en divers lieux,
L'un le peint vieil, cruel & furieux,
L'autre plus doux, enfant, aveugle, nu;
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
Par ſes bienfaits, ou par ſa forfaiture;
Pour mieux au vrai définir ſa nature,
C'eſt que chacun varie en ſon cerveau
Un Dieu d'amour pour lui propre & nouveau,
Et qu'il y a dans les entendemens
D'amours autant que de ſortes d'amans.

Vous devez croire que le ſçavant Diſſertateur, parmi les illuſtres Chanſonniers, n'oublie pas notre adorable Roi *Henri IV*, dont il rapporte ce Couplet impromptu fait par ce Monarque en ſoupant chez la Ducheſſe *de Sully*.

Je bois à toi, *Sully*,
Mais j'ai failli ;
Je devois dire à vous, adorable Ducheſſe,
Pour boire à vos appas
Faut mettre chapeau bas.

M. *de Querlon* obſerve très-bien les divers progrès de la Chanſon & du Vaudeville ; il remarque, ainſi que *Boulainvilliers*, qu'une partie de notre hiſtoire eſt conſignée dans les Chanſons. » S'il étoit poſſible, dit-» il, de raſſembler toutes les Chan-» ſons hiſtoriques faites depuis le com-» mencement de la Monarchie, ſous » chaque regne, on auroit le fonds d'A-» necdotes le plus riche & le plus cu-» rieux. A meſure que la Langue Fran-» çoiſe s'eſt formée, polie, enrichie, » plus la poëſie a été cultivée chez nous, » plus la Chanſon nous eſt devenue fa-» milière ; ainſi le regne de *Louis XIV* » doit avoir produit, comme il a pro-» duit ſûrement, plus de Chanſonniers » & de Chanſons que tous les autres » regnes ; on formeroit une Biblio-» théque des ſeules Chanſons hiſtori-» riques dont il y a dans les Cabinets

des Recueils plus ou moins nombreux. » Une hiſtoire du dernier regne exacte » & ſuivie toute en Chanſons, ne ſe» roit ni un ouvrage impoſſible, ni peut» être un projet mépriſable. Depuis la » naiſſance de nos Princes, que quel» ques Muſes Chanſonnières ont tou» jours ſoin de célébrer, peu de cir» conſtances de leur vie, connues du » Public, paſſent ſans quelque cou» plet qui faſſe une époque, & ces » Couplets ſont les médailles de cette » claſſe de curieux qui forment des col» lections ou des porte-feuilles. »

On ſçait que le François chante dans toutes les circonſtances; il oſoit faire des *lampons* tandis qu'il ſe nourriſſoit au Siége de Paris des oſſemens broyés de ſes pères; le feu Roi de Sardaigne, lorſqu'on lui parloit des François, demandoit: » *Eh comment va la petite* » *Chanſon!* »

M. *de Querlon* jette un coup d'œil ſur tous nos Chanſonniers; il n'y a pas juſqu'au Cocher de M. *de Verthamont*, père de l'ancien premier Préſident du Grand Conſeil, qui ne trouve ſa place dans cette foule de Poëtes; & en effet,

Digitized by Google

le Couplet que cite M. *de Querlon*, mérite, par sa tournure singulière, de faire nommer son auteur ; c'est à propos de la mort de ce *Tardieu* & de sa femme, assassinés par des voleurs, & consacrés par les vers de *Boileau*.

Des voleurs insolens
Qui n'avoient point d'argent,
Ont d'humeur incivile
Assassiné Monsieur
Lieutenant, plein d'honneur,
Criminel de la Ville.

M. *de Querlon* termine ainsi son excellente Dissertation, » Le même goût » pour les Chansons subsiste toujours, » & presqu'aussi vif parmi nous ; mais » il paroît avoir bien changé d'objet ; » on ne fait presque plus de Chansons » à boire ; on ne chante que des Ariet- » tes. » M. *de Querlon* devoit ajouter la raison de cet engourdissement de nos Poëtes Chansonniers ; aujourd'hui ils ne travaillent plus que pour l'Opéra-Comique ; la Musique étouffe les paroles, on ne veut plus que des mots qui servent de canevas à la note ; d'ail-

leurs notre façon de vivre a fait mourir ce naturel, cette gayeté, l'ame de la Chanſon ; c'eſt donc un genre de poëſie qu'il faut regretter, ſans eſpérer même qu'il renaiſſe, à moins que notre inconſtance & notre légèreté, par une heureuſe révolution, ne nous rappellent à nos anciens goûts.

J'oublois, Monſieur, de vous prévenir que l'*Anthologie* eſt un modèle pour tout ce qui regarde l'art typographique ; les *Cochin*, les *Gravelot*, les *le Mire*, y ont ajouté tous les embelliſſemens du crayon & du burin.

Vous vous reſſouviendrez que les Chanſons dont les auteurs ſont morts, rempliſſent le premier tome ; il y en a de charmantes pour la naïveté & le ſentiment, qui, ſelon moi, ſont les parties eſſentielles de la Chanſon ; je me bornerai à celles qui m'ont paru réunir ces deux qualités ; en voici une de *François Premier* Roi de France.

Ores que l'ay ſous ma loy
Plus je regne aymant que Roy ;
C'eſt fortune qui guerdonne
De Sceptre, Empire ou Coronne ;

Mais le cueur d'elle eſt le trône
Où veult s'aſſeoir mon amour,
Addieu viſages de Cour ;
Pour cueurs faux ſont les faux biens ;
En elle ſont tout les miens.
Ores que l'ay ſous ma loy
Plus je regne aymant que Roy.

Ne trouvez-vous pas, Monſieur, que c'eſt la nature même qui a dicté cette jolie Chanſon ?

Je ne citerai point celle qui eſt attribuée à *Henri IV*, *Charmante Gabrielle*; elle eſt trop connue pour recevoir de nouveaux éloges.

La Chanſon ſi philoſophique qui commence par *Félicité paſſée*, & que la célèbre *Ninon* ſe plaiſoit tant à chanter, eſt de *Jean Bertaut*, mort Evêque de *Sées* en Normandie.

J'oubliois de vous parler de celle de *Marie Stuart* Reine d'*Ecoſſe*, qui eſt remplie de ſentiment, de graces, & digne *d'Anacréon* : elle fut compoſée par cette Princeſſe à la vue des Côtes de France qu'elle abandonnoit avec des regrets infinis, & comme pré-

voyant la carrière d'infortunes où elle alloit se précipiter.

Adieu plaisant Pays de France ;
O ma Patrie
La plus chérie
Qui as nourri ma jeune enfance ;
Adieu France, adieu nos beaux jours.
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié,
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Vous préférerez sans doute cette bagatelle *de la Sabliere*, connue par ses jolis Madrigaux, à tous les efforts du bel esprit moderne.

Jeune, Iris dans notre querelle
Je n'examine point qui de nous deux a tort ;
De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord ;
Et vous avez raison puisque vous êtes belle.

Que Mademoiselle de *Scuderi* réunit à la fois d'esprit & de sentiment dans les vers suivans!

Digitized by Google

L'eau qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au plaiſir,
Le vent qui rit ſous ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir :
De deux Amans l'égale flamme
Sçait doublement les rendre heureux ;
Les indifférens n'ont qu'une ame,
Lorſque l'on aime on en a deux.

M. *Monet* a eu raiſon d'inſérer au rang des meilleurs morceaux que nous ayons dans ce genre, ces Couplets de l'Abbé *Regnier des Marais.*

Il faut toujours aux grands Seigneurs
Rendre toute ſorte d'honneurs.
Les aimer c'eſt une autre affaire.
Laire la, laire lan laire.
Qui ne les connoît qu'à demi
S'honore d'être leur ami,
Qui les connoît bien ne l'eſt guère.
Laire la, &c.
Ils ſont d'un commerce très-doux
Tant qu'ils ont affaire de vous,
Hors delà c'eſt tout le contraire,
Laire la, &c.
Comme ſi tout leur étoit dû,
Chez eux d'un ſervice rendu

Digitized by Google

L'ingratitude eſt le ſalaire.
L'aire la, &c.
Approcher d'eux comme du feu,
Les bien connoître & les voir peu,
C'eſt le mieux que vous puiſſiez faire.
Laire la, &c.

Le Couplet de *Coulanges* à un homme dont une fluxion avoit tourné la bouche a quelque ſingularité qui plaît.

Sur votre bouche de travers
Tout le monde raiſonne,
Tous les ſentimens ſont divers,
Cette aventure étonne.
Pour moi je ne m'étonne pas
D'aventure pareille;
Votre bouche a voulu tout bas
Vous parler à l'oreille.

La Chanſon ſuivante du même auteur eſt charmante; elle eſt dans le goût véritable de ce petit Poëme; *Coulanges* la compoſa à plus de quatre-vingt-ans; il l'adreſſoit à trois ou quatre fameux Prédicateurs d'alors qu'il voyoit ſouvent, & qui vouloient l'engager à mener une vie plus retirée,

Digitized by Google

elle n'eſt point imprimée parmi ſes œuvres.

Je voudrois à mon âge,
Il en ſeroit temps,
Etre moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en uſage
D'un vieillard bien ſage
Tous les ſentimens ;
Je voudrois du vieil homme
Etre ſéparé,
Le morceau de pomme
N'eſt pas digéré.
Gens de bien, gens d'honneur,
A votre ſçavoir faire
Je livre mon cœur ;
Mais laiſſez entière
Et libre carrière
A ma belle humeur.

On apprend dans ce Recueil le nom de l'auteur de cette Chanſon ſi connue, & qui mérite de l'être.

Je ne changerois pas pour la coupe des Rois
Ce petit verre que tu vois,
Amis, c'eſt qu'il eſt fait de la même fougère
Sur *laquelle* cent fois j'amuſois ma Bergère.

Il s'appelloit *Morfontaine*, Gentilhomme de Brie ; il a composé une grande partie des paroles mises en musique par *du Brosset* ; il avoit fait un Opéra de *Pyrame & Thisbé*, dont *Marchand*, le célèbre Organiste, avoit commencé la musique, qui n'a point été achevée.

De toutes les Chansons à boire, celle-ci *d'Autreau*, auteur de *la Magie de l'Amour*, me paroît une des plus ingénieuses.

D'ou vient, disoit *Lucas*, qu'on voit entre ces Rois
Toujours maille à partir, toujours quelque anicroche ?
Morguienne entre nous sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
En voici la raison, me semble,
Lui répondit *Grégoire* en esprit fort :
Le moyen qu'ils soyont d'accord,
Ils ne buvions jamais ensemble.

A mesure que nous avançons dans cette foule de Chansonniers, nous voyons peu à peu la nature s'altérer ; la Bergère devient femme de qualité,

Digitized by Google

& l'eſprit mêle ſon ton à ce langage de naïveté, le ſeul qui doive être permis à la Chanſon, & qui faiſoit, en quelque ſorte, le caractère de notre Langue.

Le ſecond tome contient les Chanſons échappées à nos auteurs vivans; on y voit avec plaiſir les noms de nos écrivains modernes les plus diſtingués, Mrs *de Voltaire*, *Piron*, *Rouſſeau*, le Préſident *Hainault*, *de Moncrif*, *Favart*, *Collé*, *Bernard*, *de Bernis*, *d'Arnaud*, *Dorat*, *de la Place*, *Saurin*, *Laujeon*, *&c.* Je ne citerai que les morceaux les moins connus; je commencerai par celui-ci de *Piron*, où vous retrouverez la *manière* de cet homme de génie qui a dû tous ſes talens à la nature.

Prend ton froc,
Ton ſac & ton broc;
Sus, Frère Roc,
Vas faire le piteux eſcroc.
Dans le dortoir
Tout eſt ce ſoir
Au déſeſpoir;
Il y faut pourvoir,

C'eſt ton devoir ;
J'ai voulu voir
Notre réſervoir ;
J'ai viſité la cave & le ſaloir ;
Tout le ſallé
S'en eſt allé,
Eſt avalé ;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu ;
Père Mathieu
Blaſphême au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'eſt prompt
Tous nos Moines ſe damneront ;
Prens ton minois
Humble & courtois,
Ta doucereuſe voix,
Et le cordon de Saint *François*.
Le sèxe plein de charité
Pour la Communauté
Fournira de quoi mettre au pot ;
Tends à propos ton eſquipot,
L'affaire eſt de ton tripot :
Mais ſois fidèle au dépôt,
Le diable étrangleroit
Qui rogneroit
Notre prébende reſpectable ;

Digitized by Google

Vas, reviens
Et te ſouviens
Qu'un bon Frère quêteur vaut mieux que cent
Gardiens.

Voici une des Chanſons de M. *de Voltaire*; c'eſt le Grand Seigneur préſentant le mouchoir à une jeune Odalique.

Ce gage précieux de mon ardeur extrême,
A l'amour autrefois a ſervi de bandeau,
Et ce Dieu de ſon front l'a détaché lui-même
Pour mieux voir aujourd'hui ſon triomphe nouveau,
Et pour en orner ce que j'aime.

Vous vous rappellerez que ce dernier tome renferme les Chanſons anonymes, ou celles dont les auteurs ne ſont pas connus. La première eſt auſſi agréable que philoſophique; & c'eſt par cette tournure heureuſe que les Chanſons approchent des Odes *d'Anacréon*.

Qui voit le cercle d'un beau jour
Voit tout le cercle de la vie;
L'enfance eſt l'aube de l'amour,

D'un éclat plus brillant ſon aurore eſt ſuivie;
L'ardent Midi vient à ſon tour;
Le Couchant qui le ſuit n'a jamais de retour.
Quelle leçon pour nous, jeune & belle *Silvie!*
Qui voit le cercle d'un beau jour
Voit tout le cercle de la vie.

Il n'y a pas juſqu'aux Chanſonniers qui ne puiſſent être accuſés de plagiat, comme le ſont les autres Poëtes; vous en jugerez par cette Chanſon; elle commence ainſi:

L'amour venant m'embraſſer
Au fond d'un bois ſolitaire,
Dit, je veux récompenſer
Ton cœur fidèle & ſincère.
Mon pouvoir partagé
En ſera le ſalaire;
Vois dans tout ce que j'ai
Ce qui pourroit te plaire.

L'amour offre enſuite ſes aîles, ſes traits, ſon flambeau que le Berger refuſe toujours; il n'accepte enfin que le bandeau de ce Dieu; ce ſont les mêmes penſées, le même arrangement; en un mot c'eſt la groſſière copie de cette

Digitized by Google

Ode Anacréontique de M. *d'Arnaud*, que j'ai le premier fait connoître dans mes Feuilles, & qui débute ainſi :

C'eſt l'amour qui me fait écrire,
C'eſt l'amour qui me fait parler.

On retrouve ici ces ingénieux Couplets attribués à M. *de Moncrif* qui commencent ainſi :

Songez bien que l'amour ſçait feindre ;
Redoutez un ſage Berger ;
On n'eſt que plus près du danger
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

On eſt ſurpris de rencontrer dans les Chanſons anonymes, de petits ouvrages de ce genre dont les auteurs ſont très-connus.

Ce Recueil, en général, mérite les ſuffrages du Public ; il n'eſt guère poſſible de faire un choix plus heureux & qui puiſſe moins craindre la ſévérité de la critique. On doit toujours juger de la bonté d'une collection par le nombre des morceaux approuvés qu'elle renferme, & celle-ci, ſans contredit, eſt bien ſupérieure à tous les

Digitized by Google

Recueils de cette eſpèce. L'intelligence & le goût y ont préſidé ; peut-être l'honnêteté a conduit trop loin l'Editeur ; le but de M. *Monet* a été de plaire à tous les gens de Lettres ; c'eſt la raiſon qui lui a fait admettre des ouvrages qu'il auroit dû proſcrire impitoyablement. Je n'aurois point encore voulu que l'on eût mis au nombre de ces petits Poëmes des Odes Anacréontiques, ce n'eſt plus la Chanſon Françoiſe. J'aurois deſiré qu'on ſe fût attaché davantage à faire revivre nos anciennes Chanſons qui ſont des modèles en ce genre ; encore une fois, c'eſt la naïveté, le ſentiment, la ſimple nature qui ſont les ornemens de cette poëſie ; l'eſprit en doit être abſolument banni. Autre avantage de nos vieilles Chanſons ; elles nous font connoître le génie primitif de notre Langue ; l'eſprit même, ſi l'on peut le dire, de la Nation. Je crois que M. *Monet* peut ſans crainte nous donner des Supplémens de cet agréable Recueil, & qu'ils ſeront reçus avec le même empreſſement.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Novembre 1765.

Digitized by Google

LETTRE VI.

Lettre de M. de la Chapelle, Censeur Royal, Membre des Académies de Lyon, de Rouen, & de la Société Royale de Londres, concernant son Scaphandre ou Habit à nager.

MONSIEUR,

DAns la *Gazette du Commerce* du Mardi 22 Octobre de cette année, le Sieur *Bonal*, se disant Marchand à Dieppe, nous fait une imputation à M. *Wilkinson* Anglois, & à moi qui suis de France, comme si nous avions copié une *soubre-veste de liège*, de la *prétendue* invention de son père.

J'ai oui parler, mais je n'ai aucune connoissance du travail de M. *Vilkinson*. Quant au mien, je déclare publiquement, puisque l'on m'y force, & je proteste que je suis l'auteur & le seul auteur de mon *Scaphandre*, que

je n'ai copié perſonne, ni vu aucun modèle devant les yeux : la cupidité, la jalouſie ou l'envie de contredire peuvent m'en accuſer, mais ne peuvent jamais m'en convaincre.

1°. Pour confirmer des vues théoriques, j'ai fait des expériences dans la Seine au-deſſus de Paris pendant trois ou quatre mois de cette année. Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences m'ont fait la grace de nommer des Commiſſaires pour en juger. Leur rapport n'eſt pas fait ; toutes mes expériences ne ſont pas conſommées, à beaucoup près. Celles que j'ai faites, je ne les ai point rendues publiques, ni par la voie des manuſcrits, ni par celle de l'impreſſion. Il ne m'a pas été poſſible de les cacher abſolument. Quelques Gazettes, quelques Annonces en ont parlé ſans mon attache & contre mon aveu. Le Sieur *Bonal* m'inculpe donc ſur quelques bruits publics ſans aucun examen perſonnel, & c'eſt le premier vice de ſon imputation.

2°. Vous employez le liége, dit le Sieur *Bonal* ; & ma *ſoubre veſte* eſt de liége.

Digitized by Google

Il n'y a que Dieu auteur du liége. La matière première appartient à tout le monde. Les draps d'Elbœuf, de Lodève, de Van Robais, &c, ſont tous de laine, & néanmoins fort différens. Le Louvre & l'Hôtel-de-Ville de Paris ſont bâtis de pierres. Une barque de pêcheur & un vaiſſeau de guerre ſont également de bois. Le Louvre a-t-il été copié ſur l'Hôtel-de Ville, & le vaiſſeau de guerre ſur la barque?

30. Le Sieur *Bonal* prétend que ſa *ſoubre-veſte* eſt inventée depuis près de dix-ſept ans, & qu'ainſi je ne ſuis pas l'inventeur de mon *Scaphandre*.

J'ignore ſi l'on concevra cette concluſion; mais tous les Sçavans conviennent aujourd'hui que *Newton* & *Leibnitz* ſont également inventeurs du calcul différentiel. Meſſieurs *Bauldu* & *Géoffroi* trouvèrent le *Sel de Saignette* ſans avoir eu aucune connoiſſance du travail l'un de l'autre. On découvrit en Europe l'Imprimerie & la poudre à canon, lorſque les Chinois en étoient en poſſeſſion depuis un aſſez grand nombre de ſiécles. L'invention

Digitized by Google

d'un Particulier ſur un ſujet n'eſt donc pas incompatible avec celle d'un autre ſur le même ſujet.

4°. J'ai depuis dix-ſept ans un privilége excluſif renouvellé depuis ſix, ajoute le Sieur *Bonal*, pour la conſtruction & la vente des *ſoubre-veſtes de liége.*

Un privilége excluſif? pour ſa prétendue ſoubre-veſte, ſans doute; mais non pas pour mon *Scaphandre*, ni contre. Il n'y a point de privilége bien entendu, qui défende de faire autrement & mieux qu'un autre.

D'ailleurs, que le Sieur *Bonal* ne craigne point la concurrence de ma part. Je ne demande point de privilège. Je ne ſuis & ne veux point être Marchand de *Scaphandres.* Je n'aſpire qu'à l'honneur d'être utile au Public, & ſur-tout à ma Patrie.

5°. Quand j'ai dit, répliquera le Sr *Bonal*, que les Sieurs *Wilkinſon* & *la Chapelle* n'étoient pas inventeurs des *habits de liége*, j'ai entendu qu'ils n'étoient pas les *premiers* inventeurs, que mon père les a trouvés avant eux, &

Digitized by Google

l'on ne peut pas trouver ce qui eſt trouvé.

Le Sieur *Bonal* ſe trompe de tous points. Je ne ſuis pas le premier inventeur de ſes *habits de liége*, mais je le ſuis de mon *Scaphandre*; cependant je puis avoir trouvé ce qui étoit trouvé, comme je puis penſer ce que l'on a penſé.

Suivant le raiſonnement du Sieur *Bonal*, ſon père n'eſt pas l'inventeur de ſa *ſoubre-veſte*. Les Pêcheurs ſe ſervent de liége pour ſoutenir leurs filets dans l'eau. Tous les *poliſſons* de Dieppe apprennent à nager avec du liége; cela y eſt connu de tout le monde; mais ce qui ne l'eſt pas de même ſans doute, c'eſt un Livret *in*-12, intitulé *l'art de nager*, par le Sieur *Fluys* de la Ville de Liége, où la ſoubre-veſte du Sieur *Bonal* eſt très clairement & très-exactement décrite bien avant l'époque du privilége de cet auteur *prétendu* qui l'a produite avec tous ſes défauts & toutes ſes imperfections, comme je me propoſe de le démontrer ſuivant les connoiſſances & les règles de l'*Anatomie*, de

l'*Hidroſtatique* & de la *Méchanique*, quand j'en viendrai à diſcuter méthodiquement tout ce que l'on a fait avant moi ſur ce ſujet. Je n'oublierai pas d'y faire voir en même temps que les nageoires du Sieur *Bonal* ſont auſſi mal conçues que mal appliquées; que toute ſa prétendue invention n'eſt qu'un pur plagiat, qu'un tâtonnement aveugle dénué de toute théorie, ainſi que d'expériences authentiques & ſolemnelles.

Vers à Mademoiſelle ***

Souhaiter que vos agrémens,
Vainqueurs de l'envie & du temps,
Faſſent toujours des conquêtes nouvelles,
Que votre cœur garde ſes ſentimens,
Et votre eſprit ſes graces naturelles,
Pour épuiſer enfin tous les vœux en ce jour,
Deſirer qu'à jamais *Thémire* ſoit la même,
De l'amitié voilà le vœu ſuprême,
Quel ſeroit celui de l'amour!

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 Novembre 1765.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes.

JAmais le champ de l'Hiſtoire, Monſieur, ne s'eſt vu plus cultivé; ces travaux font honneur à l'eſprit humain, qui tous les jours ſent davantage le prix de ce qui peut lui être utile. M. *Cardonne, Secretaire-Interprête du Roi pour les Langues orientales, aux Affaires étrangères & à la Bibliothéque de Sa Majeſté*, vient de publier chez *Saillant* Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais, *l'Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne ſous la domination des Arabes, compoſée ſur différens Manuſcrits Arabes de la Bibliothéque du Roi*, dé-

diée à Monſeigneur *le Dauphin* ; elle eſt diviſée en trois volumes *in*-12. L'auteur dans un *Avant-Propos* nous rend compte du plan de ſon ouvrage. Les hiſtoriens Arabes accuſés de ſéchereſſe & de briéveté. » Il y a même » quelques dynaſties où l'on découvre » à peine la ſuite des Princes qui la » compoſent. *Novairi* rapporte que les » Sultans de la dynaſtie des *Almohades* défendirent, ſous peine de la » vie, d'écrire les Annales de leur re» gne, & qu'un Prince de cette mai» ſon fit périr un auteur pour avoir » enfreint cette loi. » M. *Cardonne* nous annonce qu'il a tâché, malgré ces difficultés, de mettre ſous les yeux du Lecteur les diverſes révolutions qui agitèrent la partie de l'Afrique dont les Arabes s'emparèrent, & les différentes dynaſties qui y regnerent les unes après les autres. L'époque de ces révolutions & celle de l'établiſſement de ces dynaſties remontent au moment où les Gouverneurs d'Afrique, devenus trop puiſſans pour des particuliers, s'en firent les Souverains. Ce morceau d'hiſtoire finit

à la conquête des Royaumes de *Trémécen*, de *Tunis* & de *Tripoli* par les Turcs, & à celle des Empires de *Fez* & de *Maroc* par les Princes de la dynastie des Chérifs. Suivons l'auteur lui-même. » L'histoire des Arabes en » Espagne n'est pas moins intéressante » que celle d'Afrique ; & j'ose même » dire qu'à certains égards elle l'est davantage pour nous. *Mousa* n'avoit » pas encore subjugué l'Espagne en entier, & il songeoit déja à envahir la » France ; mais ce Général ayant été » bientôt rappellé, il ne put exécuter » le projet qu'il avoit formé. Ceux » qui vinrent après lui suivirent le plan » qu'avoit tracé ce grand génie. *Abdoulrahman*, un de ses successeurs, » & celui qui lui ressembloit le plus » par son courage & par la hardiesse » de ses desseins, s'empara de plusieurs » de nos provinces, s'avança jusqu'à » Tours, & delà menaçoit de ses fers » tout le Royaume. *Charles-Martel* arrêta ce conquérant dans sa marche, » & les Maures arrosèrent de leur sang » nos plaines qu'ils avoient si souvent » ravagées. Ils renoncèrent depuis cette

» fameuſe défaite à l'eſpérance dont » ils s'étoient flattés juſqu'alors, de ſe » rendre maîtres de la France, ou du » moins s'ils firent depuis quelques foi- » bles tentatives, elles ne furent ſui- » vies d'aucun ſuccès. Les troubles qui » s'élevèrent peu de temps après parmi » eux, effacèrent entièrement ces pre- » mières idées de conquêtes. Les ri- » cheſſes de l'Eſpagne y avoient attiré » différentes tribus Arabes de l'Orient » & de l'Afrique. Chacune de ces tri- » bus, jalouſe de poſſéder ſeule ces » tréſors, prit les armes pour en dé- » pouiller les autres.

» Dans le même temps l'Orient » changea de Souverains. La dynaſtie » des *Abbaſſides* ayant fait périr celle » des *Ommiades*, *Abdoulrahmam-ibn-* » *Moavié*, qui étoit de cette dernière » famille, s'enfuit en Eſpagne. La cou- » ronne lui fut bientôt déférée par les » Arabes de ce Royaume, qui avoient » toujours été attachés aux *Ommiades*. » L'Eſpagne depuis ce moment fut dé- » tachée des Etats des *Califes* d'Orient, » & eut ſes Princes particuliers qui pri- » rent auſſi le nom de *Califes*, & qui

» comme eux réunirent l'Empire avec
» le Sacerdoce. Les deſcendans *d'Ab-*
» *doulrahmam*, amolis par le luxe &
» l'opulence, abandonnèrent les rênes
» du Gouvernement entre les mains de
» leurs *Hadjebs*, eſpèce de Maires du
» Palais, qui s'emparèrent de toute
» l'autorité. Ces *Califes* devinrent enfin
» ſi mépriſables, qu'ils furent privés
» de la Couronne. Alors ceux qui,
» parmi les Arabes, eurent du crédit
» ou de la force, s'érigèrent en Sou-
» verains, & l'on en compta preſque
» autant que de Provinces. Les forces
» des Maures réunies auparavant dans
» une ſeule main, ayant été ainſi di-
» viſées, ils en devinrent moins re-
» doutables aux Chrétiens. Ceux-ci
» firent ſur eux pluſieurs conquêtes im-
» portantes; & ils ſeroient même par-
» venus en peu de temps à les chaſſer
» de l'Eſpagne, ſi, par une certaine fa-
» talité, les forces des Chrétiens n'euſ-
» ſent été auſſi partagées entre diffé-
» rens Princes. Souvent parmi les
» deux nations l'intérêt politique l'em-
» porta ſur celui de la Religion; & l'on
» vit les Chrétiens ſe liguer avec les

» Muſulmans, & les Muſulmans s'ar-
» mer en faveur des Chrétiens. Ces
» derniers cependant faiſoient des pro-
» grès rapides; & les Arabes d'Eſpagne,
» réduits à la dernière extrémité, ap-
» pellèrent à leur ſecours les Africains.
» L'ambition fit bientôt oublier à ceux-
» ci les motifs qui les avoient con-
» duits en Eſpagne; & au lieu de dé-
» fendre leurs compatriotes, ils ne
» ſongèrent qu'à les ſubjuguer : peu
» s'en fallut que cette nouvelle ré-
» volution ne devînt funeſte aux Chré-
» tiens, par la multitude incroyable
» d'ennemis qu'elle leur ſuſcita. Il ſem-
» bloit que l'Afrique s'épuisât d'hom-
» mes pour les armer contre les Eſpa-
» gnols; mais la conſtance, la fermeté
» & la valeur de ces derniers, malgré
» leur petit nombre, triomphèrent de
» tous ces obſtacles. Les guerres civiles
» qui s'élevèrent en Afrique & dans
» le Royaume de Grenade, furent en-
» fin le terme de la domination des
» Arabes en Eſpagne. Telle eſt en
» abregé l'hiſtoire que je donne au
» Public. »

M. *Cardonne* nous prévient que tout

ce qui concerne l'Eſpagne dans cet ouvrage, n'eſt pas uniquement tiré des hiſtoriens Arabes, il a conſulté les hiſtoriens Eſpagnols. Il finit ainſi cet *Avant-Propos*. » Ce ſeroit peut-être ici » le lieu de rendre compte du ſtyle de » cet ouvrage. Mais que pourroit dire » là deſſus un homme qui, tranſporté » dès ſa première jeuneſſe en Orient, » y a paſſé la plus grande partie de ſa » vie, & qui, par état, étoit non-ſeu- » lement obligé de cultiver les Langues » orientales, mais même de les parler » continuellement ? »

Il nous donne les noms des Manuſcrits Arabes de la Bibliothéque du Roi, & autres auteurs qui lui ont fourni des matériaux.

Tableau de la puiſſance des Arabes. Détails ſur l'Afrique. Le Calife *Oſman* fut le premier qui conçut le deſſein de s'en emparer. Célèbre bataille d'*Iacoubé*, qui décide des plus belles régions de cette partie du monde en faveur des Arabes. Succès divers que la ſéchereſſe de l'hiſtorien n'a point ſçu rendre intéreſſans ; il faut paſſer par des landes avant que d'arriver à un des principaux

perſonnages de cette hiſtoire. *Mouſa* eſt le conquérant à qui la chûte de l'Empire des Goths en Eſpagne étoit réſervée. Coup d'œil inſtructif ſur l'origine des Eſpagnols. Déchiré par toutes les nations barbares, ce beau pays reſta enfin la proye des Goths. *Euric*, le premier des Souverains de cette nation qui ſe vit le maître de l'Eſpagne, eut *Roderic* pour le dernier de ſes ſucceſſeurs; c'eſt ſous ce Prince que fut anéanti l'Empire des Goths; les peuples révoltés des cruautés & des débauches de leur Roi *Vitiza*, lui avoient ôté la couronne pour la donner à *Roderic* ſon parent. » Il ne manquoit ni » de courage ni de capacité; ſon corps » étoit endurci à la fatigue, & capa- » ble de ſupporter les travaux de la » guerre, il étoit d'un génie vaſte & » capable d'entreprendre les plus gran- » des choſes, mais ces rares qualités » furent obſcurcies par de plus grands » vices; il étoit cruel, vindicatif & le » plus voluptueux de tous les hommes.» *Théodefroi* ſon père avoit été privé de la vue par les ordres du Roi *Vitiza*; *Roderic* voulut ſe venger ſur *Eba* &

Sigebutte, fils de ce Roi, de la cruauté de leur père ; ces jeunes Princes s'enfuirent en Afrique & se retirèrent dans la Mauritanie Tingitane qui dépendoit des Goths, & dont le Gouverneur leur étoit dévoué. L'Archevêque *Oppas* leur oncle, entroit dans leur ressentiment, & tâchoit d'aliéner du Roi l'esprit des peuples. *Roderic*, au lieu d'étouffer ces premières étincelles de révolte, leur donna une nouvelle activité par un crime odieux qui fut la cause de sa perte, & entraîna l'Empire des Goths avec le malheureux *Roderic*. » Les en-
» fans des premières familles de l'E-
» tat étant élevés à la Cour sous les
» yeux du Monarque, ils l'accompa-
» gnoient à la chasse, le suivoient à la
» guerre, & le servoient dans l'inté-
» rieur de son Palais ; la politique
» avoit introduit cet usage : les fils ré-
» pondoient ainsi de la fidélité de leur
» père, & les empêchoient d'exciter
» des révoltes. Les filles étoient au-
» près de la Reine, où elles recevoient
» une éducation conforme à leur nais-
» sance & à leur sèxe ; les plus hautes
» dignités étoient la récompense des

» ſervices de ces jeunes Seigneurs ; le » ſort des filles n'étoit pas moins heu- » reux. Parvenues à l'âge de puberté, » le Roi leur faiſoit épouſer les plus » Grands du Royaume. Le Comte *Ju-* » *lien*, pour ſe conformer à cet uſage, » avoit envoyé ſa fille à la Cour de » *Roderic*. Sa jeuneſſe, ſa beauté, mille » graces répandues ſur ſa perſonne, » enflammèrent ce Prince. Il ſe flatta » que la fille du Comte, glorieuſe de » voir un Monarque à ſes pieds, ne le » feroit pas long-temps ſoupirer ; mais » il reconnut qu'il s'étoit trompé, & » que la ſageſſe de *Cava*, (c'étoit le » nom de la fille du Comte) égaloit » ſa beauté : la réſiſtance qu'il éprouva » ne fit qu'irriter ſa paſſion ; & il dut » à la violence un bonheur que l'amour » lui refuſoit.

» *Cava* déſeſpérée, inſtruiſit ſon » père, qui pour lors étoit en Afrique, » de l'affront que le Monarque ve- » noit de lui faire. Le Comte furieux, » médita une vengeance qui pût éga- » ler ou même ſurpaſſer un outrage » auſſi ſenſible. Il retourna ſur le champ

» en Eſpagne ; & comme perſonne ne » poſſédoit auſſi bien que lui l'art de » diſſimuler, il parut à la Cour ſans » laiſſer appercevoir ſa douleur ; il ren- » dit compte au Roi de la commiſ- » ſion dont il avoit été chargé pour » l'Afrique, & ſçut ſi bien déguiſer ſon » reſſentiment, qu'il ne fit naître au- » cun ſoupçon dans l'eſprit de *Rode-* » *ric. Julien* ſuppoſa quelques jours » après que la Comteſſe ſa fem- » me, qu'il avoit laiſſée en Afrique, » étoit tombée malade, & que la vue » de ſa fille étoit ſeule propre à ſoula- » ger ſes maux : ſous un prétexte auſſi » plauſible, il obtient du Monarque » amoureux la permiſſion de partir, » & d'emmener avec lui *Cava.*

» Le Comte à peine arrivé en Afri- » que, alla trouver ce même *Mouſa-* » *ben-Naſir*, dont nous avons déja parlé, » & qui gouvernoit alors cette Pro- » vince, au nom du Calife *Vélid.* » *Mouſa* étoit d'un génie vaſte & en- » treprenant, & auſſi capable de for- » mer un grand projet qu'habile à l'e- » xécuter. Il étoit courageux, intrépide, » & entendoit parfaitement l'art mi-

» litaire, du reſte, violent, féroce &
» faiſant la guerre en barbare, & ſans
» reſpecter aucune des loix de l'huma-
» nité. *Julien*, qui ne reſpiroit que la
» vengeance, & qui comptoit pour
» rien la perte de ſa patrie, pourvu
» qu'il pût faire périr *Roderic*, apprit à
» *Mouſa* l'affront ſanglant qu'il avoit
» reçu de ce Prince. Il dit au Gouverneur
» Africain que le temps étoit enfin
» venu, où les Arabes pouvoient s'em-
» parer de l'Eſpagne, & étendre par-là
» leurs conquêtes en Europe, dont l'en-
» trée leur avoit été juſqu'alors fermée.
» Il lui repréſenta la facilité qu'il au-
» roit à ſe rendre maître d'un ſi beau
» Royaume, les villes étant ſans for-
» tifications, les Citoyens déſarmés,
» les Grands peu affectionnés au Sou-
» verain, & déſunis entr'eux. Il l'aſ-
» ſura que les fils du Roi *Vitiza*, en-
» nemis jurés de *Roderic*, ſe déclare-
» roient pour les Arabes, dès qu'ils pa-
» roîtroient en état d'agir; que ces
» Princes avoient un parti redoutable à
» la tête duquel étoit l'Archevêque de
» Séville leur oncle. Il finit en pro-
» mettant de livrer lui-même aux Mu-

» ſulmans les places * qui étoient en » ſon pouvoir vers le détroit de Gi- » braltar. »

L'eſpérance de faire une auſſi belle conquête, & la gloire d'être le premier parmi les Arabes, qui portât les armes des *Califes* en Europe, rallumèrent toute l'ambition de *Mouſa*; aidé du Comte *Julien*; il marcha de ſuccès en ſuccès. *Tarik*, un des chefs ſous les ordres de *Mouſa*, a un ſonge myſtérieux dans lequel il lui ſembla voir *Mahomet* qui l'aſſuroit de la victoire. *Roderic* ſe réveille inutilement du ſein de la molleſſe & des plaiſirs. Ses efforts pour repouſſer l'ennemi qui va l'accabler, ſont impuiſſans; il ſe met à la tête d'une armée de cent mille hommes; mais une longue paix, ſuivie de tous les déſordres qui accompagnent l'oiſiveté, le luxe, le bonheur, avoit affoibli le courage des Goths. » La plûpart étoient mal armés,

* *Julien* étoit Gouverneur de cette partie de l'Eſpagne, qui s'étend vers le détroit de Gibraltar. Il poſſédoit auſſi en propre pluſieurs villes dans la Caſtille, & étoit le Seigneur le plus puiſſant & le plus riche de l'Eſpagne.

Digitized by Google

» & peu faits aux fatigues de la guerre. » *Tarik* qui n'avoit que ſept mille » hommes à oppoſer à des forces ſi » ſupérieures, écrivit auſſitôt à *Mouſa*, » & en reçut un renfort de ſept mille » hommes.

» Le Comte *Julien* joignit à ces » douze mille Arabes les troupes qu'il » avoit levées dans les villes de ſa dé- » pendance. Ce Seigneur toujours plus » animé contre *Roderic*, & réſolu de » ſe venger ou de périr, les com- » mandoit en perſonne. Les deux ar- » mées ſe rencontrèrent ſur les bords » du fleuve Léthé: l'on ſe battit ſept » jours de ſuite, ou plutôt il y eut » des eſcarmouches pendant tout ce » temps-là, comme ſi chacun des deux » partis eût voulu eſſayer ſes forces & » celles de ſon ennemi, avant que d'en » venir à une bataille déciſive. Le hui- » tiéme jour les deux armées s'ébran- » lèrent. *Roderic* monté ſur un char » d'yvoire, & revêtu de ſes habits » royaux, harangua ſes Soldats. Il leur » dit en peu de mots qu'ils combat- » toient pour leur religion, pour leur » liberté & pour celle de leurs femmes

» & de leurs enfans. *Tarik*, de ſon côté,
» range ſes Arabes en bataille ; & par-
» courant tous les rangs, il leur rap-
» pelle leurs dernières victoires, & leur
» repréſente que ceux auxquels ils vont
» avoir affaire, ſont les mêmes hommes
» qu'ils ont déja vaincus. Bientôt l'on
» en vient aux mains ; tout combat, tout
» ſe mêle : des ruiſſeaux de ſang cou-
» lent de tous côtes. On combattoit de-
» puis long-temps avec une ardeur
» égale, ſans que la victoire ſe décla-
» rât pour aucun des deux partis, lorſ-
» que l'Archevêque *Oppas*, par une
» trahiſon horrible, la fixa du côté
» des Arabes. Il ſe joignit à eux à la tête
» du corps de troupes qu'il comman-
» doit, & chargea les Goths. Ceux-ci
» découragés prennent la fuite ; en vain
» *Roderic* veut les arrêter ; prières, me-
» naces, tout eſt inutile ; ce Prince in-
» fortuné voyant la déroute entière de
» ſon armée, & craignant de tomber
» entre les mains de ſon ennemi, eſt
» obligé lui-même de prendre la fuite.
» Cette fameuſe bataille décida du
» ſort de l'Eſpagne & de l'Empire des
» Goths, qui ſubſiſtoit dans ce Royau-

» me depuis plus de trois cens années.
» L'on trouva après le combat le che-
» val du Roi, ſon manteau & ſes bro-
» dequins; la ſelle étoit garnie d'or &
» d'émeraudes; le manteau brodé en or
» étoit garni de perles, de même que
» les brodequins. L'on fit chercher en
» vain ſon corps; & l'on ignore ſi ce
» Prince fut tué ſur le champ de ba-
» taille, ou s'il ſe noya en traverſant
» le fleuve Léthé. »

L'Eſpagne eſt bientôt ſubjuguée; *Mouſa* ſon vainqueur arrivé auprès du *Caliſe*, eſt banni de ſa préſence pour ne lui avoir donné que la moindre partie du butin qu'il avoit fait. *Pélage* réfugié dans les montagnes d'*Aſturie*, veut délivrer ſa Patrie du joug des Maures; il remporte quelques avantages, mais ſon courage ne pouvoit que ſecouer les chaînes de ſes compatriotes & non les briſer; il n'avoit que ſa valeur & quelques Héros à oppoſer à des armées qui ſembloient renaître même de leurs défaites. La famille de *Mouſa* périt malheureuſement; lui-même termine ſa longue carrière de gloire, d'infortune & de cruauté à la

Mecque où il s'étoit retiré. Dans les faſtes obſcurs de ſes ſucceſſeurs, on diſtingue *Abdoulrahman*, que nous nommons *Abderame*, qui pénétra en France, & mordit la pouſſière dans les champs de la Touraine avec plus de trois cens mille des ſiens, ſi l'on en doit croire les hiſtoriens contemporains. On ſçait que c'eſt à *Charles-Martel* que notre Nation eſt redevable de cette fameuſe victoire; ce grand homme, peu content d'avoir cueilli ces lauriers, rendit inutiles tous les efforts des ſucceſſeurs *d'Abdoulrahman*, & les obligea de repaſſer les Pyrénées. Les *Ommiades* voyant anéantir leur dynaſtie dans la perſonne de *Mervan*, dernier des Califes de cette Maiſon, celle des *Abbaſſides* monta ſur le trône. Les Maures d'Eſpagne affectionnés de tous temps à la famille des *Ommiades*, ne voulurent point reconnoître l'autorité des *Abbaſſides*, & élurent pour leur Roi un Prince du Sang des *Ommiades*. Cette révolution détacha pour jamais du reſte des Etats ſoumis aux Califes d'Orient, l'Eſpagne qui devint alors un Royaume particulier & indépendant.

Digitized by Google

M. *Cardonne* de l'Eſpagne paſſe en Afrique, & met ſous les yeux du Lecteur tout ce qui s'étoit paſſé dans cette partie du monde depuis l'année 716. Des combats, des maſſacres, des hommes de ſang, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, tous les crimes réunis, tous les attentats de l'ambition effrénée : voilà ce que nous préſente le commencement du Livre ſecond. Un certain *Haccham* des Souverains Maures en Eſpagne ſe fait cependant remarquer dans cette foule de conquérans uſurpateurs ; il aima les Arts ; il fit bâtir à *Cordoue* une très-belle moſquée que ſon père avoit commencée. » Cette ſuperbe » moſquée l'emportoit par ſa gran» deur ſur toutes celles de l'Orient. » Elle étoit longue de ſix cens pieds, » & large de deux cens cinquante ; tel» lement qu'on comptoit vingt-neuf » nefs dans ſa longueur, & dix-neuf » dans ſa largeur. Ces nefs étoient » ſoutenues par mille quatre-vingt» treize colonnes de marbre. On en» troit dans ce temple par vingt-quatre » portes revêtues de bronze, d'un tra-

» vail admirable. La porte principale
» étoit revêtue de lames d'or ; l'on
» voyoit au deſſus du dôme le plus
» élevé trois boules d'or ſurmontées
» d'une grenade & d'une fleur de lys de
» la même matière. Quatre mille ſept
» cens lampes éclairoient toutes les
» nuits cette moſquée, & conſom-
» moient par année près de vingt mille
» livres d'huile ; il falloit auſſi chaque
» année ſoixante livres de bois d'aloës
» & ſoixante livres d'ambre gris pour
» les parfums.

» *Haccham* décora auſſi la ville de
» Cordoue d'un pont compoſé de vingt-
» ſept arches qui ſubſiſtent encore au-
» jourd'hui, ainſi que la grande moſ-
» quée ; lui-même dreſſa le plan de ce
» pont, & le fit exécuter ſous ſes yeux.
» Ce Prince étoit particulièrement
» chéri des gens de guerre ; il eſt vrai
» qu'il les combloit de ſes faveurs.
» Il continuoit aux enfans la paye de
» leurs pères morts dans les combats ou
» autrement, juſqu'à ce qu'ils fuſſent
» en état de porter les armes. Les *Mu-*
» *ſulmans* triomphèrent ſous *Haccham*,
» & les Chrétiens furent ſouvent ré-

Digitized by Google

» duits à la dernière extrêmité. L'on » raconte que durant le regne de ce » Prince un homme riche légua par » ſon teſtament une ſomme conſidé- » rable pour racheter les *Muſulmans* » qui ſeroient eſclaves chez les Chré- » tiens. Le teſtament reſta ſans exécu- » tion, parce qu'il ne s'en trouva au- » cun dans le cas propoſé par le teſ- » tateur. » Débordement des Normands en Eſpagne; ils y exercent les mêmes ravages qui avoient marqué leurs traces dans la France; cette incurſion avoit ſuſpendu la guerre entre les Chrétiens & les Muſulmans; elle recommença avec plus de fureur dès qu'ils furent partis. Les derniers perdirent une bataille conſidérable contre les Chrétiens, commandés par le Roi *Ramire*. On nous parle parmi ces Souverains Arabes d'un *Abdoulrahman-el-Mouzaffer* qui aima les Sciences & les Belles-Lettres; la Poëſie, la Muſique faiſoient ſes délices; il attira dans ſes Etats *Ali-Zériab*, Muſicien fameux qui fut le maître d'*Ishak Mouſſoli*, qui paſſe parmi les Muſulmans pour le plus grand Muſicien qui ait paru en Orient.

» L'on raconte qu'*Aroun-Erréchid*, cin-
» quiéme Calife des *Abbaſſides*, s'étant
» brouillé avec une de ſes maîtreſſes,
» nommée *Mériah*, qu'il aimoit à la
» fureur, en conçut un chagrin vio-
» lent. *Djafer-Berméki*, ſon Miniſtre
» & ſon Favori, s'en étant apperçu, or-
» donna à *Ahmed-ben-Anaf*, Poëte fa-
» meux de ce temps-là, de compoſer
» quelques vers qui fiſſent alluſion au
» démêlé de ce Prince avec ſa maî-
» treſſe. Il pria en même temps *Iſ-*
» *hak Mouſſoli* de les mettre en mu-
» ſique. Il fit enſuite chanter ces vers
» par *Ishak* devant le Calife. Les vers
» étoient ſi touchans, & la douceur de
» la voix d'*Ishak* attendrit tellement le
» Calife, que ce Prince courut chez
» *Mériah* pour ſe réconcilier avec elle.
» Celle-ci étonnée d'un changement ſi
» ſubit, en demanda la cauſe au Ca-
» life, qui la lui apprit. Elle voulut
» témoigner ſa reconnoiſſance à ceux
» qui lui avoient rendu un ſervice auſſi
» grand, & leur envoya à chacun dix
» mille dragmes d'or. Le Calife vou-
» lut ſe montrer plus généreux que ſa
» maîtreſſe, & leur fit donner à chacun

» vingt mille dragmes d'or ; ce qui » fait la ſomme d'environ deux cent » quarante mille livres de notre mon- » noie. »

Cet *Abdoulrahman* remplit Cordoue d'embelliſſemens ; il laiſſa de ſes différentes femmes ou concubines quarante cinq fils & quarante & une filles. On jugera de la richeſſe des Arabes d'Eſpagne par la liſte ſuivante des préſens que fit un Viſir à ſon Souverain.

» Quatre cens livres d'or vierge.

» La valeur de quatre cens vingt » mille ſequins * en lingots d'argent.

» Quatre cens livres de bois d'a- » loës, dont il y avoit un ſeul mor- » ceau qui péſoit cent quatre-vingt » livres.

» Cinq cens onces d'ambre-gris ; (il y » en avoit un morceau qui péſoit cent » onces.)

» Trois cens onces de camphre de la » première qualité.

» Trente pièces de drap, or & ſoie, » d'une richeſſe ſi grande, qu'il n'y » avoit que les Califes qui euſſent le

* Environ quatre cens cinquante mille livres de notre monnoie.

» privilège d'en faire des vêtemens.

» Dix fourrures de marte du Kho-» raſſan, & cent autres fourrures de » marte plus communes.

» Quarante-huit houſſes de chevaux, » trainantes, or & ſoie, fabriquées à » Bagdad.

» Quatre mille livres de ſoie, propre » à fabriquer des étoffes.

» Trente tapis de Perſe d'une beauté » ſurprenante.

» Huit cens armures de fer pour des » chevaux de bataille.

» Mille boucliers & cent mille » fléches.

» Quinze chevaux Arabes de main, » harnachés auſſi richement que ceux » du Calife, & cent autres chevaux » Arabes, avec des harnois plus com-» muns pour la ſuite de ce Prince.

» Vingt mules avec leurs ſelles & » leurs houſſes trainantes.

» Quarante jeunes garçons & vingt » filles d'une beauté achevée, & tous » habillés ſuperbement. »

Cet *Abdoulrahman*, ſi célèbre dans les Annales des Arabes d'Eſpagne, laiſſa après ſa mort ces paroles écrites de ſa main :

Digitized by Google

» Depuis l'instant que je regne jusqu'à celui-ci, j'ai supputé exactement » les jours où j'ai goûté un plaisir pur » & véritable, & ces jours sont au » nombre de quatorze. Mortels, considérez ce que c'est que ce monde, » & le fonds que l'on doit faire sur les » plaisirs qu'il présente : rien cependant ne paroît manquer à ma félicité; richesses, honneurs, & pour » tout dire, souveraine puissance. » Craint & estimé des Princes, mes » contemporains, ils envient mon » bonheur, sont jaloux de ma gloire, » & recherchent mon amitié. Cinquante années se sont déja écoulées » depuis que je suis sur le trône; & » dans un si long espace de temps, je » compte à peine quatorze jours, dont » le cours n'ait pas été empoisonné par » quelque chagrin.

Quelles lumières philosophiques jailliſſent de ce peu de mots! Ils devroient être toujours présens à la mémoire des hommes; ils seroient un motif de consolation pour les uns, & feroient voir aux autres l'imposture & l'indigence de leur prétendue félicité.

Abdoulrahman

Digitized by Google

Abdoulrahman, malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir durant son regne, bâtit une nouvelle ville à trois milles de Cordoue, à laquelle il donna le nom de *Zehra*; c'étoit celui d'une de ses esclaves favorites. » Cette femme ambitieuse se » servant de l'empire qu'elle avoit sur » le cœur du Calife, l'engagea à fon» der une ville qui portât comme elle » le nom de *Zehra*. Pour apprendre à » la postérité que cette ville avoit été » élevée à son honneur, elle voulut que » sa statue * fût placée sur la porte prin» cipale. Cette ville étoit bâtie au pied

* L'on sera peut être étonné que le Calife eût permis à cette esclave de placer sa statue sur la porte principale de *Zéhra*; ce qui étoit manifestement contraire à la loi de *Mahomet*, qui défend toutes sortes de représentations humaines. Mais dans ce temps-là les Califes d'Orient, malgré cette défense, faisoient mettre l'empreinte de leur figure sur leurs monnoies. On n'en peut plus douter en voyant les médailles de ces Princes, qui se trouvent encore aujourd'hui dans les cabinets de plusieurs curieux; il y a d'un côté la tête du Calife, de l'autre son nom & quelques passages de l'*Alcoran* écrits en caractère confique, qui étoit l'ancienne écriture des Arabes.

» d'une montagne de laquelle ſortoient » des ſources d'une eau pure & abon- » dante : ces eaux diſtribuées avec art, » ſervoient aux différens uſages des ha- » bitans, en même-temps qu'elles con- » tribuoient à entretenir la propreté & » la fraîcheur dans les rues ; mais ce » qui faiſoit l'ornement de *Zehra*, » étoit le palais du Calife. Il avoit été » conſtruit par le plus habile Archi- » tecte de Conſtantinople, ſéjour alors » des ſciences & des beaux arts. L'on » comptoit dans ce palais mille qua- » torze colonnes de marbre d'Afrique » & d'Eſpagne, dix-neuf de marbre » d'Italie ; l'Empereur Grec en avoit » envoyé cent quarante d'un marbre » d'une beauté ſurprenante.

» Le Salon, nommé le *Salon du Ca-* » *lifat*, étoit d'une richeſſe infinie : les » murailles étoient revêtues du marbre » le plus beau, avec des ornemens en » or. Au milieu de ce Salon s'élevoit » un baſſin de marbre entouré de dif- » férentes figures de quadrupéles & » d'oiſeaux qui jettoient de l'eau. Tou- » tes ces figures étoient d'or, & étoient » enrichies de perles & de toutes ſortes

» de pierres précieuſes. Les marbres
» du baſſin avoient été taillés à Conſ-
» tantinople, & les figures étoient les
» chefs-d'œuvre des plus habiles Ar-
» tiſtes de cette capitale. Au deſſus de
» ce baſſin étoit ſuſpendue la fameuſe
» perle que l'Empereur *Léon* avoit en-
» voyée à *Abdoulrahman*.

» Les autres appartemens de ce Pa-
» lais n'étoient pas moins ſuperbes, &
» portoient l'empreinte du goût & de
» la magnificence qui étoit naturelle à
» *Abdoulrahman*. La partie la plus re-
» tirée étoit deſtinée pour les fem-
» mes, les concubines, les eſclaves &
» les Eunuques noirs, qui, au nombre
» de ſix mille trois cens, compo-
» ſoient le ſerrail de ce Prince. Le
» reſte du palais étoit pour le Calife,
» pour ſes Eunuques blancs & ſes Of-
» ficiers.

» Dès que les travaux de *Zéhra* furent
» finis, *Abdoulrahman* y fixa ſon ſé-
» jour : ſouvent il prenoit le divertiſſe-
» ment de la chaſſe aux environs ;
» douze mille cavaliers, avec leurs bau-
» driers & leurs ſabres enrichis d'or,
» ſuivoient ce Prince & compoſoient

» ſa garde. De retour de la chaſſe, il » alloit ſe délaſſer dans un pavillon » ſuperbe qu'il avoit fait élever au » milieu de ſes jardins, & d'où l'on » découvroit la campagne. Ce pavil- » lon étoit ſoutenu par des colomnes » du marbre le plus blanc : l'or & l'a- » cier avoient été prodigués dans les » plafonds, & ſembloient le diſputer » avec les pierres précieuſes dont ils » étoient parſemés ; mais ce qu'il y » avoit de plus extraordinaire dans ce » pavillon, étoit un baſſin, qui, au lieu » d'être rempli d'eau, rouloit des flots » de vif-argent. Ce métal venant à » être frappé des rayons du ſoleil, » jettoit un éclat que l'œil ne pouvoit » ſoutenir. »

L'hiſtorien Arabe duquel ce détail eſt tiré ſur Cordoue, dit que de ſon temps il y avoit dans l'Eſpagne quatre-vingt grandes villes, & trois cens villes du ſecond & du troiſiéme ordre, & que les Villages & les Hameaux étoient innombrables ; ſelon cet hiſtorien, l'on en comptoit douze mille ſur les bords du Guadalquivir ; un voyageur trouvoit ſur ſa route dans la même journée

trois ou quatre villes, & il ne pouvoit marcher durant un quart d'heure ſans rencontrer quelque Village. J'oubliois de vous dire que Cordoue, la capitale de l'Empire, renfermoit deux cens mille maiſons, ſix cens moſquées & neuf cens bains publics; il faut cependant obſerver que ces maiſons ne peuvent être comparées à celles de Paris. Chez les Arabes & preſque chez tous les Mahométans, chaque particulier a ſa maiſon; les revenus des Souverains Maures ſe montoient à douze millions quarante-cinq mille dinars en eſpèces; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie; il y avoit outre cela une grande quantité d'impôts qu'on lui payoit en fruits de la terre, manière aſſez ordinaire de percevoir les tributs dans les Etats deſpotiques. Il ſeroit impoſſible d'évaluer à quoi ſe montoient ces taxes que l'on payoit en nature; mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles devoient être relatives au produit des terres, & par-conſéquent très conſidérables chez un peuple cultivateur, laborieux & nombreux, & qui avoit

porté l'agriculture à un point de perfection bien ſupérieur à toutes les nations. Les mines d'or & d'argent qui ſe trouvent en Eſpagne, étoient encore une ſource de richeſſes pour les Arabes; on ne connoît que leur commerce extérieur. » Les ſoies crues, les » huiles, le ſucre, une eſpèce de co» chenille, le vif argent, le fer en » barre & ouvragé, & les Manufac» tures de ſoie & de laine étoient les » branches principales de ce com» merce. L'ambre gris, le karabé, les » pierres d'aimant, l'antimoine, la » marcaſſite d'or, le talk, le cryſtal » de roche, la tuthie, le ſoufre, le ſa» fran, le gingembre, la gentiane & » la myrrhe formoient d'autres bran» ches de commerce, qui, pour être » moins conſidérables, ne laiſſoient » pas d'être très avantageuſes. L'on pê» choit auſſi du corail ſur les Côtes » de l'Andalouſie, & des perles ſur » celles de Catalogne: il y avoit plu» ſieurs mines de rubis, deux entr'au» tres qui étoient dans ce temps-là fort » renommées; l'une du côté de Ma» laga, & l'autre du côté de Béja.

» Ces différentes marchandiſes » étoient tranſportées en Barbarie, en » Egypte & dans l'Orient. Les Maures » d'Afrique faiſoient un grand cas des » armes fabriquées en Eſpagne. Ce » Royaume étoit, pour ainſi dire, » leur Arſenal, d'où ils tiroient des la- » mes, des boucliers, des cuiraſſes, » des cottes de maille, des caſques » & des ſabres. Les ſoies crues & les » étoffes de ſoie & de laine de diffé- » rentes couleurs, fabriquées à Gre- » nade & à Baza, & celles de laine fa- » briquées à Murcie, faiſoient encore » uue branche du commerce d'A- » frique.

» Il n'y a point de doute que le » commerce d'Egypte ne fût plus » étendu que celui de la Barbarie, & » que les Maures d'Eſpagne n'y por- » taſſent les productions de ce Royau- » me pour les échanger contre celles de » l'Egypte qui leur manquoient.

» L'Orient formoit une branche de » commerce qui devoit être immenſe : » la politique avoit été cauſe que les » Califes *Ommiades* d'Eſpagne avoient » toujours été unis avec les Empereurs

» Grecs. Tous les Ports de l'Empire » étoient ouverts aux Maures d'Espa- » gne. Ce Royaume avoit beaucoup de » marchandises de luxe. Constantino- » ple & la Cour de l'Empereur fai- » soient la consommation de ces dif- » férentes marchandises de luxe. »

Trait singulier de la hardiesse avec laquelle un Cadi osa représenter à un de ces Souverains l'injustice qu'il commettoit envers une de ses sujettes ; il se nommoit *Hakkam*. » Une pauvre » femme possédoit à Zehra une petite » pièce de terre contigue aux jardins » d'*Hakkam*. Ce Prince voulant ag- » grandir son palais, fit proposer à » cette femme de lui céder son ter- » rein. Celle-ci refusa toutes les offres » qu'on lui fit, & ne voulut jamais » se dessaisir de l'héritage de ses pères. » L'Intendant des bâtimens s'empara » par force de ce que l'on ne vouloit » pas lui donner de bonne grace. La » femme éplorée alla à Cordoue im- » plorer le secours de la justice. *Ibn-* » *Béchir* étoit alors Cadi ou Juge de » cette ville. Le cas étoit embarrassant ; » & quoique la loi fût formelle, il

» n'étoit pas aiſé de la faire entendre à
» un Prince qui ſe croyoit par ſon rang
» au deſſus des loix. *Ibn-Béchir* monte
» auſſi-tôt ſur ſon âne, & prend avec
» lui un ſac d'une énorme grandeur. Il
» ſe préſente dans cet équipage devant
» *Hakkam*, qui pour lors étoit dans un
» pavillon qu'il avoit fait conſtruire ſur
» le terrein de cette femme. L'arrivée
» du Cadi, & plus encore le ſac qu'il
» avoit ſur ſes épaules, étonnent le
» Prince. *Ibn-Béchir*, après s'être proſ-
» terné, lui demande en grace la per-
» miſſion de remplir le ſac qu'il por-
» toit de la terre où il étoit. *Hakkam*
» y conſent: quand le ſac fut plein, il
» conjure le Prince de lui aider à le
» charger ſur ſon âne. Cette demande
» extraordinaire étonna *Hakkam* encore
» plus que tout le reſte. Il dit au Cadi
» que le fardeau étoit trop lourd.
» *Prince*, répondit *Ibn Béchir* avec une
» noble hardieſſe, *ce ſac que vous trou-*
» *vez trop péſant, ne contient qu'une*
» *très petite partie de la terre que vous*
» *avez enlevée injuſtement à une de vos*
» *ſujettes; comment pourrez-vous por-*
» *ter au jour du jugement dernier, cette*

» *terre que vous avez ravie toute entière?*
» *Hakkam*, loin d'être irrité contre le
» Cadi, reconnut généreusement sa
» faute, & rendit à la femme le ter-
» rein dont il s'étoit emparé, avec tous
» les bâtimens qu'il avoit fait conf-
» truire dessus. »

Suite des successeurs *d'Aldoulrahman*; un grand Ministre nommé *Almanfour*, sembloit avoir fixé la victoire chez les Maures; il essuye une défaite, meurt de chagrin, & avec sa mort change la fortune des Arabes. Divisions, guerres intestines qui s'élèvent entr'eux, & qui étoient autant d'avantages décisifs pour les Chrétiens.

Je m'arrête à l'Histoire des Maures en Espagne, & je suis peu l'auteur, lorsque, par une transition qui coupe l'intérêt, il nous transporte en Afrique; les successeurs de *Mahomet* perdirent les différentes Provinces qu'ils y possédoient. *Aroun-Erréchid* en avoit donné le Gouvernement à *Ibrahim-ben-el-Aghleb*; celui-ci, plus entreprenant ou plus habile que ses prédécesseurs, secoua le joug, & fonda l'année 800 un nouvel Empire qu'il transmit

à ſes deſcendans ; les moyens qui firent naître & affermirent cette révolution. Enumération de ces Princes uſurpateurs ; un d'eux, après un combat, ſe fait amener les priſonniers, & voulut goûter le barbare plaiſir de les tuer de ſa propre main ; il en perça cinq cens avec ſa lance ; la fatigue ſeule lui fit tomber le fer des mains. Ce vil ſcélérat, dont le nom doit être éternellement en exécration, s'appelloit *Iſhak*. Quel tableau de cruautés ! » Un » jour qu'une de ſes eſclaves favorites » lui préſentoit de l'eau pour ſe laver » les mains, elle laiſſa tomber la ſer- » viette. Le chef des eunuques ayant » oſé reprendre cette eſclave de la » faute qu'elle avoit commiſe, il n'en » fallut pas davantage pour allumer la » colère *d'Ishak* contre l'eunuque ; il le » fit auſſi tôt maſſacrer avec trois cens » autres eunuques qui étoient dans ſon » ſerrail. *Ibn-Munki-el-Agleb*, proche » parent de ce tyran, & huit de ſes » frères furent mis à mort ſur un léger » ſoupçon. Ses propres enfans n'échap- » poient pas aux fureurs de ce père dé- » naturé ; à peine voyoient-ils le jour

» qu'il les en privoit. La mère *d'Ishak*
» fut touchée de leur triſte ſort ; elle fit
» ſi bien qu'elle enleva à ſon fils & fit
» élever ſecrettement 16 jeunes filles qui
» lui étoient nées de ſes concubines. Un
» jour que cette Princeſſe étoit à table
» avec lui, elle crut avoir trouvé l'inſ-
» tant favorable de lui annoncer l'in-
» nocente ſupercherie qu'elle lui avoit
» faite, & de lui préſenter ſes filles.
» *Ishak* feignit d'être attendri, & té-
» moigna l'empreſſement le plus vif de
» les voir : elles parurent devant lui,
» & il les careſſa beaucoup en pré-
» ſence de ſa mère ; mais à peine fut-
» elle ſortie, qu'il ordonna à un de
» ſes eunuques de lui apporter les têtes
» de ces infortunées Princeſſes. L'eu-
» nuque, quoiqu'accoutumé à verſer le
» ſang, ne put entendre cet arrêt ſans
» frémir, & il voulut demander grace
» pour elles ; mais le tyran le menaça
» de le faire périr lui-même s'il ba-
» lançoit davantage : l'eunuque forcé
» d'obéïr, ne put s'empêcher de verſer
» des larmes en faiſant cette horrible
» exécution.

» Les Pages de ce Prince devinrent

» enſuite l'objet de ſa cruauté, & il en
» fit périr cent ſoixante par différens
» tourmens. Ses eſclaves & ſes con-
» cubines éprouvèrent un pareil ſort ;
» ſur le moindre ſoupçon, elles
» étoient condamnées à mourir. Les
» unes étoient écorchées vives. Les au-
» tres étoient conſumées au milieu des
» flammes ; pluſieurs étoient enfermées
» entre quatre murailles bâties autour
» de leur corps, de manière qu'elles
» n'avoient que la tête de libre, & pé-
» riſſoient ainſi après avoir lutté plu-
» ſieurs jours contre la faim. Les plus
» heureuſes étoient celles dont le fer
» terminoit la vie. Enfin *Ishak* ne ceſſa
» d'être cruel que quand il fut ſeul
» dans l'intérieur de ſon ſerrail. Il alla
» un jour voir ſa mère : cette Princeſſe
» qui aimoit ſon fils, malgré l'atrocité
» de ſon caractère, lui dit qu'elle avoit
» deux eſclaves d'une beauté parfaite,
» qu'elle lui en feroit préſent ſi elle
» ne craignoit ſes fureurs ordinaires.
» *Ishak* tâcha de la raſſurer, & fit
» mille ſermens de les traiter avec
» douceur. Cette Princeſſe ſe laiſſe
» toucher, & fait paroître les deux.

» eſclaves. Elle leur ordonne de jouer
» du luth, & d'accorder leurs voix
» avec cet inſtrument; elles obéïſſent
» avec une grace infinie. *Ishak* paroît
» enchanté de leur beauté & de leurs
» talens. Il remercie ſa mère, renou-
» velle la promeſſe qu'il venoit de
» lui faire, & ſort en même-temps,
» ſuivi des deux eſclaves. Un inſtant
» après un eunuque paroît devant la
» Princeſſe, & lui offre un plat d'ar-
» gent couvert d'un linge. Elle s'ima-
» gine que ſon fils, par reconnoiſſance,
» lui envoie quelques préſens. Elle dé-
» couvre avec empreſſement le plat;
» mais de quelle horreur n'eſt-elle pas
» ſaiſie, en voyant les têtes des deux
» infortunées eſclaves qu'elle venoit
» de donner à ſon fils? A ce ſanglant
» ſpectacle ſes eſprits l'abandonnent;
» elle tombe evanouie, & reſte plus
» d'une heure dans cet état. Elle ne
» revient à elle que pour accabler de
» malédictions ce fils barbare. Elle ſe
» reproche d'avoir donné le jour à un
» tel monſtre. Une maladie violente
» fut enfin le terme des cruautés & de
» la vie *d'Ishak*. »

L'Hiſtoire Biſantine n'offre pas plus de révolutions, de forfaits atroces, inouïs que cette hiſtoire des Maures; on y contemple, ainſi que dans les autres Annales de l'humanité, le crime preſque toujours impuni, foulant aux pieds la vertu, & aſſéyant ſon trône ſur les ruines de l'innocence & des malheureux; il eſt vrai qu'on a la conſolation lorſqu'on porte la lumière dans le cœur de ces conquérans, de ces uſurpateurs, de ces furieux ſcélérats, de le voir déchiré de douleur, tourmenté par les remords, & plus miſérable encore que toutes les victimes de leur barbarie. Toutes ces dynaſties jettent une confuſion qui affoiblit l'intérêt. Les Chrétiens ſont auſſi injuſtes, auſſi inhumains que les Maures; les villes ravagées, embraſées par les deux partis, le carnage & le ſacrilège également dans le Temple de l'Eternel & dans la Moſquée de *Mahomet*. L'auteur nous conduit juſqu'à la deſtruction des Maures en Eſpagne, & à la naiſſance des Chérifs en Afrique, dont deſcendent les Souverains qui y regnent aujourd'hui.

Digitized by Google

Cet ouvrage, Monſieur, mérite des éloges par les recherches auxquelles M. *Cardonne* s'eſt livré. Nous ne lui reprocherons point les défauts de ſtyle, puiſque lui-même, à ce ſujet, a eu la modeſtie & la nobleſſe de s'expoſer à la critique ; mais n'auroit-il pas pu rendre ſon Hiſtoire plus intéreſſante, développer davantage ſes caractères, répandre plus de clarté ſur cet amas de dynaſties, faire ſortir davantage de la toile ſes perſonnages ? Ce tranſport alternatif d'Afrique en Eſpagne, & d'Eſpagne en Afrique, fait un tort infini à cette production. On ne ſçauroit s'accoutumer à ce changement de ſçène, & l'Hiſtoire en cela reſſemble aſſez au Drame ; elle aime l'unité de lieu, & où ſont ces peintures neuves & brillantes que nous offroit la galanterie Grenadine ? Trop de ſéchereſſe, voilà le grand défaut de l'auteur. Malgré ces obſervations, il eſt digne, je le répète, des ſuffrages du public ; la plûpart de ces fautes étoient d'autant plus inévitables, qu'elles naiſſent de cette multiplicité d'objets que M. *Cardonne* avoit à nous préſenter ; il falloit néceſſairement qu'il fît deux Parties ſéparées de ſon

ouvrage ; alors l'intérêt n'eut point été diviſé, & l'Afrique & l'Eſpagne auroient formé deux tableaux dont les beautés euſſent été plus ſuivies.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 *Novembre* 1765.

LETTRE VIII.

*Lettre à M*** ſur les Peintures, les Sculptures & les Gravures expoſées dans le Salon du Louvre en* 1765, *un volume in-*12, *à Paris chez Bauche Quai des Auguſtins, & d'Houry rue de la Vieille Bouclerie.*

CEs Lettres ont paru pour la plûpart ſucceſſivement pendant le temps que le Salon a été ouvert. M. *Mathon de la Cour* le fils qui en eſt l'auteur, les a réunies en un volume avec quelques corrections. Vous retrouverez dans ſes critiques le même goût & la même hon-

nêteté qui caractériſent celles qu'il a données pendant quelques années ſur le même ſujet. Il commence par les tableaux de M. *Vanloo*; vous verrez avec plaiſir la manière dont il termine cet article. » Tant de morceaux réunis » font l'éloge de *Carle Vanloo* d'une » manière plus digne de cet Artiſte » que les plus beaux mauſolées. L'em- » preſſement du Public pour ſes ou- » vrages m'a paru fort augmenté de- » puis ſa mort. Vous ſçavez que ja- » mais on n'avoit applaudi plus vive- » ment *Caſtor & Pollux* que depuis » que nous avons perdu *Rameau*. La » gloire des grands hommes ne par- » vient à ſon comble que lorſqu'ils ne » peuvent plus en jouir.*

» *Carle Vanloo* avoit reçu de la na- » ture tout ce qui forme les vrais Ar- » tiſtes; une imagination heureuſe, une » ſenſibilité extrême, & beaucoup d'a- » mour pour ſon art. Ses compoſitions » ſont preſque toujours nobles & quel- » quefois ſublimes; il deſſinoit correc- » tement; ſon coloris eſt frais & peut-

* *Urit enim fulgore ſuo qui prægravat artes infra ſe poſitas. Extinctus amabitur idem.* Horat.

» être un peu trop brillant. En général
» il avoit plus de grace que de force &
» d'enthousiasme : aussi a-t-il excellé à
» peindre les enfans & les femmes. Il
» possédoit ce qu'on appelle un *beau faire*
» & une grande facilité ; il aimoit les
» vrais principes, & s'efforçoit de les
» inculquer à ses Elèves. On ne doit
» pas juger de ses talens par les der-
» niers Tableaux qu'il a faits, quelque
» bons qu'ils puissent être. Dans les
» dernières années de sa vie, il ne
» travailloit jamais qu'avec trois lu-
» nettes les unes sur les autres. Quand
» les organes d'un Artiste s'affoiblis-
» sent, comment sa manière ne s'af-
» foibliroit-elle pas? »

Parmi les jugemens sur les différens ouvrages de chaque Artiste, l'auteur mêle des réfléxions & des détails intéressans ; il souhaiteroit que toutes les Académies du Royaume fussent dans l'usage de rendre compte de leur travail au Public comme celle de Peinture ; il n'en est point dont la constitution soit si propre à exciter l'émulation que cette dernière. Des prix de médailles d'argent donnés tous les trois,

Digitized by Google

mois, un de médailles d'or à la fin de l'année, commencent par animer la première ardeur des Elèves. Ceux qui ont remporté les premiers vont à Rome aux frais du Roi; à leur retour ils ſont admis au nombre des *Agréés*, ils deviennent enſuite Académiciens en préſentant un tableau digne d'être placé dans le dépôt de l'Académie; ils parviennent après cela par la voie des concours au grade d'Adjoint à Profeſſeur, & ſucceſſivement à celui de Profeſſeur, d'Adjoint à Recteur & de Recteur. Au-deſſus de ces derniers ſe trouve encore un Directeur. Tant de degrés différens où l'on peut s'élever par les talens, enflamment néceſſairement les Artiſtes; ils redoublent leurs efforts & marchent à plus grands pas vers la perfection. Tous ces grades ne cauſent aucune cabale parmi eux. Les ouvrages publics ne ſont donnés qu'au concours; ils ne ſont pas infinis, & quand un Sculpteur eſt chargé d'un mauſolée, les autres ſouvent ne ſont point occupés; rien ne trouble cependant leur union; ils ſe ſoutiennent, ils vantent les ouvrages de leurs confrères,

ce qui ne se voit point dans les Sociétés Littéraires. » J'ai cherché les raisons de cette différence. J'ai examiné » comment la sensibilité qui est extrême chez les Artistes, ne se tourne pas en jalousie, & pourquoi les » Lettres n'adouciſſoient pas les mœurs » aussi bien que les Arts. Je crois que » c'est parce que les Gens de Lettres ne » vivent pas ensemble autant que les » Peintres & les Sculpteurs. L'éducation » & la vie communes ne faisoient autrefois de tous le Spartiates qu'une seule » famille. Vous voyez de même ici des » hommes qui sont élevés dès leur bas » âge dans le sein de l'Académie. Ils » vont à Rome & ils y demeurent sous » la direction d'un même Maître, & » sous le même toît. De retour dans » leur Patrie, ils obtiennent des atteliers » & des logemens au Louvre. Ils se » voyent sans ceſſe; ils se consultent » sur leurs ouvrages; ils se délassent » ensemble de leurs travaux. Par-là des » hommes que le hazard avoit rassemblés, viennent à s'aimer comme des » frères. Si des raisons d'intérêt causent

» entr'eux quelque conteſtation, c'eſt
» un nuage qui ſe diſſipe dans un mo-
» ment, & l'amitié triomphe tou-
» jours.

» Combien ne ſeroit-il pas à ſouhai-
» ter qu'il y eût quelqu'établiſſement
» dans la Littérature qui pût produire
» les mêmes effets ? Nos auteurs ſe
» haïſſent mutuellement comme les jo-
» lies femmes ; mais ſi on les accou-
» tumoit de bonne heure à vivre en-
» ſemble, je crois qu'ils s'apprivoiſe-
» roient, & cette réunion leur procure-
» roit des avantages ſans nombre. *Ho-
race* * & *Virgile*, *Racine*, *Molière* &
» *Deſpréaux*, leur en avoient donné
» l'exemple ; pourquoi cet exemple
» n'eſt-il plus ſuivi ? Ces réflexions ne
peuvent que faire honneur à l'auteur ;

* Je ne lis jamais ſans attendriſſement la peinture que fait *Horace* de ſon amitié pour *Virgile* & *Varius*.

Poſtera lux oritur multo gratiſſima : namque
Plotius, & Varius Sinueſſæ, Virgiliuſque
Occurrunt. Animæ quales neque candidiores
Terra tulit : neque queis me ſit devinctior alter.
O qui complexus & gaudia quanta fuerunt !
Nil ego contulerim jucundo ſanus amico, &c.
Horat. Sat. 5. L. 1.

ce ſont celles de toutes les ames honnêtes, pourquoi ne ſont-elles pas dans le cœur des gens de Lettres?

Je ne ſuivrai pas M. *Mathon* dans tous ſes détails ſur les différens tableaux de chaque Artiſte. Je me contenterai de vous en citer encore un extrait; c'eſt un Tableau de M. *Greuſe*; cet article eſt plein de grace & de chaleur, je vous le rapporterai tout entier. » Le ſujet de ce Tableau eſt une » jeune fille qui pleure la mort de ſon » ſerin. M. *Greuze* l'a peinte de gran» deur naturelle. Repréſentez-vous une » fille à dix ou onze ans, dans cet » âge qui ſépare l'enfance de la jeu» neſſe, & où la nature commence à » attendrir le cœur pour le préparer aux » plus douces impreſſions. Elle eſt ap» puyée ſur ſon coude, & ſoutient ſa » tête languiſſante avec ſa main. On voit » qu'elle pleure depuis long-temps, » & qu'elle ſe laiſſe aller enfin à » l'abattement d'une profonde douleur. » Les cils de ſes yeux ſont mouillés; » ſes paupières ſont rouges; ſa bouche » éprouve la contraction que cauſent » les larmes; en regardant ſa poitrine,

» on croit voir auſſi les ſecouſſes des » ſanglots. Tous les acceſſoires ſe lient » à l'objet principal ; ſes cheveux » blonds ſont rattachés ſans art avec » un ruban ; un mouchoir de mouſſe- » line couvre négligemment ſes épau- » les. Le ſoin de ſon ajuſtement ne » l'affecte plus ; elle n'eſt occupée que » de ſon chagrin ; & au devant d'elle, » ſur une cage entourée de mouron, » eſt le corps du ſerin qu'elle regrette.

» Il m'eſt impoſſible, Monſieur, de » faire paſſer juſqu'à vous l'attendriſ- » ſement extrême que m'a cauſé cette » figure. Je n'ai jamais vû un coloris » plus vrai, des larmes plus touchantes, » une ſimplicité plus ſublime. Les » connoiſſeurs, les femmes, les pe- » tits-maîtres, les pédans, les gens d'eſ- » prit, les ignorans & les ſots, tous » les ſpectateurs ſont d'accord ſur ce » tableau. On croit voir la nature ; on » partage la douleur de cette fille ; on » voudroit ſurtout la conſoler. J'ai » paſſé pluſieurs fois des heures en- » tières à la conſidérer attentivement ; » je m'y ſuis énivré de cette triſteſſe » douce & tendre, qui reſſemble à la » volupté ;

» volupté; & je ſuis ſorri pénétré d'une
» mélancolie délicieuſe. Ce morceau
» précieux eſt fini avec le plus grand
» ſoin ; mais je ne m'arrêterai pas ſur
» les détails. Le mérite de l'illuſion,
» quel qu'il ſoit, diſparoît à côté de
» celui du ſentiment. Pour que je fiſſe
» une grande attention à la tranſparence
» de la mouſſeline, à la beauté de la
» main, à la perfection de la cage, il
» auroit fallu qu'on me cachât la tête.

La ſeule critique qui me ſoit venue
» dans l'eſprit, c'eſt de trouver ce Ta-
» bleau trop énergique, & la douleur
» de cette fille trop vive & trop pro-
» fonde pour la perte d'un ſerin. Mais
» je me trompois: il eſt un âge où le
» beſoin d'aimer fait qu'on ſe livre au
» premier objet qui ſe préſente. On s'y
» attache fortement ſans en ſçavoir la
» raiſon. Juſqu'à ce que le hazard
» vienne offrir un objet plus intéreſ-
» ſant qui rempliſſe le vuide du cœur,
» la faculté d'aimer s'exerce ſouvent
» avec un épagneul ou un oiſeau. Dès
» qu'on s'eſt perſuadé qu'on aime,
» tout eſt dit. L'imagination diviniſe
» les objets; elle fait tant de miracles;

» elle change tant de ſcélérats en hé-
» ros dans l'eſprit des femmes ; elle
» change tant de coquettes en fem-
» mes ſupérieures aux yeux des hommes
» ſenſibles. Heureux ſont ceux que ſes
» preſtiges n'ont jamais ſéduits, & plus
» heureux peut-être ceux qu'elle trompe
» toujours ! »

Cet ouvrage, Monſieur, rentre dans la claſſe de ceux qu'un extrait ne fait connoître qu'imparfaitement, & qu'il faut lire tout entier. Le ſtyle en eſt ſimple, précis, quelquefois noble ſelon les ſujets des Tableaux ; il en prend le ton, &, pour ainſi dire, les couleurs. Je ne prétends pas aſſurer que ces jugemens ſeront ceux de tout le monde, mais ils annoncent de grandes lumières ; ces réfléxions ſont toujours celles d'un bon Citoyen, homme de Lettres & ami des Arts.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1765.

Digitized by Google

LETTRE IX.

Tableau Périodique du monde.

M*Brion*, Ingénieur Géographe du Roi, vient de publier le *Proſpectus* d'un ouvrage intéreſſant qui portera ce titre : *Tableau Périodique du monde, ou la Géographie raiſonnée & critique, avec l'Hiſtoire & l'état de cette ſcience dans tous les temps, accompagnée de Cartes & de Plans. Grand in-8°. à Paris rue Saint Jacques chez Nicolas-Auguſtin Delalain, Libraire, & Louis Deſnos, Ingénieur-Géographe pour les Globes & Sphères.* Le goût de la Géographie commence à devenir univerſel. Chacun veut avoir au moins quelques idées du globe qu'il habite. Indépendamment de l'agrément de cette connoiſſance, de quelle utilité n'eſt-elle pas dans bien des circonſtances de la vie ? Elle eſt néceſſaire dans un grand nombre d'occaſions. » La Géographie eſt le » fil qui nous guide dans le labyrinthe » de l'hiſtoire. Les relations des Voya- » geurs, les nouvelles publiques & les » converſations mêmes, ne peuvent

» bien s'entendre ſans ſon ſecours : il » n'eſt donc pas permis aux perſonnes » bien nées de l'ignorer. Mais le *Na-* » *vigateur* & le *Négociant*, l'*Homme* » *d'Etat* & l'*Homme de Guerre* ſur tout, » ne ſçauroient être trop éclairés par » le flambeau de cette ſcience : car » très-ſouvent, par les inſtructions plus » ou moins exactes, plus ou moins pro- » fondes qu'elle fournit, d'importantes » affaires ont changé de face d'un inſ- » tant à l'autre, pour ainſi dire, ſans que » d'autres incidens s'en ſoient mêlés.

» Il eſt vrai qu'il ſuffit dans diffé- » rentes claſſes de la Société, d'être im- » bu de notions ſuperficielles de no- » tre Globe, pour ne jamais s'aviſer » de mettre en queſtion *ſi l'Orient &* » *l'Occident ſont les Pôles du monde, ſi* » *le Lapon eſt voiſin du Nègre.* Mais il » eſt vrai auſſi que paſſé un certain » nombre de notions, on doit ſe don- » ner de garde de puiſer dans la pre- » mière ſource, c'eſt-à-dire, dans tel » Livre de Géographie ou telle Carte » que le haſard préſente. »

Parmi le grand nombre de ces ouvrages, il en eſt quelques-uns remplis de négligence & de fautes. Les Cartes

ſur-tout ne ſont pas toujours exactes. Les noms des villes conſidérables y ſont quelquefois oubliés ; on y trouve de fauſſes Capitales ; de petites villes exprimées en caractères dominans, ſemblent indiquer les principales, & ſouvent l'élégance du burin cache tous ces défauts. L'auteur de ce nouveau Tableau du Monde annonce qu'il eſt le fruit de vingt ans de travaux & de voyages ; il invite les Sçavans & les Voyageurs de lui faire part de leurs obſervations, & de les adreſſer dans ſa maiſon de M. *Deſnos* rue Saint-Jacques au Globe. Des porte-feuilles précieux qui lui ſont ouverts le mettront en état de donner les plans des plus fortes Places du monde ; ce qui ne manquera pas de jetter un nouvel intérêt dans ſon ouvrage. » Son plan » embraſſe la Géographie aſtronomique, » naturelle & hiſtorique ou politique » en deſcendant de l'antiquité aux » temps modernes. Le but que nous » nous propoſons eſt d'écarter de la » Géographie une infinité de choſes, » ou trop familièrement connues, ou » trop peu dignes de l'être ; telles que » ſont les choſes qui l'aviliſſent, qui

» y portent la confusion, ou qui en » hérissent l'étude. C'est en grand, & » pour la société civile en général, que » nous travaillons : les connoissances » ordinaires, dont elle a besoin, sont » notre boussole.

» Chaque individu de la Société ne » doit donc pas s'attendre ici à être » instruit, ou à voir sa curiosité sa- » tisfaite sur ce qui concerne le lieu » de sa naissance, ou celui où il est » domicilié, si ce même lieu n'offre » rien, ou que très-peu de chose, qui » intéresse la société en général.

» Assez de Livres & de Cartes dans le » monde suppléent à ce qui n'entre pas » dans notre plan. Remarquons seu- » lement que différens entr'eux en ap- » parence, mais les mêmes dans le » fonds, ces ouvrages ne répondent » pas au but que leurs auteurs sem- » bloient s'être proposé, qui est l'é- » tude de la Géographie, parce qu'ils » sont trop chargés ou trop compli- » qués : en même-temps ils sont insuf- » fisans pour des voyages ou pour des » opérations militaires, parce qu'ils » n'embrassent pas assez de détails ; » semblables à ces êtres, jeux informes

» de la nature, qui font une classe à » part, & auxquels on ne peut assi» gner de place fixe. »

On indiquera les mœurs extérieures ou les usages & les coutumes des peuples ; on s'étendra sur le sujet préférablement aux caractères & aux qualités intérieures sur lesquels il est difficile de prononcer. On hasardera des conjectures sur les revenus & les forces des Souverains. La population & l'étendue d'un pays offriront encore des détails intéressans. L'auteur n'entend pas ici l'étendue dans le sens de la plûpart des Géographes qui la calculent par le nombre des degrés de longitude & de latitude, ni par la distance des quatre points cardinaux, Levant & Couchant, Nord & Midi. Il démontrera dans le cours de son ouvrage que ces notions sont insuffisantes & défectueuses. Ce sera par l'étendue en quarré qu'il fera juger de la grandeur respective des Etats. » Cette observation nous » conduit à une autre qui concerne les » *Itinéraires*. Cet objet ne sera jamais » rempli autant qu'il seroit à desirer, » particulièrement pour les Pays qu'il

» eſt le plus néceſſaire de connoître, à
» moins que des Souverains n'y en-
» couragent des hommes doués d'acti-
» vité & de lumières. L'on tient déja
» de bons matériaux de quelques Voya-
» geurs, mais on n'en fait qu'un em-
» ploi aſſez rare, ou peu réfléchi. Nous
» examinerons les inconvéniens qui ré-
» ſultent de la méthode, communé-
» ment uſitée par les auteurs, de cal-
» culer la diſtance d'un lieu à un
» autre, & nous donnerons les moyens
» de ſuppléer à la *Diſtance abſolue* ou
» en ligne droite, pour la rapprocher
» de celle qu'on peut appeller *Itiné-*
» *raire*, & dont la connoiſſance im-
» porte le plus au Militaire & au
» Voyageur.

Au reſte, ſi l'ouvrage propoſé a du
» ſuccès, l'auteur publiera dans la ſuite,
» en forme de Supplément, un *Itiné-*
» *raire* auſſi *Univerſel* que peut le per-
» mettre l'état actuel des connoiſſances
» que l'on a à ce ſujet, jointes aux
» journaux de ſes propres voyages. Tous
» les matériaux ſont en ſes mains: ils
» n'auront beſoin que d'être rédigés
» dans un ordre plus commode & plus

» curieux que n'eſt celui du petit nom-
» bre d'Itinéraires qui ſont au jour.
» Les diſtances y ſeront exprimées en
» meſures d'uſage dans chaque Pays,
» qu'il ſera aiſé d'évaluer ou de rap-
» porter aux *lieues de France.* »

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce Tableau Périodique du monde, des détails qui ne regardent qu'un lieu particulier; on n'y fera aucune mention des rivières qui ne ſont point navigables. On conſidérera les objets en grand; on apportera toute l'exactitude poſſible aux places fortes. On diſtribuera l'ouvrage par Cahiers, & chaque Cahier contiendra deux Sections. » Dans la première;
» on conſidérera ſuccinctement la Géo-
» graphie dans ſon origine & dans le
» temps de ſon enfance: on la ſuivra
» dans ſes accroiſſemens, que l'on verra
» s'éclipſer de temps à autre par dif-
» férentes cauſes. L'on s'attachera ſur-
» tout à l'analyſe des ouvrages qui
» ſont aujourd'hui le plus accrédités,
» ainſi que de tout ce qui paroîtra de
» nouveau dans le reſſort de cette
» Science, ſoit *Cartes*, ſoit *Livres*, y

» compris ceux de *Voyages*.

» Le ſujet de la deuxiéme Section » (après y avoir donné les principes & » les définitions les plus étendus de la » Géographie) ſera la deſcription de » quelque Pays, en deſcendant, com- » me nous l'avons déja dit, de l'anti- » quité aux temps modernes. Les Etats » ſeront repréſentés dans les Cartes » ſous toutes les diviſions & ſous-di- » viſions dont ils ſont ſuſceptibles.

» Cette Section pourra ſe détacher » de l'autre, quand on voudra, pour » que les parties d'une même matière » puiſſent être raſſemblées, & ne for- » mer dans la ſuite qu'un tout, ſui- » vant l'ordre le plus naturel & la con- » tiguité des Pays : ordre, au lieu du- » quel on rencontre dans des ouvrages » appellés *méthodiques*, des ſauts auſſi » fréquents que prodigieux d'une Con- » trée à une autre. A meſure que la ma- » tière de la Section précédente devien- » dra moins étendue, celle-ci le devien- » dra davantage ; & dans l'eſpace de » cinq à ſix ans le corps de Géogra- » phie ſera complet. » On ne négli- gera rien dans la compoſition & la

gravûre des Cartes & des Plans. Les ornemens & les lavis ſeront d'un goût diſtingué ; on ne peut en limiter le nombre ; on aſſure ſeulement qu'il y en aura au moins trente chaque année. Les ſouſcriptions ſont ouvertes juſqu'au 31 Décembre de cette année pour Paris ; on donne un mois de plus pour la Province ; elles ſeront ſignées du Libraire, de l'auteur & de ſes deux aſſociés Mrs *Chambon* & *Deſnos*. On diſtribuera un Cahier broché de mois en mois ; on n'en délivrera aucun ſans Cartes ou plans. On payera neuf livres en ſouſcrivant, & autres neuf livres ſix mois après, en recevant le ſixiéme Cahier, ainſi de ſuite ; ce qui fait 1 livre 10 ſols pour chaque Cahier ; au lieu que le prix ſera de 2 livres 8 ſols pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit.

Le premier Cahier ſe diſtribuera immédiatement après les vacances, & tous les autres ſe ſuivront de mois en mois avec toute la régularité que mérite la confiance publique. Les Editeurs ne s'étoient pas chargés du port des Cahiers pour la Province ; ils en avoient prévenu le Public dans leur

Proſpectus ; mais pluſieurs Souſcripteurs ayant fait des obſervations à ce ſujet, les Editeurs ne s'attachant qu'à en mériter l'approbation, s'engagent à faire parvenir l'ouvrage franc de port dans toutes les Provinces avec la plus prompte régularité moyennant 2 liv. en ſus du prix marqué dans les conditions, & à le faire parvenir aux Souſcripteurs de Paris, également franc de port, à leurs adreſſes & ſans augmentation de prix, avec l'attention de fournir les premières épreuves à ceux qui ſe ſeront le plutôt empreſſés à ſoutenir l'exécution de cet ouvrage utile & curieux. Ils avertiſſent encore que quelque nombreux que ſoit déja le concours des amateurs, on ne tirera pas au-delà de mille exemplaires.

Je n'ai rien à ajouter, Monſieur, pour vous faire ſentir l'importance & l'utilité de cet ouvrage ; il nous manquoit encore ; on ne peut qu'applaudir au zèle de M. *Brion* & de ſes Aſſociés. Une pareille entrepriſe mérite les plus grands encouragemens.

Digitized by Google

Lettre de M. de la Perriere de Roiffé.

MONSIEUR,

J'ai donné dès 1761 l'extrait d'un nouveau ſyſtême général de Phyſique & d'Aſtronomie ou Méchaniſme Electrique de l'Univers que je fais actuellement imprimer ſous le titre de *Nouvelle Phyſique Céleſte & Terreſtre à la portée de tout le monde.* J'établis, pages 53 & 54 de cet extrait, les réfractions que la lumière du Soleil éprouve dans les athmoſphères de la Lune & de la Terre, pour cauſe des grandeurs apparentes de cet aſtre, tant à l'horiſon & ſur le méridien que dans les éclipſes; & ces réfractions, que j'y appelle écliptiques, & qui rendent raiſon de tous les phénomènes obſervés dans les éclipſes du Soleil du 12 Mai 1706, 3 Mai 1715, 25 Juillet 1748, & premier Avril 1764, (ſont autrement inexplicables) ſont la baſe & le principal caractère de ma nouvelle Phyſique du Ciel actuellement ſous preſſe; je préſentai dès-lors des exemplaires de mon extrait à pluſieurs membres de l'Académie des Sciences; entr'autres, à Meſſieurs *Clairault*, *d'Alembert*, *la*

Caille, *Maraldi*, *Daubenton* & *le Monnier*, & il en fut diſtribué plus de deux cens exemplaires dans Paris.

Nonobſtant la notoriété & l'authenticité de cette date, M. *le Monnier*, dans l'aſſemblée de l'Académie d'après Pâques 1765, a préſenté & lû un Mémoire, où, à l'occaſion des éclipſes annullaires du Soleil de 1748 & 1764, il a expoſé que la Lune pourroit bien avoir une athmoſphère, dont la réfraction feroit courber les rayons qui paſſent près de la Lune, en les rapprochant de l'axe du cône, & que cet effet a dû rendre la durée de l'anneau obſervée en 1764 plus grande que la durée calculée, & M. *de la Lande*, qui tient, Livre 10 de ſon Aſtronomie, que la Lune ne ſçauroit être la cauſe de ce phénomène, croyant bonnement rendre hommage & faire ſa cour à ſon confrère aux dépens de ſon propre ouvrage, convient dans l'analyſe qu'en donne le Journal des Sçavans du mois d'Octobre 1765, page 1985, qu'on ne peut attribuer le phénomène de l'infléxion des rayons du Soleil qui en prolonge les éclipſes annullaires, & en abrège les éclipſes totales, qu'à l'athmoſphère de la Lune;

mais qu'étant mille fois plus rare que celle de la terre, elle n'y eſt que de 4″ ſeulement, & on y annonce qu'il établira cette nouvelle doctrine réfractionnelle dans ſa Connoiſſance des mouvemens céleſtes pour 1767.

Or cette nouvelle doctrine réfractionnelle m'appartenant, & faiſant la baſe de ma nouvelle Phyſique céleſte, il eſt de mon honneur, & de l'intérêt de mon Libraire, de la réclamer; &, comme mes Lecteurs, la trouvant dans le Mémoire de M. *le Monnier*, dans la Connoiſſance des mouvemens céleſtes de M. *de la Lande*, & ailleurs, pourroient, ignorant l'antériorité & la notoriété de mes dates, me faire le reproche de n'en être que le copiſte, & l'écho moi-même, & ſur cette trompeuſe étiquette porter le même jugement ſur tout le reſte, & que vous-même, Monſieur, juge compétent & établi pour ſévir contre ces ſortes de délits littéraires, m'en accuſeriez peut-être le premier, à la vûe de mon ouvrage que je préſenterai inceſſamment à votre tribunal, j'oſe, ſur ces juſtes & preſſantes conſidérations, me flatter que vous voudrez bien inférer ma pré-

ſente réclamation dans votre prochain Journal pour la rendre auſſi notoire que le larcin qu'on m'en a fait.

Je dois cependant, Monſieur, obſerver ici qu'en aſſociant mes réfractions écliptiques à une denſité de l'athmoſphère de la Lune mille fois moindre que celle de la terre, qui en croiſe & contrarie le ſyſtème & l'idée, on les a miſes dans une très mauvaiſe compagnie que je rénie & déſavoue. En effet, convenir d'un côté qu'on ne peut attribuer qu'à l'athmoſphère de la Lune l'inflexion des rayons du Soleil, qui en prolonge les éclipſes annullaires, & abrège les éclipſes totales, & que les phénomènes obſervés dans les éclipſes de 1706, 1715, 1748 & 1764, portent juſqu'à 1′ 15″, & tenir de l'autre, en conſéquence de la ſérénité continuelle de l'hémiſphère de la Lune éclairé par le ſoleil, que ſon athmoſphère étant mille fois plus rare que celle de la terre, l'inflexion qui y a lieu n'eſt que de 4″ ſeulement; c'eſt aſſocier deux idées incompatibles, diſcordantes, réciproquement deſtructives l'une de l'autre, & dont l'antipatie ou méſaffinité eſt manifeſte & invincible.

Si, comme on en convient d'un côté, on ne peut attribuer le phénomène qu'à l'athmosphère de la lune, elle a donc nécessairement la densité requise pour le produire ; & si, comme on le prétend de l'autre, elle n'a pas la densité requise pour produire le phénomène, on ne peut conséquemment pas le lui attribuer.

En réclamant donc ma doctrine éclip-tique & réfractionnelle, j'en excepte très-expressément la mauvaise compagnie à laquelle on l'a associée, en l'affiliant & se l'appropriant ; & pour l'appuyer des preuves & des raisons qu'elle exige, & dont elle a besoin, je tiens, sur un principe incontestable, que, nonobstant la sérénité continuelle de l'hémisphère de la Lune éclairé par le Soleil, son athmosphère peut-être autant & plus dense, & autant & plus réfringente que celle de la terre, & par conséquent très-capable de produire les phénomènes en question ; & ce principe est, que le diamètre de la Lune étant quatre fois plus petit que celui de la terre, & le Soleil en éclairant continuellement le même hémisphère pendant quinze de nos jours, les exhalaisons & les vapeurs vont continuelle-

ment s'aſſembler, ſe corporifier & ſe répandre ſur l'hémiſphère oppoſé, comme celles qui ſur la terre s'élèvent de la partie de la zone torride, ſur laquelle le Soleil eſt imminent, portées par en-haut de toutes parts au loin, autour de lui, & à ſon oppoſite, en rendent les jours clairs & ſereins, & les nuits pluvieuſes, & vont ſe répandre ſur l'autre partie, & dans l'autre latitude.

Les applaudiſſemens ſolemnels qu'elle a reçus, étant préſentés avec des reſtrictions dérogatoires & deſtructives, me font eſpérer qu'en l'en dégageant & l'appuyant des preuves que les bornes de mon extrait ne m'avoient pas permis d'y joindre, elle n'en méritera & n'en recevra pas moins, & ils me ſont de bonne augure pour les nouvelles vûes que je propoſe ſur toutes les parties de la Phyſique & de l'Aſtronomie. J'attends avec confiance la juſtice & la grace que je vous demande. Je joins à la préſente un exemplaire de l'extrait y énoncé pour pièce juſtificative.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE LA PERRIERE DE ROUPÉ.

Digitized by Google

La Bonne Fermière, ou Elémens Economiques, utiles aux jeunes personnes destinées à cet Etat, par M. L. R. ancien Ech. de B.... un volume in-12 d'environ 254 pages.

Après tant d'ouvrages sur l'Agriculture & sur l'Economie, on vient d'en publier un sur cette partie essentielle qui regarde l'intérieur d'une ferme, où les soins de la femme sont absolument nécessaires. L'auteur suit la bonne Fermière dans tous les détails qui la regardent spécialement, dans son domestique, dans sa cuisine, dans sa basse-cour, & les soins qu'elle doit à sa volaille. Ces objets avec la multitude des articles qui en dépendent, offrent quatre Chapitres qui forment la division de cet ouvrage. L'auteur dans un Discours qui sert d'introduction, parcourt la naissance & les progrès de l'Agriculture. Les soins que se sont donné des Citoyens utiles & instruits, n'ont pas peu contribué à perfectionner cet art essentiel, & le premier des arts. » On a beaucoup agité » toutes les matières rurales économi-

» ques & de commerce, ſur tout de-
» puis cinq à ſix ans que le Gouver-
» nement paroît s'occuper plus parti-
» culièrement de ce nerf des forces & de
» la richeſſe de l'Etat. C'eſt dans cette
» vue qu'il ne pouvoit mieux penſer
» que d'établir des Bureaux d'Agricul-
» ture & de Commerce comme nous
» en voyons dans quelques villes prin-
» cipales du Royaume. Les lumières
» & l'émulation qu'ils ne peuvent man-
» quer de répandre, en feroient ſou-
» haiter de pareils dans toutes les villes
» un peu conſidérables; il n'en pour-
» roit ſans doute réſulter qu'un plus
» grand bien général pour l'encourage-
» ment que chacun de ces Bureaux pro-
» duiroit en particulier. D'ailleurs cha-
» que Province & preſque chaque can-
» ton ayant ſouvent un ſol tout diffé-
» rent, & des pratiques néceſſaire-
» ment contraires, on ſent bien qu'une
» uniformité de culture, d'économie &
» de procédés eſt impoſſible; mais la
» manière particulière d'un canton peut
» fort bien ſe trouver meilleure qu'une
» autre, & n'être point ſuivie ailleurs
» par la ſeule raiſon qu'elle n'y eſt point

» connue. Les différens Bureaux des » Provinces, en ſe faiſant éclaircir exac- » tement des uſages reçus, & de tout » ce qui a rapport à l'Agronomie dans » leurs quartiers, en feroient part au » Bureau de la Capitale; & c'eſt de » celui-ci comme d'un centre commun » que ſe répandroient dans tout le » Royaume les connoiſſances combi- » nées & approfondies, avec les décou- » vertes journalières les plus avanta- » geuſes au public. »

Il n'y a rien à négliger dans tout ce qui contribue au bonheur de l'humanité; les plus petits détails ſont quelquefois eſſentiels dans l'économie. Tous les ſoins obſcurs ſont intéreſſans, néceſſaires; ce ſont ceux-là préciſément que l'auteur a eu en vue. » Je crois, » dit l'auteur, qu'on a traité à-peu- » près tout ce qui pourroit avoir rap- » port aux détails d'une ferme bien » conduite; mais ſi le dehors, les gros » ouvrages, en un mot l'enſemble » d'une ferme & d'un marché, regar- » dent eſſentiellement le Fermier, on » conviendra que le détail intérieur » eſt particulièrement du reſſort de la

» Fermière ; c'eſt elle qui en eſt l'agent
» principal & toujours préſent, le ſur-
» veillant néceſſaire de la baſſe-cour &
» du domeſtique ; c'eſt à elle enfin,
» c'eſt à ſes ſoins, à ſa vigilance, à ſa
» capacité, qu'eſt dûe le plus ſouvent la
» proſpérité du Fermier. Je n'en ſçau-
» rois douter après ce que j'ai en-
» tendu vingt fois de la bouche d'un
» Fermier à l'aiſe très-intelligent &
» fort appliqué ; il exploitoit un mar-
» ché d'environ trois cens arpens, y
» compris pluſieurs vergers & pâtures
» dans un terroir aſſez difficile, mais
» qui lui rapportoit bien par la dépenſe
» qu'il y faiſoit & la bonne culture
» qu'il employoit ; il étoit ſur-tout cu-
» rieux & abondant en beſtiaux ; il
» avoit eu le bonheur de trouver une
» femme vraie ménagère & excellente
» Fermière ; il diſoit ſouvent que ſa
» femme gagnoit plus d'argent avec ſa
» baſſe-cour & par ſon économie qu'il
» n'en ramaſſoit avec ſes récoltes & ſes
» moutons ; ainſi le vieux mot, *tant*
» *vaut l'homme, tant vaut la terre*, eſt
» vrai ; ne pourrois-je pas vous dire
» auſſi, *tant vaut la Fermière, tant vaut*
» *la baſſe-cour* ? »

Digitized by Google

Un séjour de quelque temps à la campagne, le spectacle des travaux assidus de ses voisins, ont donné à l'auteur la première idée de son ouvrage. Il a travaillé d'après les lumières qu'il a acquises par son expérience & par celle des personnes instruites qu'il a consultées. » Je ne sçaurois m'imaginer, » ajoute-t-il, que cette idée soit neuve; » c'est une vérité trop frappante pour » n'avoir pas été toujours sentie; mais » j'avoue que je ne sçais si cet objet a » été traité particulièrement; j'assure » au moins que je n'en connois point le » livre; s'il existe, je me serai donné » peut-être une peine superflue; mais » au moins je me serai amusé pendant » quelques semaines de loisir, & j'au- » rai en m'amusant satisfait l'envie » sincère que j'avois d'être utile. Tel » est mon but unique, & c'est aussi tout » le salaire que j'ambitionne. J'ai dit, » peine superflue en cas qu'un tel livre » existe, mais elle ne le sera qu'autant » que ce livre sera meilleur que celui- » ci; en ce cas on laissera le mien; si » tous deux sont bons, on aura le choix » jusqu'à ce qu'un autre auteur animé

» des mêmes motifs, vienne de ces » deux ouvrages, ou de plusieurs s'il » en est, à en faire un meilleur & plus » utile que les autres, je serai enchanté » le premier du triomphe de l'écri- » vain. »

Cet ouvrage, Monsieur, remplit l'objet que l'auteur s'est proposé; il donne des leçons utiles aux Fermières; il entre dans toutes les parties de l'économie qui roulent sur elles; c'est une espèce de *Code Economique* dont elles ne pourront que tirer de grands avantages, ainsi que les personnes que le goût fixe à la campagne. Il est écrit du style qui convient à ceux pour qui il est fait; les autres y voudroient peut-être un peu plus de précision & de correction.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Novembre 1765.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Hiſtoire critique du Gouvernement Romain, où d'après les faits hiſtoriques on développe ſa nature & ſes révolutions, depuis ſon origine juſqu'aux Empereurs & aux Papes ; un volume in 12, à Paris chez Guillyn Libraire Quai des Auguſtins, au Lys d'Or.

L'Hiſtoire des premiers ſiécles d'une Nation eſt toujours environnée de ténèbres obſcures, difficiles à pénétrer ; les recherches les plus profondes, la critique la plus éclairée peuvent à peine les diſſiper. Les commencemens de Rome ne nous ſont pas encore bien connus ; ce ne fut que vers le ſeptiéme

siècle que ses habitans commencèrent à écrire. Jusqu'alors ceux qui avoient rédigé leur Histoire s'étoient contentés d'exposer les faits d'une manière succincte ; ce n'étoit que des annales. Tous les ans le Grand-Prêtre inscrivoit sur une table les événemens les plus remarquables, & l'exposoit aux yeux du Public. L'auteur de l'ouvrage que je vous annonce détaille dans une Introduction les difficultés inséparables de son projet. La plûpart des Mémoires anciens qui nous restent ne sont pas toujours exacts. » *Tite-Live*, qui, en commençant sa seconde Décade, annonce » qu'il sort d'une nuit profonde, & promet plus de certitude pour la suite, » n'est pas cependant hors d'embarras. » Près de deux siècles après il ne peut » dire ni l'année de la prise de Sagunte par *Annibal*, ni par quelle partie » des Alpes ce Général passa en Italie, » ni de combien de guerriers à peu près » son armée étoit composée. Nous autres modernes qui voudrions avoir » une Histoire des sept Rois de Rome » aussi détaillée que celle de *Louis XIV*, » nous nous accrochons à tout ce que

» nous trouvons. Nous compilons, » nous ajuſtons, & croyons ſans héſi- » ter les contes qu'écrivoit *Denys d'Ha- » licarnaſſe* pour amuſer *les Tailleurs*, » *les Perruquiers* du ſiècle *d'Auguſte*, » très-aiſes de lire en grand détail les » antiquités de leur nation, & d'avoir » entre les mains toutes les belles ha- » rangues du Dieu *Quirinus* & du paci- » fique *Numa*. »

Tite-Live & *Denys d'Halicarnaſſe* ont donné, du temps des Empereurs, l'Hiſtoire des commencemens de la République. Perſonne n'avoit voulu l'entreprendre à cauſe de leur obſcurité dans ſes plus beaux jours. Une lecture profonde & réfléchie de ces deux Hiſtoriens ont convaincu notre auteur qu'ils ſe ſont égarés. En examinant l'ordre politique qu'ils décrivent, il a trouvé que la ſuite des événemens y répugne. *Denys* fait participer les Plébéïens à la Souveraineté du temps de *Romulus*; & ces Plébéïens n'étoient que des eſclaves réfugiés, condamnés à labourer les champs. On les préſente comme des Légiſlateurs, & ils étoient comme des profânes exclus des myſtères de la Re-

légion ; on les peint comme riches & puissans dès la fondation de Rome, & l'on voit le Roi *Servius* commencer à les tirer de la misère. *Denys* dit qu'ils étoient les Arbitres de la paix & de la guerre, & on les voit par-tout forcés de prendre les armes contre leur gré. Chaque page est contredite par les faits. » Ainsi la meilleure partie de l'Histoi-» re Romaine reste dans la confusion ; » car qu'importe à un Sage, à un Phi-» losophe le détail des guerres & des » combats qui ont ensanglanté la terre ? » Que deux Partis en fureur se dispu-» tent avec opiniâtreté un champ de » bataille rougi de leur sang ; que deux » troupeaux d'hommes, mus par les » accès d'une haine d'autant plus impla-» cable qu'ils en ignorent la cause, s'a-» charnent mutuellement à leur des-» truction ; qu'un vainqueur inhumain, » conduit par le démon du carnage, » immole à sa rage meurtrière tout ce » qui se présente devant lui ; qu'il mul-» tiplie à chaque pas les victimes de sa » férocité ; qu'il ensevelisse sous les » ruines d'une ville ses habitans infor-» tunés ; ces horribles événemens sont

» les monumens de notre barbarie; ils
» n'ont rien par eux-mêmes que de ré-
» voltant pour une ame ſenſible. Tout
» ce qui flatte dans l'Hiſtoire, c'eſt le
» développement des mœurs, la mar-
» che de l'homme en ſociété, les viciſ-
» ſitudes qu'à l'exemple du corps hu-
» main éprouvent les corps politi-
» ques. Les guerres n'intéreſſent qu'au-
» tant qu'elles ſont les reſſorts qui en
» accélèrent les mouvemens, qui en hâ-
» tent, ou retardent les différens âges,
» & qui en procurent enfin la diſſolu-
» tion. »

L'auteur entre dans des détails ſur les cauſes des erreurs de la plûpart des Hiſtoriens. Il y avoit ſûrement des mots qui n'avoient plus de leur temps la même ſignification que dans les premiers ſiècles. Les peuples groſſiers en naiſſant ne ſe policent que par la ſuite. Leur langage éprouve les mêmes changemens que leurs mœurs. A meſure que l'eſprit s'étend, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, la langue ſe perfectionne. Le rafinement des idées ſe communique aux mots dont l'uſage eſt le plus commun. L'expérience de toutes les Nations prouve cette ob-

ſervation. Pour acquérir une connoiſſance préciſe de leurs premières coutumes, il faut donc remonter à l'étymologie de leurs expreſſions, en peſer la force primitive, les ſuivre dans leurs révolutions. » C'eſt ainſi, pour donner » un exemple relatif à mon ſujet, que » le mot *Peuple* qui ſignifie rigoureuſement le corps de ceux qui compoſent » le Souverain, n'exprimoit dans les » premiers ſiècles de Rome que l'ordre » des Patriciens qui formoient ſeuls l'aſſemblée des repréſentans de la Répu» blique. Le reſte des habitans n'étoit » alors repréſenté que ſous le nom de » Plébéïens, & de *Vulgaire* (*Plebs*); » mais quand dans le cours du quatriè» me ſiècle, le Gouvernement prit ſa » direction vers la Démocratie, la ſi» gnification de *Peuple* commença à s'é» tendre à toutes les perſonnes libres de » la Ville qui parvinrent à participer à » l'autorité légiſlative; & le mot de » *Vulgaire* ne fut plus pris qu'en mau» vaiſe part, dans un ſens d'injure, & » pour déſigner la vile populace. » Ces variations dans l'acception des termes, ont dû induire les Hiſtoriens en erreur.

Ayant vû dans les Annales quelle influence le Peuple avoit dans les affaires, ils crurent ſans doute que les Plébéïens avoient part au Gouvernement. Ils voyoient auſſi que les Comices Centuries faiſoient de leur temps une aſſemblée politique où les citoyens étoient rangés par claſſe, ſuivant leurs facultés, & régloient les objets les plus importans de l'adminiſtration; ils penſèrent que leur deſtination avoit été la même dans les premiers ſiécles de la République, puiſque l'on y recourut pour établir le Conſulat après qu'on eût banni les Tarquins. Ils ne conſidérèrent pas qu'alors on ne donnoit point de paye aux troupes, que chacun faiſoit la guerre à ſes frais. *Servius* avoit doté la Commune & établi des Centuries, » pour ran-
» ger les habitans de Rome en différen-
» tes diviſions ſuivant les biens d'un
» chacun, former de cette ſorte un ca-
» daſtre, déterminer le nombre & la
» qualité des troupes que chaque claſſe
» devoit entretenir en temps de guerre,
» & par ce moyen fixer le montant de
» la capitation que chaque particulier
» devoit payer pour ſubvenir aux dé-

» penſes indiſpenſables de l'Etat. Dans » ce partage de l'Etat, les claſſes n'é- » tant pas déterminées par le nombre, » mais par les biens, ou plutôt chaque » diviſion n'étant formée que par le » montant des ſommes contribuées, un » petit nombre de gens riches compo- » ſoit pluſieurs Centuries, tandis qu'un » grand nombre de pauvres pouvoit à » peine en former une. Or dans la ſui- » te, quand le corps des habitans fut » admis aux délibérations, pour régler » la quantité des ſuffrages, & la ma- » nière de les recueillir, on eut recours » aux Centuries dont on ſe ſervit conſ- » tamment pour l'élection des Magiſ- » trats. Par ce moyen d'aſſembler le » Peuple, chaque particulier ſe trou- » voit avoir préciſément dans l'admi- » niſtration de la République, une in- » fluence proportionnée à ſa contribu- » tion aux charges. ,,

L'auteur ſe diſpenſe d'entrer dans un détail critique de la fondation de Rome. Les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur cet objet. *Romulus*, après avoir tué ſon grand oncle *Amuleïus*, rendit Albe à ſon ayeul *Numitor*, ſur qui l'on l'a-

Digitized by Google

voit usurpé. Il résolut d'établir une Ville sur les bords du Tibre. *Numitor* le seconda. Il permit à tous ceux qui voudroient s'attacher à sa fortune de le suivre, & leur fournit des esclaves & les instrumens nécessaires pour labourer la terre. Suivi de plusieurs jeunes gens, *Romulus* planta son étendard sur deux collines incultes dont personne ne fut tenté de lui disputer la possession. Quelques villages voisins se joignirent à lui. Beaucoup d'aventuriers accoururent sur ses pas. Ils élevèrent un assemblage de cahutes, les environnèrent de palissades, auxquelles ils donnèrent le nom de *murs*. Bientôt *Romulus* sentit qu'il ne lui falloit que des hommes. Il imagina de consacrer une montagne au Dieu *Asyle*. Ce fut un lieu de sûreté pour tous les brigands des environs qui s'y rendirent de toutes parts, ainsi que des criminels échappés des prisons, des débiteurs insolvables: tels furent les pères des Conquérans du monde. *Romulus* sentit qu'il ne falloit pas confondre les gens nés d'un légitime mariage avec des bandits sans nom & sans mœurs; il forma deux classes

de ſon monde. » Auſſi tous ceux dont » l'origine étoit connue firent un corps » à part, comblé de privilèges & deſ- » tiné au commandement; on les ap- » pella Patriciens pour montrer le fon- » dement de leur nobleſſe qui con- » ſiſtoit à pouvoir nommer leurs pères. » Le reſte de la multitude fut laiſſée » dans ſon néant. Cette populace ne » cherchoit qu'un aſyle & du pain, & » ne pouvoit rien prétendre de plus. » Avilie par ſon éducation, née dans » la ſervitude, elle ne ſe diſſimuloit » par ſa baſſeſſe. Les diſtinctions des » Patriciens n'en furent pas enviées; » d'ailleurs Rome reſſembloit plus à un » champ qu'à une ville. Ses habitans, » ſans ceſſe au pillage dans les champs » voiſins, ne ſe regardoient que com- » me des Soldats. Or la licence des ar- » mées, ſi je puis comparer les petites » choſes aux grandes, y tient lieu de » liberté. »

Romulus ſe choiſit un Conſeil de cent Patriciens qui furent nommés Sénateurs. Pour prévenir les effets de la jalouſie, il ſe détermina par l'âge. Son peuple cependant étoit ſans femmes.

Digitized by Google

La même voie qui lui fourniſſoit de quoi vivre, lui en procura. Les Sabins armèrent pour punir les raviſſeurs de leurs filles, la paix ſuccéda bientôt; les deux peuples s'unirent; *Romulus* & *Tatius* regnèrent enſemble; ce dernier périt par les intrigues de ſon Collègue, qui ſeul maître, partagea ſes ſujets en trois tribus. Les Albains, fondateurs de Rome, compoſèrent la première; ceux qui s'y étoient unis la ſeconde, & les Sabins la troiſiéme. Chacune fut diviſée en dix quartiers, avec des Prêtres & des Magiſtrats. » Suivant une étymologie fort natu-» relle, le ſoin qu'on avoit dans les » Paroiſſes du culte ſacré & de la po-» lice, leur fit donner le nom de » *Curies*; on pourroit dire encore qu'on » les appelloit ainſi des *Quirites* ou Pa-» triciens qui en avoient l'intendance.»

Les guerres & les combats aggrandirent peu à peu ce nouvel Etat; ſon gouvernement devoit être fort ſimple; le peuple n'étoit pas inſtruit. *Romulus* devoit conſulter ſes compagnons, leur laiſſer quelque autorité & en prendre la meilleure part; la populace dût

reſter ce qu'elle étoit. Il réſulte de là un Gouvernement monarchi-ariſtocratique ſans aucun mêlange de démocratie. Le caractère fondamental des Romains, leur inſtitution furent la guerre. » Dans le cours de ſept ſiécles » ils n'ont joui que deux fois des dou» ceurs de la paix, ſous le regne du » pacifique *Numa*, & après la première » guerre Punique; encore cette ſe» conde fois le temple de *Janus* fut il » auſſi-tôt ouvert que fermé. Qu'on ne » s'en étonne pas; les premiers Romains » furent des brigands qui ne vivoient » que de rapines. Iſolés ſur des mon» tagnes ſtériles, il leur falloit pour » vivre ſe répandre dans la plaine, & » en enlever les beſtiaux & les bleds, » ils ravirent tout juſqu'à leurs fem» mes. Ce peuple naiſſant fut contraint » pour ſubſiſter, d'être toujours aux » priſes avec ſes voiſins. Quelqu'un » vouloit-il traiter avec eux pour » mettre fin à leurs brigandages, il fal» loit leur céder quelques champs, afin » de mettre le reſte en ſûreté. Comme » ils ne leur ſuffiſoient pas, ils ſe re» tournoient d'un autre côté, & pilloient

» encore. Voilà l'hiſtoire des premiers » Romains ; leurs enfans nâquirent » dans un camp ; élevés au milieu des » armes, ils furent de féroces guer- » riers. »

L'auteur examine, le flambeau de la critique à la main, les opinions des hiſtoriens ſur le Gouvernement de Rome. *Denys* peint l'adminiſtration de ces premiers temps comme un compoſé merveilleux de Monarchie, d'Ariſtocratie & de Démocratie. D'autres ont rapporté tout à la première eſpèce, & *Vico* faiſant réſider l'autorité dans le Sénat, n'en a regardé *Romulus* que comme le Doge. Ces détails doivent être lûs dans l'ouvrage même, ainſi que les réfléxions, les obſervations & les recherches de l'auteur ; il faut ſe reſſouvenir que l'origine de la Nobleſſe Patricienne n'a pas d'autre fondement que celui qui eſt expliqué plus haut. Les Patriciens ſortant d'une union ſainte, furent regardés comme un peuple ſacré ; ils furent chargés de la direction du culte, de l'intendance de la Religion & des Magiſtratures. Les Plébéïens nés dans l'opprobre furent écartés des temples,

» On leur preſcrivit une manière dé-
» cente de s'unir entre eux, & les loix
» aſſurèrent l'éducation à leurs enfans;
» mais les Pontifes n'invoquoient point
» le Ciel à leurs mariages, & ne con-
» ſultoient point pour eux les poulets
» ſacrés. Les auſpices furent le mur de
» ſéparation des deux Ordres. Delà la
» puiſſance de l'un & l'abbaiſſement de
» l'autre. Les Patriciens ſeuls Prêtres,
» ſeuls Magiſtrats, ſeuls Citoyens, ont
» été pendant près de trois ſiécles, les
» Maîtres de Rome & les Souverains
» de la République; les Plébéïens occu-
» pés à la terre & aux métiers, ont été
» pendant tout ce temps, ſuivant l'inſ-
» titution de *Romulus*, laboureurs, ar-
» tiſans & ſujets des nobles. »

Les loix des Romains touchant le mariage offrent des détails ſinguliers. Les nôces étoient expreſſément diſtinguées du mariage; celui-ci étoit un contrat par lequel un homme & une femme ſe donnoient leur foi, s'engageoient à vivre toujours enſemble; le conſentement mutuel des Parties en étoit l'eſſence & ſuffiſoit; les nôces au contraire étoient les cérémonies, les rites, les

Digitized by Google

formes prescrites par la loi ; la volonté des pères étoit nécessaire ; le mariage étoit l'institution de la nature, & les nôces l'ouvrage de la société. Ces notions se confondirent dans la suite. Du temps des anciens Romains, après les nôces la femme avoit le nom d'épouse, & après le mariage celui de moitié. » On trouve de plus dans le » droit Romain des concubines même » de deux sortes. Les unes avoient de » la considération & jouissoient du titre » de matrone, comme les affranchies qui » restoient chez leurs maîtres. On re» gardoit comme infâmes celles qui » vivoient avec d'autres que leurs pa» trons. La loi permettoit d'appeller les » premières en justice pour cause d'a» dultère, non pas cependant à titre de » moitié, tandis qu'elle excluoit ab» solument celles-ci. Les concubines, » ce qui est à remarquer, engageoient » leur foi pour toujours en présence de » témoins à celui auquel elles se don» noient ; ainsi il ne faut point les » confondre avec cette vile espèce qu'on » nomme courtisannes. »

Les nôces ne pouvoient avoir lieu

qu'entre Citoyens Romains ; la loi étoit formelle ; c'eſt en conſéquence de cette loi que Rome marqua tant d'indignation à la nouvelle qui s'y répandit de l'hymen ſolemnel d'*Antoine* avec *Cléopâtre*. Cette Reine ne pouvoit être mère d'un Citoyen Romain. Les indigênes ne pouvoient prétendre aux nôces, ils falloit qu'ils ſe contentaſſent du mariage. Or le contrat ſimple ne conféroit aucun caractère civil aux enfans. Les nôces ſeules conſtituoient le père de famille. Les perſonnes iſſues du mariage ne formant point famille, ne jouiſſoient d'aucunes des prérogatives attachées aux autres ; elles étoient à-peu-près comme parmi nous les enfans naturels qui ne teſtent point, ne ſuccédent point, & vivent & meurent comme étrangers dans l'Etat.

Les auſpices, les augures n'étoient négligés dans aucune cérémonie. *Romulus*, homme très-ſuperſtitieux, avoit communiqué ſon eſprit à ſa nation ; par-tout on interrogeoit les Dieux ; on les conſultoit dans toutes les occaſions. » On ne pouvoit former un ſiége, » équiper une flote, la mettre en mer,

» livrer bataille, ſi le ciel ne s'expliquoit
» favorablement. Si les poulets ſacrés
» reſtoient dans leur cage, s'ils refu-
» ſoient le grain qu'on leur préſentoit,
» tout étoit arrêté, & l'on attendoit re-
» ligieuſement que l'appétit leur vînt.
» Les hiſtoriens n'ont pas manqué de
» nous apprendre le peu de cas qu'en
» firent *Claudius* à Drepani, *Flaminius*
» à Traſimène, *Craſſus* contre les Par-
» thes; & c'eſt à ce mépris des Dieux,
» & non à leur imprudente témérité,
» qu'ils attribuent leur défaite. » Tout ſe déterminoit par les auſpices; ils régloient le Conſeil, l'Etat, les familles. Ceux qui n'avoient pas droit à ces ſuperſtitions étoient donc comme des étrangers, puiſque ſans elles on ne pouvoit parvenir aux dignités, ni jouir des nôces qui étoient la ſource des privilèges civils. La Commune, c'eſt ainſi que l'auteur traduit le mot *Plebs*, en étoit privée; elle ne commença à y participer qu'en 387. 78 ans auparavant *Canuleïus*, profitant des révolutions préparées par les Tribuns ſes prédéceſſeurs, demanda qu'on permît aux Plébéïens d'être élus au Conſulat. Cette

propoſition hardie indigna les Patriciens. » Il ne s'agiſſoit de rien moins, » ſelon eux, que de bouleverſer la re» ligion & la République ; mais, leur » dit *Canuleïus*, pourquoi ne pourroit» on nous conférer le Conſulat ? C'eſt, » lui répondit-on hardiment, qu'au» cun de vous n'a les auſpices. Réponſe, » ajoute *Tite-Live*, qui enflamma de » dépit la Commune, s'entendant re» procher qu'odieuſe aux Dieux, elle » ne pouvoit participer à rien de ce » qu'ils conſacroient. » Ce ne fut que dans la ſuite qu'elle parvint à jouir de pluſieurs des prérogatives dont elle avoit été privée ; elle extorqua beaucoup de privilèges par la violence.

Aux trois premiers Rois de Rome qui moururent ſans poſtérité, ſuccéda *Servius Tullius* ; ſes intrigues le portèrent ſur le trône. Les Patriciens lui furent long-temps oppoſés ; il ſe tourna du côté des Plébéïens, & n'épargna rien pour ſe les attacher ; il leur diſtribua les terres conquiſes ſur les ennemis vaincus. Il diviſa le peuple en cent quatre-vingt-douze Centuries dont il forma cinq claſſes. La première étoit com-

poſée de tous ceux qui avoient dix mille dragmes de biens ; elle comprenoit environ quatre-vingt-dix-huit Centuries. Ceux qui poſſédoient ſept mille cinq cens dragmes formoient la ſeconde ; il n'en falloit que cinq mille pour être dans la troiſiéme. La quatriéme devoit avoir un bien proportionné ; & mille deux cens cinquante dragmes étoient le moins qu'on dût avoir pour entrer dans la cinquiéme. D'après ce cadaſtre on régla les impoſitions. Le reſte des habitans n'étoit obligé que de donner des ſujets à l'Etat. Ce qu'on appelloit peuple Romain alors étoit ſeulement compoſé des Patriciens ; ce mot exprimoit le corps de ceux qui exerçoient dans l'Etat l'autorité légiſlative. La Commune n'avoit dans le commencement aucun crédit. Quand les Plébéïens eurent arraché des privilèges, tout changea ; les gens qui parmi eux étoient riches, entrèrent dans le Sénat, les Patriciens pauvres reſtèrent dans la foule. Les Centuries inſtituées par *Servius* ne furent qu'une diviſion militaire. Après l'expulſion de *Tarquin*, les Patriciens » voulurent intéreſſer la

» Commune dans leur parti ; ils la » convoquèrent dans le champ de Mars, » selon la diviſion militaire, & la faiſant opiner par Centuries, ils lui firent nommer au Conſulat *Brutus* & » *Collatin* ; ils jugèrent en gens habiles » que les Plébéïens voyant recueillir » leurs voix, ſe croiroient preſque les » arbitres de la République, & ne » manqueroient pas de s'attacher au » nouveau Gouvernement, dont les » Magiſtrats ſeroient proclamés par » leurs ſuffrages ; tandis que le droit de » voter aux élections étoit abſolument » fictice, & ne leur conféroit au fond » aucun crédit, parce qu'ils n'étoient » pas aſſez riches pour entrer dans la » première claſſe, qui, compoſée de » quatre-vingt dix-huit Centuries, formoit ſeule la pluralité, indépendamment du reſte. »

Le Gouvernement avoit déja changé ; d'abord monarchi-ariſtocratique, il avoit fini par la monarchie ; après les *Tarquins* il devint Républicain. Les Patriciens avoient ſenti qu'il falloit néceſſairement quelqu'un qui gouvernât avec autorité ; ils craignoient les entre-

Digitized by Google

prises de *Tarquin*, qui ne manqueroit pas de faire tous ses efforts pour rentrer dans Rome, Les guerres au dehors & les partis au dedans leur parurent également redoutables. Ils partagèrent la puissance royale entre deux Consuls. Dans certaines circonstances ces deux espèces de Souverains ne furent pas suffisans ; on créa la Dictature ; le premier Dictateur fut *Largius* ; c'étoit un Souverain momentané dont le pouvoir étoit sans bornes. » Cette Magis-
» trature terrible fut depuis la res-
» source des Nobles, & souvent celle
» de l'Etat dans les temps difficiles.
» Quand le Sénat croyoit l'autorité des
» Consuls insuffisante, il ordonnoit à
» celui qui étoit en exercice de nom-
» mer un Maître du peuple. Dès qu'il
» avoit parlé, il rentroit avec son Col-
» lègue dans la classe des simples Ci-
» toyens, & demeuroit soumis avec
» toute la République au Chef qu'il
» venoit de lui donner ; cette forme
» d'élection le fit appeller Dictateur.
» Soit que la séance du Sénat ne pût
» être terminée de jour, soit que rou-
» gissant de donner tant de pouvoir à

» un de ſes membres, elle le conféra » comme en ſecret. *Largius* fut pro- » clamé pendant la nuit, & cette cou- » tume s'obſerva depuis religieuſe- » ment. *Sylla* le premier rendit la » Dictature odieuſe ; perſonne avant » lui n'avoit abuſé de ſa puiſſance il- » limitée. Pour exercer avec modéra- » tion un commandement abſolu, c'eſt » un motif efficace d'en avoir le ter- » me ſous les yeux, & de ſçavoir que » dès qu'il ſera expiré, il en faudra ren- » dre un rigoureux compte. »

Au pouvoir des Rois avoit ſuccédé celui des Grands. Le peuple en avoit été la victime. Le Souverain l'avoit ménagé ; il avoit entretenu la balance. Prévenant l'inconſtance & la révolte d'une populace légère, accoutumée aux troubles, il avoit empêché la nobleſſe de l'opprimer. L'expulſion des Rois fut l'inſtant de l'élévation des Patriciens & de l'opprobre des Plébéïens. Ces derniers obligés d'obéir à une multitude de tyrans, ruinés par les guerres, achetoient leur pain des nobles qui exerçoient contre eux l'injuſtice la plus criante, & l'uſure la plus horrible.

Digitized by Google

Hors d'état de payer enſuite, on les arrêtoit, on les traînoit dans des priſons, on les employoit à des travaux pénibles, ſouvent humilians, deſtinés aux eſclaves avec leſquels on ſembloit ſe faire un devoir & un plaiſir de les confondre. Tel étoit leur état lorſque *Largius* fut élevé à la Dictature, & c'eſt ainſi qu'il le peignoit au Sénat. » Rome, diſoit-il, eſt partagée en deux villes, qui n'ont rien de » commun que le déſordre & le mépris des loix. L'une, languiſſant dans » la misère, eſt gouvernée par la néceſſité ; l'autre, nageant dans l'abondance, eſt dominée par ſon orgueil. » L'harmonie, l'intelligence & la concorde, ces liens des ſociétes, ne ſont » plus dans nos cœurs. Nous réglons » tout par la force, & ſemblables à » des bêtes féroces, tout notre droit » conſiſte dans la violence ; nous ne » connoiſſons pas même nos intérêts, » & au lieu, en rétabliſſant l'union par » un commandement équitable, de » vivre en paix & en ſureté avec les » Plébéïens, que nous révoltons par » notre tyrannie, je ne ſçais par quel

» aveuglement nous aimons mieux » leur creuſer un tombeau pour nous » y précipiter. » Cet état d'aviliſſement parvint ſur-tout à ſon comble après la mort de *Tarquin*. La crainte que les Plébéïens ne ſe jettaſſent dans ſon parti, avoit empêché les Patriciens de ſe livrer à toute leur dureté. Dès que ce Prince eut fermé les yeux, ils s'y abandonnèrent, & gouvernèrent avec un ſceptre de fer. Tant de vexations & de tyrannie jettèrent enfin ces malheureux dans le déſeſpoir. Pendant que tout étoit en fermentation, les Volſques s'avancèrent vers Rome. Les Grands furent allarmés ; la Commune croyant l'occaſion favorable pour un changement, témoigna ſa joie. Le Conſul *Servilius*, ſans lui rien accorder, trouva le ſecret de l'enrôler avec de belles promeſſes ; il lui diſtribua pour la rendre docile tout le butin fait ſur les ennemis. » Cette généroſité ne plût » pas au Sénat, qui le reçut de mau- » vais œil, & lui refuſa l'honneur du » triomphe. Ce Général, ſans s'en em- » barraſſer avant de licencier ſes trou- » pes, les aſſembla dans le champ de » Mars,

» Mars, & ſe mettant à leur tête, » ceint d'une couronne de lauriers, ſe » rendit fiérement au Capitole, & y » offrit en actions de graces de ſa » victoire un ſacrifice à *Jupiter*; c'étoit » toute la pompe triomphale de ce » temps-là. Il faut mettre les chaires » curules, les robes de pourpre & les » chars dorés & verniſſés, dont parlent » les hiſtoriens, au nombre des autres » fables qu'ils débitent. »

Servilius ne pût enſuite tenir ſa promeſſe à la Commune; il quitta le Conſulat, odieux aux deux Ordres. Les troubles continuèrent, les Sabins ſe mirent en campagne; on nomma Dictateur *Manius Valérius*, frère de ce *Publicola*, autrefois ſi cher à la Commune. Les Plébéïens le ſuivirent, voulant après ſes victoires engager le Sénat à les ſoulager; il ne réuſſit point, & quitta le commandement ſuprême. Les troupes n'avoient point encore été licenciées; on les faiſoit jurer en les enrôlant de ne pas quitter leurs drapeaux. Le Sénat, pour empêcher une rébellion ouverte, commanda aux légions de reſter ſous les armes. Furieuſes, elles vouloient immoler les Conſuls pour ſe

dégager de leur ſerment. Un certain *Sicinius* leur fit entendre que ce crime ne les releveroit point, mais qu'elles pouvoient emporter leurs drapeaux partout où elles voudroient, & qu'alors ce ne ſeroit pas les quitter. L'armée regarda ce conſeil comme un oracle, & ſe retira à trois milles de Rome ſur une petite montagne; chaque jour des Plébéïens venoient la groſſir; le Sénat parla enfin de paix. Dix Députés lui furent envoyés, & *Junius* expoſa ainſi les griefs des Plébéïens. » Nous » avons, dit-il aux députés, aban» donné *Tarquin* qui nous combloit » de bienfaits, pour ſuivre votre parti; » nous vous avons laiſſé ſuccéder à ſa » puiſſance, & vous n'en avez uſé que » pour nous perſécuter; nous n'avons » reçu de vous que des traitemens bar» bares; nous n'avons rencontré dans » votre ordre qu'ingratitude & que » férocité. Ne nous engagez donc point » à retourner dans une ville où nous ne » trouverions que l'indigence & la ſer» vitude. La guerre & nos créanciers » nous ont dépouillés de tout. Le peu » que nous poſſédions a paſſé entre les » mains de ces ſuperbes uſuriers; c'eſt

» pour eux désormais que nous se-
» mons & que nous moissonnons. Heu-
» reux encore, qui, au prix de ses
» travaux, peut satisfaire ces mons-
» tres insatiables ! Combien d'infor-
» tunés ont gémi dans leurs cachots,
» chargés de fers, enchaînés parmi leurs
» esclaves, & réduits à une condition
» plus fâcheuse que celle des bêtes! Est-
« il en un mot quelqu'un de nous qui
» n'ait éprouvé votre cruauté, votre ty-
» rannie & votre orgueil ? » Ces repro-
ches étoient trop vrais, comme en con-
viennent les historiens. Le peuple ob-
tint des protecteurs choisis dans son
ordre, ce furent les Tribuns ; on en ac-
corda cinq ; ce fut l'époque de l'exis-
tence civile de la Commune & de son
aggrandissement.

Le Tribun, humble dans son prin-
cipe fondé sur la foiblesse de la Com-
mune, n'avoit pour objet que de la dé-
fendre des vexations du Sénat & des
Nobles. Mais pour que les Tribuns ne
fussent pas exposés eux-mêmes à la
violence, on établit qu'on ne pourroit
les outrager sans encourir les dernières
peines. Le coupable étoit dévoué à l'a-

nathème, sa personne maudite, ses biens confisqués, & le premier qui le rencontroit pouvoit lui donner la mort. Peu à peu ces Magistrats devinrent plus puissans; ils forcèrent le Sénat à accorder des droits à la Commune, & bientôt à lui laisser le jugement de *Coriolan*, qu'elle condamna à un bannissement perpétuel, malgré les sollicitations des Patriciens qui s'abaissèrent à supplier pour lui. Dans la suite le Consul *Cassius* ayant remontré au Sénat qu'il n'étoit pas juste que quelques particuliers nageassent dans l'abondance, tandis que le plus grand nombre étoit privé du nécessaire, & demandé qu'on vérifiât les titres par lesquels plusieurs Patriciens possédoient de si amples domaines, & qu'on en fît la distribution aux plus pauvres en cas d'usurpations, s'attira la haine des Grands qui n'osèrent pas s'opposer à ses projets, mais qui traînèrent cette affaire en longueur. Dès qu'il fut hors de charge, les Questeurs l'assignèrent devant la Commune pour rendre compte de sa conduite. Plusieurs Sénateurs furent assez lâches pour aigrir les Plébéïens contre *Cassius*, qui fut

condamné à être précipité du Roc Tarpéïen. Les Patriciens ſe repentirent bientôt de leur baſſeſſe ; les Tribuns ſoutinrent que de leur propre aveu ils étoient comptables de leur conduite à la Commune, & ils firent uſage du droit que leur nobleſſe leur avoit donné ſur eux.

Le Tribun *Térentillus*, au milieu des diſcordes civiles de la nobleſſe & du peuple, demanda qu'on fixât la Juriſprudence. Les réglemens de *Romulus* faits pour un peuple d'eſclaves deſtinés à labourer les terres du Fiſc & celles des Patriciens, ne pouvoient plus ſuffire. Les derniers Rois avoient donné des terres à la Commune, qui, ſelon l'ancienne légiſlation, ne devoit rien avoir en propre. Ces contradictions, le défaut de règles conſtantes, entraînoient des procès. Faute d'un Corps de Juriſprudence, les Plébéïens étoient à la merci des Conſuls qui jugeoient ſelon leurs intérêts, & ſouvent ſelon leurs caprices. Il étoit difficile que les Tribuns entraſſent dans tous ces détails ; ils ne pouvoient prendre ſans ceſſe les chefs de l'Etat à partie ; il s'agiſſoit d'établir la liberté

politique ſur des fondemens ſolides, & ce fut le motif de la demande de *Térentillus*; il vouloit même que les Commiſſaires qu'on nommeroit pour préſider à la formation du Code, fuſſent tirés de la Commune. » Les Patriciens, » qui, ſans égard à l'équité des deman- » des qu'on leur faiſoit, commençoient » par déclamer avec humeur contre les » rogations des Tribuns, s'emportèrent » à l'excès contre celles de *Térentillus*. » Ces tyrans ſtupides auroient voulu » ne commander qu'à des eſclaves; ils » ne concevoient pas qu'on pût deſirer » d'être libre; leur orgueil leur per- » ſuadoit qu'il étoit glorieux de les » ſervir. Il eſt certain que leur dureté » nuiſit à leur grandeur. S'ils euſſent » traité leurs ſujets humainement, » prévenant leurs beſoins, compatiſſant » à leur misère, avec la vénération que » la Religion inſpiroit pour leur ordre, » je crois inconteſtable qu'ils auroient » conſervé pendant pluſieurs ſiécles » leur autorité ſans partage; mais ils » gouvernèrent par la crainte & jamais » par l'amour; ils habituèrent la Com- » mune à leur réſiſter en lui refuſant le

» néceſſaire. Au lieu de les enviſager » comme le ſang des demi-Dieux, » elle ne les conſidéra plus que comme » des maîtres féroces, qui envioient » l'air que l'on reſpiroit avec eux; elle » s'arma de courage, & n'écoutant que » ſon indignation, elle ne s'arrêta qu'a- » près avoir renverſé la ſuperbe idole » qu'elle avoit ſi long-temps adorée.

La Loi *Terentilla* fut long-temps propoſée ſans avoir pu être admiſe. Le Sénat balançoit toujours, les Tribuns ne ſe relâchoient pas; ils citoient devant eux tous les Magiſtrats, les condamnoient à de groſſes amendes. Les Conſuls, auſſitôt qu'ils étoient ſortis de charge, n'en étoient pas exempts. Les Patriciens s'allarmèrent; ils entrèrent en compoſition; les Tribuns y conſentirent. On créa des Décemvirs. Ces nouveaux Magiſtrats ſe rendirent redoutables. L'attentat de leur Chef ſur *Virginie* fut la cauſe de leur extinction. Les Tribuns furent rétablis.

Les Loix des Douze Tables régloient l'autorité conſulaire. La Commune ſortoit de ſon anéantiſſement. Mais le mur

élevé entre les deux ordres subsistoit toujours. Les Douze Tables défendoient les mariages entre les familles Patriciennes & les Plébéïennes. Le Tribun *Canuleïus*, enhardi par les succès de ses prédécesseurs, s'arma de courage, & résolut de tirer son ordre de l'abjection dans laquelle il croupissoit encore, & de lui ouvrir la carrière des honneurs. Il demanda la suppression de cette Loi des Douze Tables qui regardoit le mariage & l'admission des Plébéïens au Consulat. Les Patriciens furent indignés; ils espérèrent qu'une guerre prochaine, dont la République étoit menacée par les hostilités de quelques peuples voisins, feroit une diversion aux desseins de *Canuléius*; mais celui-ci leur signifia qu'on n'enrôleroit pas un soldat avant qu'ils eussent accepté les deux Loix qu'il proposoit. Le discours du Consul *Génucius* sur cette proposition est singulier, & mérite d'être cité. Après avoir fait voir la majesté avilie du Sénat : » Que se propose autre chose *Canuléius*, ajoûte-t-il, que » de mêlanger indignement les races, » & d'apporter un désordre irrémédia-

» ble dans la célébration des Auſpices?
» Si malheureuſement il l'emporte,
» ceux qui viendront après nous, pour-
» ront-ils diſtinguer leur état, ſçavoir
» à qui ils appartiennent, & quels ſont
» leurs droits légitimes? Permettre aux
» deux ordres de s'allier, n'eſt-ce pas per-
» mettre des unions telles que les bêtes les
» contractent? Celui qui ſera ainſi, moitié
» Patricien, moitié Plébéïen, compo-
» ſé informe de deux natures diſparâ-
» tes, continuellement en guerre avec
» lui même, pourra-t-il diſcerner ſa fa-
» mille, connoître ſon état, ſe rendre
» enfin raiſon de ſon exiſtence? Eſt-ce
» donc qu'on eſtime pour rien de mê-
» ler ainſi le ſacré avec le profâne, &
» de confondre tout ce qu'il y a de plus
» auguſte dans le Ciel & ſur la terre?
» *Canuléïus* veut encore s'approprier le
» Conſulat, c'eſt le prix qu'il ſe pro-
» met de ſon impudence; il nous me-
» nace d'empêcher les levées, ſi nous
» ne le lui accordons. Mourons plutôt,
» Pères conſcrits, & ne perdons point
» de vûe que nos plus grands ennemis
» ſont nos concitoyens. » Il y a eu de
pareilles diſtinctions chez tous les peu-

ples, mais il n'en eſt point qui les ait ſoutenues avec tant d'orgueil. La réponſe de *Canuléius* a peut-être plus de force, c'eſt la cauſe de l'humanité qu'il plaide contre l'injuſtice. Il s'adreſſe aux Plébéïens, il relève les diſcours ſuperbes du fier Conſul. Pourquoi refuſer les Magiſtratures au mérite ſans avoir égard à la naiſſance? » Peut-on pour » une demande ſi juſte menacer de vio» ler notre ſacré caractère, & traiter vos » Tribuns d'ennemis de l'Etat? Si un » Plébéïen de mérite parvient au Con» ſulat, les Dieux ſeront-ils donc of» fenſés? Nous regarderont ils comme » eſclaves ou des affranchis? Sentez» vous, Romains, combien on vous » attaque? Ces orgueilleux ne vous » voyent qu'à regret jouir de la lu» mière; ils vous envient l'air que vous » reſpirez, la nature humaine que vous » partagez avec eux..... Au reſte, la » prohibition du mariage contre laquel» le nous reclamons, eſt toute récente; » c'eſt une injure que les Decemvirs » nous ont faite, & que nous ne de» vons pas ſupporter davantage. Eh » quoi de plus offenſant que de décla-

» rer partie de la ville indigne de s'al-
» lier avec l'autre? C'eſt faire un par-
» tage odieux, c'eſt nous condamner
» à l'exil dans nos propres murailles. Si
» vous croyez, ſuperbes Patriciens,
» que nos alliances ſouilleroient la pu-
» reté de votre nobleſſe, que n'em-
» ployez vous des meſures plus ſe-
» crettes? Ne vous ſuffiſoit-il pas de
» concerter enſemble de ne point pren-
» dre d'épouſes dans notre ordre, &
» de ne permettre ni à vos ſœurs ni à
» vos filles de s'unir avec nous? Mais,
» par une loi ſolemnelle, interdire
» toute alliance entre la Nobleſſe &
» la Commune, c'eſt un affront que
» nous ne pouvons ſouffrir plus long-
» temps; défendez auſſi toute ſociété
» entre les riches & les pauvres, em-
» pêchez que nous ne nous trouvions
» aux mêmes aſſemblées, aux mêmes
» repas. Quel bouleverſement s'enſui-
» vroit-il donc de ces mariages? Les
» enfans ſuivront la condition de leurs
» pères. Reſte-il quelque difficulté; &
» n'avons nous pas raiſon d'avancer
» que nous n'inſiſtons ſur la commu-
» nication du mariage entre les deux

» ordres, qu'afin d'être réellement au » nombre des hommes & des Ci- » toyens. »

La fermeté de *Canuleïus* l'emporta ſur le Conſul. Le Tribun obtint la ſupreſſion de la loi des mariages; mais, pour ſauver l'honneur du Conſulat, le Sénat établit des Tribuns militaires avec la même puiſſance que les Conſuls, & qui furent choiſis également dans les deux Ordres. Enfin long-temps après les Plébéïens parvinrent au Conſulat. De l'ariſtocratie la plus ſévère le Gouvernement ſeroit tombé dans la démocratie la plus effrénée, ſi la Commune ſentant trop ſa baſſeſſe n'eut pas apporté toujours beaucoup de retardement aux entrepriſes de ſes chefs. Ceux ci viſoient au commandement de la République, & le peuple au ſoulagement de ſa misère. » Le Sénat dont » la conduite ne fut jamais raiſonnée, » ſuperbe & intraitable par ſon carac- » tère, accordoit beaucoup, & ſe fai- » ſoit déteſter; partagé entre la féro- » cité & la crainte, maître altier & » tremblant, il ne ſçavoit point ſe » concilier l'amour; il ignoroit le grand

» art de regner. Par ſa dureté & par ſa » foibleſſe, il perdit en aſſez peu de » temps une autorité qu'il lui auroit » été facile de ſe conſerver pluſieurs » ſiécles avec de la fermeté & de la » modération. Si, compatiſſant à l'in- » digence du peuple, il eut ſçu pré- » venir les plaintes des Tribuns en re- » mettant ſes dettes à propos, & diſ- » tribuant aux plus pauvres une partie » des terres conquiſes, ſon pouvoir eut » été chéri, on eut reſpecté tous ſes » membres comme les images ſenſibles » de la Divinité. L'entêtement de leur » excellence fut leur ruine; ils ne pou- » voient ſe réſoudre à traiter comme des » hommes, des ſujets qui les véné- » roient comme des demi Dieux; & » des opprimés regardent à la fin » leurs perſécuteurs comme des monſ- » tres. » Un Plébéïen devint enſuite Dictateur; ce fut *Publilius Philo*. Il établit qu'à l'avenir il y auroit toujours un Cenſeur de ſon Ordre. *Marcius Rutilus* fut le premier; il parvint au Conſulat, à la Dictature, & fit honneur à tous ces emplois.

Il ne reſtoit plus à la nobleſſe de ſa

grandeur passée que le Pontificat ; on le lui disputa encore. *Décius Mus*, fils de ce fameux Consul qui s'étoit dévoué pour le salut de son armée, devenu Tribun, demanda qu'on augmentât le Collège Sacerdotal, & celui des Augures, & que les nouvelles places fussent conférées à la Commune. Les Patriciens firent un dernier effort ; ils traitèrent cette proposition de sacrilège & de profanation qui ne manqueroit pas d'attirer le courroux des Dieux. » *Décius*, montrant au peuple l'image » de son père revêtue de cet habille- » ment sacré avec lequel il s'offrit en » sacrifice à la tête de ses Légions, de- » manda si une telle victime avoit été » propice, & si jamais holocauste fut » plus agréé du ciel. Il tourna en ridi- » cule les chimères des Patriciens, leur » disant que leur origine n'étoit point » un mystère, qu'ils n'étoient point » une race céleste, comme ils vouloient » le persuader, & que l'origine de leur » noblesse venoit uniquement de ce » qu'ils avoient pu autrefois nommer » leurs pères ; avantage qui leur étoit » certainement commun avec eux, puis-

» qu'il osoit se flater de descendre d'un » des plus grands hommes qu'ait pro- » duit la République. Ainsi les Patri- » ciens perdirent leur dernière préro- » gative. »

Le Gouvernement, des mains des nobles passa dans celles des gens riches. Vous verrez sur ce sujet & sur les Chevaliers des détails profondément discutés. Le luxe répandu par-tout, le peu d'accord entre les Ordres de l'Etat, facilitèrent les révolutions qui suivirent. Les entreprises de *Sylla* préparèrent celles de *César*; après la mort de ce dernier, le regne de la liberté expira. *Octave* monta sur un trône teint du sang des meilleurs Citoyens; l'Empire se soutint pendant quelque temps. *Constantin* transférant son siége dans la ville qu'il avoit bâtie, y porta le dernier coup; les Barbares armèrent, l'Occident fut démembré.

» Les Evêques avoient par-tout beau- » coup d'autorité; les Patriarches fai- » soient trembler les Empereurs à » Constantinople; le Chef de l'Eglise, » dans une ville qui se gouvernoit pres- » que par ses loix, prit naturellement la

» principale part à l'adminiſtration. » Notre Roi *Pépin*, pour reconnoître » le ſervice que lui avoit rendu le Pape » *Zacharie*, en conſeillant de revêtir » d'un froc *Childeric*, & de le couron- » ner en ſa place, ayant conquis ſur les » Lombards l'Exarchat de Ravennes, » en fit donation au Saint Siége. Son » fils *Charlemagne* la confirma après les » en avoir rechaſſés, & le ſucceſſeur » de Saint *Pierre* ſe vit en poſſeſſion » de la Capitale du monde. »

Cet ouvrage rempli de recherches profondes, de vues nouvelles, préſentées d'une manière plauſible & ſouvent intéreſſante, renferme un précis de l'hiſtoire particulière de Rome. Si l'auteur, en s'écartant de la plûpart des hiſtoriens, ne préſente pas toujours la vérité, il donne ordinairement du vraiſemblable, & il l'appuie ſur des obſervations qui ſont faites pour ſéduire. Il ſuit la plus grande partie des Magiſtratures Romaines depuis leur naiſſance juſqu'à leur décadence. Il y joint des réflexions courtes & bien liées. Son Livre enfin offre un tableau exact du Gouvernement Romain, où l'on voit

Digitized by Google

les cauſes de ſa chûte. L'auteur écrit avec ſimplicité ; il y a de la nobleſſe & de la chaleur dans ſon ſtyle. On voudroit ſeulement qu'il en bannît des expreſſions trop familières. On ſcait que le peuple *clabaude*, mais doit-on ſe permettre ce mot ? On n'aime pas non plus que le Sénat Romain, à meſure qu'on empiète ſur ſes droits, répète ſouvent ſa *vieille ritournelle* des Aruſpices ; il eſt dommage que de pareils défauts, peu nombreux à la vérité, déparent cette Hiſtoire.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 17 Novembre 1765.

LETTRE XI.

De tout un peu, ou les Amuſemens de la Campagne, par l'auteur de Roſe.

LA Brochure qui porte ce titre ; Monſieur, forme un volume *in*-12 d'environ 220 pages ; il renferme cinq

Contes. Je vous donnerai une idée de quelques-uns. Le premier eſt intitulé: *Les deux Vertus. D'Hauterive* & *Senneval* étoient unis par l'amitié la plus tendre. Ils étoient ſages par principes, vertueux par inclination. L'habitude les rendoit bienfaiſans, leurs deux cœurs paroiſſoient animés par une ſeule ame. Chacun cependant avoit un caractère différent. » *D'Hauterive* féroce, » dur, implacable, mépriſoit les foi» bleſſes, combattoit les vices, & dé» teſtoit les méchans. *Senneval* doux, » ſenſible, compatiſſant, blâmoit les » torts, condamnoit les fautes, & plai» gnoit les coupables. *D'Hauterive* mé» ritoit l'eſtime de tous les honnêtes » gens; mais *Senneval* gagnoit tous les » cœurs; l'un faiſoit aimer la vertu, » l'autre la faiſoit craindre. Le même » lieu les avoit vû naître, les mêmes » Maîtres avoient préſidé à leur édu» cation, & l'union de leurs familles » avoit formé celle de leurs cœurs, » que leurs penchans naturels n'avoient » fait qu'augmenter de jour en jour. » Leurs pères ceſſèrent bien-tôt d'être unis; une diſpute de préſéance dans

une assemblée les rendit ennemis. *D'Hauterive* & *Senneval* n'eurent d'autre ressource que celle d'une correspondance difficile. » Mon ami, écrivoit le » premier, si je croyois que l'âge, & ce » qu'on appelle l'honneur pût nous faire » renoncer à notre amitié, je voudrois » mourir à l'instant. Cher *d'Hauterive*, » lui répondoit *Senneval*, ce n'est pas » l'avenir qui m'inquiète, c'est ton » absence qui m'accable; j'étois si ac- » coutumé à me trouver par-tout avec » toi, qu'il me semble n'être plus qu'u- » ne partie de moi-même; les plaisirs » qui veulent s'offrir à moi, loin de » me consoler, ne font qu'augmenter » le regret de t'avoir perdu, puisqu'ils » me rappellent que j'aurois pu dans » un temps plus heureux les partager » avec toi. Si j'ose jouir de quelques » biens sans toi, il semble que je t'en » dérobe ta part. »

La mort de leurs parens leur permet bientôt de se réunir pour ne se plus quitter. Résolus de se retirer à la campagne, ils achètent la Terre & Seigneurie de Beauchamp sur les frontières de la Brie & de la Champagne. Madame

de Forville, veuve d'un Officier de distinction, poſſédoit cette Terre : elle ne la vendoit que pour faire avec plus de facilité une dot égale à deux filles charmantes, fruit de ſon hymen, avec leſquelles elle vouloit aller à Paris, où elle eſpèroit de leur trouver des partis convenables. » Meſdemoiſelles *de Forville* » avoient reçu de la Nature tous les » avantages de leur ſèxe, & n'avoient » négligé aucun des talens propres à les » faire valoir. L'aînée joignoit à une » taille noble & élevée une figure dou- » ce & intéreſſante; la cadette, moins » grande, mais auſſi bien faite, offroit » une phyſionomie moins régulière, » mais plus ſéduiſante. On eût pris la » première pour peindre la beauté; la » ſeconde pour exprimer le plaiſir. » Egalement ſpirituelles, celle-ci n'ou- » vroit la bouche que pour dire une » choſe délicate & ſenſée; l'autre ne » s'exprimoit que par ſaillies. Le regard » tendre & touchant de l'aînée ſem- » bloit vous demander le cœur; celui » de la cadette, vif & décidé, ſem- » bloit vous le ravir. Ceux de nos jeu- » nes Philoſophes, ſans défenſes, fu-

Digitized by Google

» rent ſubjugués au premier coup d'œil ;
» l'aimable enjoûment de la cadette
» fit tourner la tête au ſage *Senneval*, &
» la douceur touchante de l'aînée ſou-
» mit le farouche *d'Hauterive*. »

Invités à reſter quelque temps à la campagne, les deux amis s'enflamment davantage ; d'abord ils ne vantèrent chacun que les charmes de celle qui lui avoit fait impreſſion. Bien-tôt liſant mieux dans leurs cœurs, ils ſe ſentirent portés à s'accorder mutuellement l'indulgence dont ils avoient beſoin l'un & l'autre. Ils commencèrent par ſe flatter, & finirent par s'avouer la paſſion qu'ils éprouvoient : ils parlèrent à Madame *de Forville* ; ſa réponſe fut favorable ; tous deux furent heureux. Les premiers tranſports paſſèrent. Les époux ceſſèrent de ſe contraindre ; chacun reprit ſon caractère. *D'Hauterive* devint moins complaiſant ; ſon épouſe plus réſervée ; *Senneval* fut plus froid, & ſa femme plus vive. Malheureuſement cette dernière étoit née avec un goût violent pour les plaiſirs. Elle feignit une incommodité pour retourner à la ville, & n'y fut pas plutôt arrivée

qu'elle se livra à toutes les dissipations qu'avoit craint son mari. Il comptoit sur elle, il étoit peu effrayé. Bien-tôt il éprouva de justes douleurs. Sa femme multiplia ses connoissances, & ne parut jamais délicate sur le choix. » Le » mal étoit pressant, & le remède dif- » ficile. Ce n'étoit pas dans ce moment » de l'ivresse que les conseils de la rai- » son pouvoient se faire entendre. Il » ne trouva d'autre expédient que de » rassembler chez lui tous les plaisirs » que sa femme cherchoit ailleurs. Ce » moyen imaginé sans doute par sa » tendresse, satisfaisoit son cœur, & » rassuroit sa délicatesse. » Il invita donc ce que Paris offroit alors de plus aimable dans l'un & l'autre sexe.

D'Hauterive n'étoit point à la ville encore. Il n'avoit pas voulu suivre son ami. » Le premier jour des assemblées » fut justement celui de son arrivée; » que l'on se peigne son étonnement » en passant à travers deux files de car- » rosses brillans, dont les Cochers à » larges moustaches & à gros manchons » daignoient à peine se ranger pour fai- » re place à sa berline crottée jusqu'à

» l'impériale. Deux Suiſſes du Régi-
» ment des Gardes, la pertuiſanne à la
» main, lui demandèrent ſon billet ;
» il crut s'être trompé de porte, & il
» alloit reſſortir lorſque Madame *de*
» *Senneval* ayant appris l'arrivée de ſa
» ſœur, accourt au-devant d'elle. Qu'eſt-
» ce que tout ceci, dit *d'Hauterive* ?
» expliquez-le-moi, Madame ; mon
» ami eſt-il devenu fou ? Nous célé-
» brons de notre mieux votre retour,
» lui dit Madame *de Senneval*, en le
» faiſant entrer dans une ſalle où il vit
» deux cens perſonnes à la clarté de cent
» bougies. » *D'Hauterive* fit une très-mauvaiſe figure en rédingotte fourrée & en bottes au milieu des habits les plus élégans. Une Dame qui le prit pour un maſque, vint le prier de danſer une Allemande avec elle. Il crut qu'on l'inſultoit, & ſe retira avec fureur. En vain ſon ami chercha-t-il à s'excuſer ; il ne put adoucir ſon rigide ami, qui, craignant l'exemple de Madame *de Senneval* pour la ſienne, la ramena ſur le champ à la campagne.

Pendant que les deux amis étoient ſéparés, que l'un gémiſſoit des égare-

mens de ſon épouſe qu'il vouloit corriger par la douceur, l'autre faiſoit le tourment de la ſienne par ſa dureté ; il étoit bon, honnête, mais ſévère. *Senneval* ſouffroit pour ſa belle-ſœur, & la plaignoit ; il s'affligeoit des égaremens de ſa femme, & travailloit en ſecret à faire le bonheur de l'une & de l'autre. » Il y avoit près d'un an qu'il » étoit dans ces cruelles inquiétudes, » lorſque *d'Hauterive* arriva chez lui, la » fureur & le déſeſpoir dans les yeux. » Mon ami, lui dit-il, vous me voyez » la rage dans le cœur ; je ſuis hors de » moi, ma femme eſt enlevée ; elle a » pris, pour le temps de ma fuite, ce- » lui où j'étois allé paſſer quelques jours » chez un de mes voiſins. Je l'ai appris » à mon retour ; je veux réduire en cen- » dres l'indigne aſyle qui recèle ſon cri- » me, & le lâche raviſſeur.... Si le Ciel » eſt aſſez injuſte pour permettre que je » ſuccombe..... Vous m'entendez, mon » ami ; elle eſt votre ſœur ; l'injure » nous eſt commune ; c'eſt à vous que » j'en laiſſe la vengeance. Mais com- » ment me la procurer ? Où les trou- » ver ? Que faire ? Par où commen- » cer ?

» cer ? Par vous modérer, lui dit » *Senneval ;* par défendre à vos gens, » qui ſont inſtruits, d'en parler à qui » que ce ſoit, & trouver quelque pré- » texte pour déguiſer cette fuite à ceux » qui l'ignorent. Enſuite comptez ſur » mon zèle ; & ſi vous n'êtes ſatisfait » avant peu de jours, croyez que je n'ai » jamais été votre ami. Mais j'exige » abſolument que vous me laiſſiez agir » ſeul dans cette affaire. » L'aſſurance de *Senneval* fait quelqu'impreſſion ſur *d'Hauterive*. Après l'avoir laiſſé gémir quelque temps, ſon ami trouve le moyen de lui faire ſentir ſes torts avec ſon épouſe. Il l'attendrit, & quand il croit qu'il a ſouffert aſſez, que cette leçon lui ſera toujours préſente, il lui confeſſe que c'eſt lui qui lui a enlevé ſon épouſe, qu'il l'a conduite dans un Couvent auprès de ſa mère. *D'Hauterive* attendri ne ſonge qu'à faire ſa paix. Madame *de Senneval* a eu la veille une autre leçon plus cruelle. Elle a entendu ſes meilleures amies la déchirer, ſe moquer de ſa conduite, & la préſenter avec des couleurs affreuſes. Elle eſt corrigée ; *d'Hauterive* l'eſt auſſi.

Ce Conte, écrit avec chaleur, eſt ſuivi de celui-ci, *Le Triomphe du Talent*. L'Héroïne raconte elle-même ſon hiſtoire. » J'étois dans cet âge où l'ima» gination vive & le cœur ſuſceptible » d'attendriſſement vole au-devant de » la ſéduction : mon père, qui venoit » de me faire ſortir du Couvent où j'a» vois été élevée, pour ſe conſoler de » la perte de ma mère qu'il avoit aimée » tendrement, ne prévoyoit pas que j'al» lois être pour lui une ſource de chagrins » qui ne devoient finir qu'avec ſa vie. » La ſociété de quelques perſonnes plus » âgées que moi, & la lecture de quel» ques Romans, avoient développé de » bonne heure dans mon jeune cœur » le germe de tendreſſe que la Nature » y avoit mis. » Le Chevalier *de Vareuil*, dont la famille tenoit le premier rang dans la Province, devient amoureux d'elle; il en obtient du retour; bien-tôt il eſt plus heureux; il quitte ſa maîtreſſe pour rejoindre ſon Régiment après l'avoir miſe dans un état trop ordinaire après de pareilles foibleſſes. Quelque temps après, elle apprend que le Chevalier va ſe marier; elle ne trou-

Digitized by Google

ve d'autre reſſource que celle d'aller avouer ſa ſituation à la Dlle qui lui eſt promiſe. Le père du Chevalier, inſtruit de cette aventure, croit l'honneur de ſon fils engagé à remplir la promeſſe qu'il a faite. Il prend des arrangemens en conſéquence ; & comme le retour du Chevalier eſt encore éloigné, il fait un Teſtament, dans lequel il le déshérite, & le réduit à ſa légitime, s'il manque à la parole qu'il a donnée. Le Comte *de Vareuil* meurt après cet acte de juſtice. Le Chevalier a ceſſé d'aimer ſon ancienne maîtreſſe ; il la fuit, & renonce aux biens paternels. Après un long-temps, ſon amante apprenant qu'il eſt à Paris, s'y rend ſur ſes pas, & travaille à le ramener. Le goût du Chevalier pour les Comédiennes engage l'héroïne à faire connoiſſance avec une Actrice, dont la conduite ſage & décente eſt admirée. Cette femme s'intéreſſe à ſon ſort. Elle doit jouer le rôle de *Mélanide* dans une maiſon de campagne. L'infidèle Chevalier s'étoit chargé de celui du Marquis *d'Orvigny*. L'Actrice lui fait apprendre le ſien pour la rem-

placer. C'eſt pendant la repréſentation de pièce que le Chevalier reconnoît ſon amante; il la conjure d'oublier ſes torts, & les répare tous. Le ſentiment dont ce petit Conte eſt rempli vous fera plaiſir; il faut le lire dans l'ouvrage même. Ces événemens ſimples perdent beaucoup à être préſentés iſolés dans un extrait.

Les ſept Merveilles. Telis, Feillanne & *Merville* étoient trois amis. Tous trois riches, tous trois jeunes & maîtres de leurs biens, ſe ruinèrent preſqu'en même temps. » Ne ſçachant » plus que faire, parce qu'on eſt fort » déſœuvré lorſqu'on n'a plus d'argent, » n'en ayant plus à ſe prêter, ils s'avi- » ſèrent de ſe donner des conſeils. Ecou- » tez, dit *Feillanne* aux deux autres; » les regrets ſur le paſſé ſeroient inu- » tiles; il faut prendre des réſolutions » ſur l'avenir; il n'eſt pas ſi difficile » qu'on le penſe de raiſonner en ſages » après avoir vêcu en foux. Des jeunes » gens, comme nous, peuvent manger » leurs biens; c'eſt le fait d'un étourdi » qu'il faut plaindre; mais celui qui » ſonge à vivre aux dépens des autres » eſt un fripon qu'il faut punir. Fai-

» ſons l'état de nos dettes, & voyons
» ce qui nous reſte. A toi, *Merville*,
» environ deux mille livres de rentes,
» à moi à-peu-près autant; cela ne ſuffit
» pas à des perſonnes de notre naiſſan-
» ce pour vivre dans l'oiſiveté. Cet état
» d'ailleurs eſt peu convenable à d'hon-
» nêtes gens. Tu as de l'eſprit, des
» connoiſſances, & même des talens;
» il faut que tu choiſiſſes quelque Char-
» ge dans la Robe. J'ai de la ſanté, de
» la force & du courage, je vais ache-
» ter une Cornette de Cavalerie: pour
» *Telis*, à qui il ne reſte rien, & qui
» ne ſçait pas grand'choſe, nous le fe-
» rons Abbé. Ses ſœurs, qui ſont jo-
» lies, pourront lui faire avoir un Bé-
» néfice; en attendant, voilà les bijoux
» qui me reſtent; ils peuvent valoir
» ſoixante louis, avec leſquels il ache-
» tera un Breviaire & des rabats. Lorſ-
» qu'il manquera d'argent, il n'aura
» qu'à nous le faire ſçavoir, & nous
» partagerons avec lui notre petite for-
» tune. » Nos jeunes gens rempliſſent ces projets. *Feillanne* eut une Compagnie de Cavalerie que ſes parens achetèrent. Il partit en regrettant Made-

moiſelle *de Genneville* qu'il aimoit, & dont il étoit aimé. La fortune & la main de cette Demoiſelle dépendoient d'un oncle qui l'avoit adoptée dès ſon enfance, & qui l'aimoit ſans foibleſſe. *Feillanne* chargea ſes amis de veiller à ſes intérêts; ils s'en chargèrent volontiers. *Merville*, devenu Avocat, gagna un procès pour l'oncle de Mademoiſelle *de Genneville*, & la demanda en mariage. *Telis*, ſans imaginer le projet de ſon ami, écrivit à *Feillanne* qu'il étoit perdu. Le Capitaine arrive furieux; *Merville* le raſſûre, en lui montrant le Contrat qu'il a dreſſé, & dans lequel il n'eſt pas fait mention de lui. Pendant que celui-ci eſt heureux, *Telis*, amant d'une couſine de la femme de *Feillanne*, cherche à faire approuver ſa paſſion. *Lolotte*, c'eſt le nom de ſa maîtreſſe, eſt trop jeune pour être ſenſible. Une petite vérole, qui la défigure & qui ne refroidit point *Telis*, avance le bonheur de celui-ci. L'oncle, qui craint de ne pouvoir pas marier facilement une nièce enlaidie, conſent à l'unir à *Telis*.

Deux amis ſont mariés; il reſtoit le

Digitized by Google

3me. *Merville* avoit une maîtresse appellée *Lucile ;* elle vivoit sous la conduite d'un Tuteur. Un Officier l'aimoit, & *Lucile* le préféroit à *Merville ;* celui-ci avoit été pendant quelque temps l'objet des railleries de l'amant favorisé. Sa prudence l'avoit empêché d'éclater. » Un jour que *Merville* étoit à causer » debout avec le Tuteur devant la che- » minée, il apperçut dans la glace que » l'Officier & *Lucile*, qui étoient der- » rière lui, se donnoient des billets. » Cette découverte lui donna toute » l'inquiétude que peut avoir un amant » rebuté ; il résolut, à quelque prix » que ce fût, de sçavoir à quel point » étoit la fortune de son rival ; & s'é- » tant adroitement saisi du sac à ouvra- » ge, dans lequel il l'avoit vû glisser » son billet, il sortit dès qu'il s'en fut » emparé, & y lut d'abord quelques re- » proches sur ce qu'on paroissoit gar- » der quelques ménagemens pour le » petit Robin. Les termes dans lesquels » on en parloit étoient on ne peut pas » plus insultans ; mais ce qui l'irrita » bien davantage, ce fut le projet d'un » rendez-vous, auquel on promettoit

» de ſe trouver le lendemain. *Merville*
» furieux ſe promit bien de faire
» tout ce qui dépendroit de lui pour le
» rompre. Comme il y ſongeoit ſérieu-
» ſement, l'Officier vint lui faire quel-
» ques plaiſanteries ſur les réflexions
» intéreſſantes dont il paroiſſoit occupé.
» Elles le ſont en effet, lui répondit
» *Merville* en lui ſerrant la main, & en
» fixant ſur lui des yeux où l'indigna-
» tion étoit peinte; je ſonge comment
» j'ai pu tenir juſqu'à préſent aux ou-
» trages que vous me faites depuis ſi
» long-temps, & que je mérite ſi peu.»

L'Officier prend occaſion de cette réponſe pour plaiſanter de nouveau *Merville*; celui ci lui parle ſérieuſement. Ils ſe donnent rendez-vous. Tous deux ſont exacts. *Merville*, qui vient en cheveux longs, chapeau ſous le bras, & ſans épée, fournit encore carrière aux mauvaiſes plaiſanteries de l'Officier; il les fait ceſſer en lui donnant le choix de deux piſtolets qu'il a apportés avec lui. On tire au ſort pour ſçavoir celui qui aura le droit d'eſſayer le premier de bruler la cervelle à ſon rival. Le ſort tombe ſur *Merville*; le coup part; il

Digitized by Google

manque. L'Officier tire à ſon tour ſon coup de piſtolet; *Merville* tombe. L'Officier prend la fuite; une chaiſe de poſte, préparée par *Merville*, & deſtinée au plus heureux, l'emmène à Bruxelles. *Merville* ſe relève; ce miracle eſt tout ſimple. Il avoit apporté les piſtolets, il les avoit chargés & n'avoit mis que de la poudre. *Lucile* attend envain ſon amant au rendez-vous; elle ignore les raiſons qui l'ont empêché d'y venir; *Merville* ſe garde bien de les dire. Le dépit la force à ſe déclarer pour l'amant préſent.

Cependant l'Officier étoit à Bruxelles. » Inquiet des ſuites de ſon » combat & des ſentimens de ſa » maîtreſſe, il ne manque pas d'é» crire à un de ſes amis, *qui ne man» que pas* de lui répondre qu'on ne » ſçavoit ce que c'étoit que ſon com» bat, & que pour *Cécile*, elle étoit » mariée depuis huit jours avec *Mer» ville*. Il crut d'abord que cet ami » avoit perdu le ſens. Mais ayant ap» pris la même choſe de pluſieurs au» tres, il prit le parti d'écrire à *Mer» ville* qui la lui confirma; & ayant à

» ſon tour lieu d'être plaiſant, la ré-
» ponſe le fut on ne peut davantage.
» Comme il étoit médiocrement épris,
» & que ſoixante lieues de diſtance
» avoient bien diminué ſa paſſion, il
» prit ſon parti galamment, & ne fut
» pas le dernier à rire du tour dont il
» avoit été la dupe. »

Les trois amis mariés furent inſéparables. Ils vêcurent enſemble ſans ſoucis, ſans rivalité. La femme de *Telis*, *Lolotte* ſur-tout, ne devoit pas eſpérer de donner de l'ombrage à ſon mari, la petite vérole y avoit pourvu. Cependant par une biſarrerie de l'amour, *Feillanne* en devint paſſionné. Les autres ceſſèrent d'aimer leurs femmes pour aimer chacun celle de ſon ami. Ils ne ſe cachèrent point le caprice de leur cœur. Ils étoient trop amis pour ne pas chercher à s'accommoder mutuellement. L'un d'eux fit une belle lettre que les deux autres copièrent, & envoyèrent à l'objet de leur nouvelle paſſion. Les Dames, auſſi liées entr'elles que leurs maris l'étoient, ſe communiquèrent leurs lettres, & furent ſurpriſes d'avoir chacune la même. Elles répondirent auſſi

en commun. Après les avoir amusés pendant six mois, elles consentirent à leur donner un rendez-vous avec les plus grandes espérances. Aucune ne fut remplie; les Dames se moquèrent de leurs maris qui reconnurent leurs torts. » Trop » heureux d'avoir des femmes si sages, » ils s'en tinrent chacun à la leur; de » leur côté, leurs épouses, qui étoient » vertueuses par inclinaison, continuè- » rent à l'être par habitude, & c'est » une habitude bien douce. Tous les » six continuèrent à s'aimer comme » auparavant, & s'aimèrent même da- » vantage, parce qu'ils s'estimèrent.

» Si je me suis trompé, continue » l'auteur, en disant que trois amis vé- » ritables, trois femmes fidèles, trois » maris point jaloux, trois rivaux con- » fidens, trois amans trompés & con- » tens, un secret gardé six mois par » trois femmes, & trois ménages heu- » reux, & réunis sous le même toît, » ne sont pas sept merveilles en ce siè- » cle, j'ai eu tort d'intituler ainsi mon » Conte. On pourra ajoûter qu'il ne » fait pas la huitième. » Cela peut être; mais il en est peu qui réunissent autant

d'événemens singuliers & de gaîté.

Le Nouveau Pigmalion, Hſtoire véritable, forme le dernier Conte de ce Recueil. *Thérèſe de Brieux* étoit la beauté de ſon canton. Douze mille livres de rente que lui avoit laiſſé une tante ajoûtoient à la jalouſie de ſes ſœurs, & à l'empreſſement de ſes amans. On en diſtinguoit deux, le Comte *d'Orgeville*, Capitaine de Dragons, qui avoit toutes les qualités brillantes de ſon état, la vivacité, l'enjoûment, & l'aiſance. *Vermanſey*, Conſeiller au Parlement de R..... qui étoit doux, complaiſant, empreſſé & modeſte, avec beaucoup de mérite. Tous deux étoient approuvés de la famille de *Thérèſe*; mais le choix dépendoit de ſon cœur. Le Comte *d'Orgeville* fut préféré. Leur union ne dura pas long-temps. Le Comte fut tué à l'armée après avoir diſſipé les biens de ſon épouſe. Madame *de Brieux* mourut bientôt; elle avoit toujours mieux aimé *Thérèſe* que ſes autres filles; elle en donna une dernière preuve dans ſon teſtament, où elle l'avantagea beaucoup au préjudice de ſes autres enfans. Cette injuſtice les

révolta. Elles firent un procès à leur sœur. Le testament de leur mère fut cassé. Ce premier succès les anima ; elles cherchèrent à faire revoir celui de leur tante. Cette affaire étoit plus difficile ; on eut des moyens de part & d'autre ; elle traîna en longueur. *Vermansey*, cet amant rebuté autrefois, étoit un des Juges ; la Comtesse *d'Orgeville* alla le solliciter. » Si je vous connoissois moins, » lui dit-elle, j'aurois tout à craindre » de voir mon sort entre les mains d'un » homme à qui j'ai donné de justes sujets » de plaintes. Mais le caractère de M. » *de Vermansey* me rassûre, & je suis » trop certaine de sa vertu pour crain- » dre son ressentiment. Je ne viens pas, » ajoûta t-elle, le prier de m'être favo- » rable, mais seulement de vouloir bien » faire accélérer le jugement que je de- » mande, quel qu'en puisse être l'évé- » nement. » *Vermansey* le lui promet, & la reconduit ; la vûe de la Comtesse ranime sa passion ; ses habits de veuve donnoient plus d'éclat à son teint. En l'accompagnant, il la conduit dans son appartement ; il ne revient qu'alors de son égarement. Les sœurs de la Com-

teſſe arrivent en ce moment ; elles font des remarques malignes qui percent le cœur du Conſeiller. Il étudie avec ſoin cette affaire, lit les Mémoires des deux Parties, conſulte ſes livres, les Avocats les plus profonds, & trouve la cauſe des adverſaires de Madame *d'Orgeville* imperdable. Quelle ſituation embarraſſante pour un amant ! Mais cet amant étoit Juge. Ne pouvant ſe réſoudre à un arrêt ſi cruel, il ménagoit tous les moyens poſſibles de concilier ſon amour avec ſon devoir. Il envoya chercher les ſœurs de la Comteſſe, & leur parla ainſi : » Avant de vous propoſer » l'accommodement que je vais vous » offrir, je dois vous avertir que la loi » vous eſt favorable, & que vous devez » tout eſpérer de votre cauſe ; mais pour- » riez-vous vous réſoudre à voir dans la » dernière miſère une ſœur qui vous a » toujours tendrement aimées, à qui » vous ne pouvez faire d'autres repro- » ches que la prédilection d'une tante » qui l'a élevée ? A-t-elle employé quel- » que ſupercherie pour vous enlever » ſon cœur & ſa ſucceſſion ? Eſt-ce un » ſi grand crime que d'avoir été aimée

» de ſa mère ? & lorſque toute ſa fa-
» mille lui aura donné des preuves de
» ſa tendreſſe, ſes ſœurs ſeront-elles les
» ſeules qui lui en donneront de leur
» haine? Vous ſçavez le vif intérêt que
» j'ai pris moi-même à ſa perſonne,
» mais vous n'en devez rien craindre,
» & la juſtice qui vous eſt favorable me
» ſera auſſi ſacrée que ſes intérêts me
» ſont chers. Votre Juge ſe réduit à vous
» ſupplier d'accorder à votre ſœur une
» penſion viagère, avec laquelle elle
» puiſſe ſubſiſter honnêtement. » Les ſœurs ne ſe rendent pas à ces objets de conciliation. *Vermanſey* accommode enfin ce procès aux dépens de ſa fortune, & prend toutes les précautions imaginables pour empêcher que la Comteſſe en ſoit inſtruite.

L'année du deuil expire; un nouvel amant ſe préſente; on l'accepte avec autant de légèreté que le premier. La nouvelle en vient à *Vermanſey*; accablé de ce coup, il tombe malade. La Comteſſe *d'Orgeville*, qui l'eſtime, le vient voir; ſa préſence le guérit. Les amis du Conſeiller travaillent à lui rendre la Comteſſe favorable. Soins inutiles. Le nou-

Digitized by Google

vel amant de la Comteſſe la mécontente ; elle veut lui donner de la jalouſie, en feignant de s'attacher à *Vermanſey*. Ce projet manque abſolument dans ſes effets ; l'amant piqué ne revient point, & la Comteſſe, en feignant de la tendreſſe, en ſent véritablement. Elle ne le quitte plus, elle avoit pitié de la triſteſſe qui le forçoit à ſe dérober au monde, & à ſe renfermer dans un cabinet inacceſſible à tout le monde. Ce n'étoit pas celui dans lequel il ſe livroit aux études de ſon état. Elle s'inquiète à la fin de le voir s'y cacher ſi ſouvent, & ſur-tout de la précaution qu'il prend de le fermer en entrant & en ſortant. » Que peut-il faire dans ce ca-» binet, diſoit la Comteſſe ? Qui peut » l'y retenir ſi long-temps & l'y rappel-» ler ſi ſouvent ? Elle pouſſoit la curio-» ſité auſſi loin qu'aucune perſonne de » ſon ſexe, & l'intérêt qu'elle prenoit à » *Vermanſey*, ſans le ſçavoir, augmen-» toit encore ſon inquiétude. Dès qu'elle » fut une fois réſolue de s'en éclaircir, » elle ne prit plus un moment de repos » qu'elle n'y eût réuſſi. Tous les domeſ-» tiques furent interrogés, preſſés, ten-

» tés, mais inutilement ; aucun ne put » la satisfaire. » Enfin, elle parvint à trouver la clef de cet endroit secret ; elle en fit faire une pareille, & ne tarda pas à s'en servir. Elle entre étonnée de n'y trouver que des glaces & des vases de fleurs. Pendant qu'elle se disposoit à sortir, elle entend du bruit ; c'étoit *Vermansey* ; elle se cache derrière un tableau. Le Conseiller ouvre une autre porte qui avoit échappé aux recherches de la Comtesse ; il l'ouvre ; il y trouve une statue qui représente cette Comtesse dans sa grandeur naturelle. » O vous, » s'écria le tendre *Vermansey* ; vous » charmante image de la Divinité qui » regne sur mon cœur, vous n'avez » point encore reçu mon hommage » d'aujourd'hui ; vous faisiez toute ma » consolation dans le temps où je vi- » vois loin d'elle. Ajoûtez encore au » plaisir que j'ai de la voir ; que mon » cœur, rempli de son bonheur, exhale » librement devant vous les soupirs » qu'il retient en sa présence ; que mon » ame se livre aux transports qu'elle » vient de puiser dans ses yeux, que » votre parfaite ressemblance me rap-

» pelle tous ſes traits. » Dans ce moment on vient frapper à la porte du cabinet. *Vermanſey*, qu'on demande, eſt forcé de ſortir. La Comteſſe ouvre auſſitôt la porte ſecrette, & va prendre la place de la ſtatue. Une robe blanche qu'elle avoit, le jour baiſſant, l'obſcurité qui s'approchoit, tout la favoriſoit. *Vermanſey* revient. » Pardon, dit-il en » rentrant, pardon, charmante image » de ma chère *Thérèſe*. Si les devoirs fa» tigans de la bienſéance m'ont enlevé » pour quelques momens, ils m'ont oc» cupé ſans me diſtraire de votre ſouve» nir; je reviens plus empreſſé que ja» mais auprès de vous; j'ai une heure » toute entière pour m'entretenir de » mon amour, pour me livrer ſans in» quiétude & ſans réſerve aux ſenti» mens qui charment mon cœur, à » m'occuper des graces, des belles qua» lités de celle qui le remplit tout en» tier. Je vais jouir de tout l'enchante» ment où plonge la préſence de ce qu'on » adore, lors même qu'il nous rend à » plaindre.... Que dis je, à plaindre? » Ingrat, connois mieux le prix de ſes » bontés, ſes complaiſances, ſes atten-

» tions, ſes ſoins généreux, oui, ils » ont pénétré mon ame.,.... La Com- » teſſe, pénétrée à ſon tour, ne put » étouffer quelques ſoupirs que ſon » cœur gonflé d'attendriſſemens ne pou- » voit plus retenir. O Dieux, s'écrie *Ver-* » *manſey* ſaiſi, que vois-je ?..... Celle » qui cède enfin à tant d'amour, qui » vous adore, cher *Vermanſey*, s'é- » cria la Comteſſe, &c. » On devine, Monſieur, quel eſt le dénoûment de ce Conte. *Vermanſey* épouſe la Comteſſe, & tous deux ne s'occupent que de leur bonheur mutuel.

Il y a dans cette Brochure de petites pièces de vers qui ne ſont pas ſans mérite. Le cinquième Conte qui porte ce titre, *Le Mari qui a tort & qui a raiſon*, paroît calqué ſur la Comédie de *Georges Dandin*. Il n'eſt pas de la force & de l'agrément des autres. L'auteur s'eſt trop attaché à courir après l'eſprit. Ses plaiſanteries ne ſont pas toujours naturelles. En général, ſon ſtyle eſt ſimple, facile; on trouve dans tous ſes Contes du ſentiment & de la gaîté. L'auteur, en travaillant avec un peu plus de ſoin, peut nous donner en ce genre des ou-

Digitized by Google

vrages charmans. Il a de l'imagination & des graces. Ceux qu'il vient de publier ſe font lire avec plaiſir.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1765.

LETTRE XII.

Dieu. Ode.

Durand neveu rue Saint Jacques à la Sageſſe, diſtribue des exemplaires d'une Ode intitulée *Dieu* : aſſurément on ne peut choiſir de ſujet plus noble, & en même temps plus difficile à remplir. L'auteur eſt M. *Feutri*, dont je vous ai déja parlé à l'occaſion de quelques morceaux de poëſie qui ne ſont pas ſans mérite ; deux entr'autres ont mérité les ſuffrages des gens de goût, *le Temple de la Mort* & *les Tombeaux*. Ces deux Poëmes ont des beautés, ſur-tout le dernier. L'Ode dont il s'agit renferme des ſtrophes qui vous plairont par la nobleſſe de l'expreſ-

ſion & la grandeur des images ; le Poëte débute ainſi :

Vous dont le vif éclat efface la lumière,
Rapides meſſagers de la Divinité !
Qui des globes errans franchiſſant la barrière,
Parcourez d'un clin d'œil l'eſpace illimité !
Innombrables eſprits, exécuteurs fidèles
Des decrets abſolus du Souverain des Cieux,
Qui courbés *ſous ſon* trône, à l'ombre de vos aîles.
A peine ſoutenez un ſeul *trait* de ſes yeux.

. . . . . .

Vous aimerez, Monſieur, les ſtrophes ſuivantes ; elles offrent des tableaux poëtiques.

Quel ſpectacle ſoudain me ſaiſit & m'enflamme !
Le Ciel s'ouvre. . . . J'entends leurs raviſſans concerts.
C'en eſt fait ; leurs accens ont embraſé mon ame,
Et je chante avec eux le Dieu de l'univers.
Le néant à ſa voix perd ſon vaſte ſilence,
Et le cahos ſe forme, étonné d'exiſter ;
Dans ſon orbe preſcrit, chaque élément s'élance,

Le temps se meut, il part pour ne plus s'arrêter;

. . . . . .

Quels sifflement affreux ! quels volcans ! quels abîmes !

Quels tonnerres !... L'air tremble & paroît s'écrouler ;

La mort horrible s'arme, & traîné par les crimes,

Dans un noir tourbillon je vois son char rouler;

Elle verse à grands flots les malheurs sur la terre. &c.

Il seroit à souhaiter que l'auteur eût terminé son Ode avec la même chaleur ; d'ailleurs elle respire tous les sentimens de la Religion, & honore autant les mœurs de l'auteur que ses talens.

Avis.

De Bure père Libraire Quai des Augustins, vient de publier *les Institutions de Géométrie, le Traité des Courbes anciennes, ou Sections coniques, & l'art de communiquer ses idées, par M. de la Chapelle, Censeur Royal, Membre des Académies de Lyon, Rouen, & de la Société Royale de Londres.* Chacun

Digitized by Google

de ces ouvrages revûs avec ſoin par l'auteur, a acquis un plus haut degré de perfection. Ses Inſtitutions de Géométrie ſont enrichies de notes critiques & philoſophiques ſur les développemens de l'eſprit humain. L'auteur ne s'eſt pas attaché à donner des élémens de Géométrie ordinaires; il a cherché à faire un Traité ſur l'enchaînement des connoiſſances humaines & ſur leur origine; il ne ſe livre point à des conjectures; il place l'homme dans des circonſtances qui lui impoſent la néceſſité de faire une découverte. Cette néceſſité eſt tirée de ſes beſoins dans l'état de ſociété. Il eſt forcé de faire cette découverte, & ne peut la négliger ſans ſe manquer à lui-même. L'amour propre, l'envie d'être mieux, paſſions naturelles à l'homme, & ſi utiles, ſi importantes quand elles ſont bien dirigées, le déterminent à rechercher, éprouver, obſerver. C'eſt ainſi que les vérités néceſſaires, eſſentielles, ſe ſont préſentées à ſon eſprit. Cet ouvrage, Monſieur, avoit déja mérité de juſtes éloges, & cette quatriéme édition eſt bien ſupérieure aux précédentes.

Digitized by Google

Le traité des Sections coniques & autres Courbes anciennes appliquées ou appliquables à différens arts, a été composé dans le même esprit que les Institutions précédentes. L'homme, dit M. l'Abbé *de la Chapelle*, ayant déja une bonne provision des connoissances nécessaires, n'a cherché d'abord qu'à satisfaire sa curiosité dans ses spéculations sur les Courbes. Dans la suite il fit servir à ses besoins les nouvelles découvertes qu'il y fit, & le curieux donna la naissance à l'utile. Tous ces détails donnent lieu à des dissertations sur l'origine des Arts auxquels on les a employés, & sur les auteurs qui les ont inventés ou perfectionnés; ce qui fait trouver à la fois dans cet ouvrage la lumière de la théorie, le fruit de l'application, & le délassement de l'histoire.

L'art de communiquer ses idées est comme la conclusion des deux précédens. Je me propose, Monsieur, de vous parler de ces différens ouvrages avec plus de détails. Je me borne aujourd'hui à vous les annoncer.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1765.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Eſſai ſur les Erreurs & les Superſtitions.

IL ſe répand dans le Public des exemplaires d'un volume *in*-12 de près de 500 pages, imprimé à *Amſterdam* chez *Arckée* & *Merkus*, intitulé : *Eſſai ſur les Erreurs & les Superſtitions.* Voilà un titre bien impoſant ; il eſt néceſſaire de rapporter la *Préface* toute entière. » Si tous les hommes étoient per-
» ſuadés que l'amour de la vérité
» vaut autant que la ſcience ; s'il y
» avoit quelque mérite à lutter con-
» tre l'erreur, à s'élever contre des
» préjugés nuiſibles, à combattre des
» ſuperſtitions proſcrites par les mœurs,

„ les loix, la religion, & cependant
„ adoptées encore par le plus grand
„ nombre; je croirois avoir acquis des
„ droits à l'indulgence du Public. Je
„ croirois mériter le ſuffrage des ames
„ honnêtes, ſi, pour en être eſtimé, il
„ ſuffiſoit toujours d'avoir prouvé com-
„ bien on deſire de l'être. C'eſt aux
„ perſonnes éclairées à me juger; mais
„ avant qu'elles daignent obſerver que
„ je n'ai écrit que pour celles qui ne
„ ſont pas inſtruites. Ce n'eſt pas qu'on
„ ne trouve peut-être bien des épines,
„ bien de l'obſcurité dans les deux pre-
„ miers Chapitres de cet Eſſai: mais
„ avant que d'indiquer & de com-
„ battre les erreurs & les ſuperſtitions,
„ j'ai cru devoir remonter à leur ſource,
„ & j'avoue de bonne foi que je n'ai pu
„ moi-même y arriver ſans ennui.
„ Qu'on ne regarde donc ces deux
„ Chapitres que comme une route pé-
„ nible, aride, fatigante; mais la ſeule
„ qui puiſſe conduire le Lecteur au
„ vaſte pays des erreurs; théâtre dont
„ la vûe ſeroit auſſi trop affligeante,
„ s'il n'étoit pas quelquefois agréable
„ à conſidérer, par la variété des ſcènes

» qui s'y paſſent, & par leur ſingula-
» rité.

» Quelques réflexions que j'avois
» inſérées dans un ouvrage périodi-
» que, m'ont fait naître l'idée de cet
» Eſſai. M. le Docteur *Brown*, Ecri-
» vain très-ingénieux, Philoſophe
» éclairé, a donné il y a quelques
» années, un *Traité des Erreurs po-*
» *pulaires*. Mon ouvrage commence
» où le ſien finit. M. *Brown* prouve,
» par de très-bons raiſonnemens, la
» folie de ces erreurs, j'en démon-
» tre l'abſurdité par l'hiſtoire des maux
» & des progrès qu'elles ont faits. Ces
» deux ouvrages, comme on voit,
» n'ont donc rien de commun. Je ne
» parle que d'un petit nombre d'er-
» reurs, la plûpart mépriſées dans
» les villes, mais malheureuſement
» accréditées dans les campagnes où
» réſide, quoiqu'en diſe l'orgueil,
» la claſſe de Citoyens la plus eſti-
» mable, parce qu'elle eſt la plus uti-
» le, la plus néceſſaire, la plus eſ-
» ſentielle. La tranquillité de l'eſprit
» & la ſaine raiſon ſont auſſi impor-
» tantes au Laboureur qu'au Sçavant

» & au Guerrier. Mais comment le
» Laboureur pourroit-il la connoître
» cette douce tranquillité, cette ſaine
» raiſon ? Quand mille préjugés tyran-
» niſent ſon ame ; quand les erreurs
» & les ſuperſtitions viennent à tout
» inſtant porter le trouble dans ſon
» imagination, l'allarme & l'effroi
» dans ſon cœur. Je voudrois n'en
» avoir détruit qu'une de ces erreurs,
» fût-ce même la plus légère, la moins
» pernicieuſe : je ne m'en flatte point.
» J'ai voulu ſeulement donner à des
» écrivains mieux inſtruits l'idée d'un
» ouvrage que je déſeſpère de voir ja-
» mais paroître. Quelle reconnoiſ-
» ſance ne mériteroit pas celui qui
» tenteroit de prémunir les hommes
» contre toute ſorte d'erreurs, contre
» l'infinité de préjugés, de fables, de
» ſuperſtitions ?

» Au reſte, ſi, contre mon attente,
» je trouvois des Cenſeurs qui vou-
» luſſent me ſuppoſer de mauvaiſes
» intentions ; qui priſſent pour des
» réflexions ſatyriques & des allu-
» ſions indécentes les faits que j'ai
» cru devoir rapporter ; je leur dé-

» clare par avance que je déteſte la » ſatyre ; que j'ai aſſez de reſpect pour » la religion, les établiſſemens & les » perſonnes qui lui ſont conſacrés, » pour regarder comme un crime tout » ce qui pourroit tendre à affoiblir la » confiance & la vénération qui leur » ſont dûes. Je proteſte donc que je » n'ai entendu combattre que des er- » reurs & des ſuperſtitions condam- » nées par la religion même, proſcri- » tes par les loix, réprouvées par la » philoſophie.

» Si, malgré cet aveu, l'on s'obſ- » tine à trouver des alluſions dans cet » Eſſai ; ſi l'on veut abſolument qu'il » me ſoit échappé des traits mordans, » que j'aye écrit dans la vue de déſap- » prouver, de blâmer ou d'offenſer ; » il me reſte encore une réponſe à faire » à mes Cenſeurs ; je leur dirai : Lec- » teurs trop ſoupçonneux, ne liſez pas » mon ouvrage, il n'eſt pas fait pour » vous ; ne liſez aucun livre ; toute » lecture vous eſt pernicieuſe. *Ce n'eſt » point la liqueur qui eſt corrompue*, » a dit l'illuſtre M. *de Monteſquieu*, » *c'eſt le vaſe.* »

L'ouvrage eſt diſtribué en Chapitres ; le premier traite *de l'erreur & de l'incertitude des jugemens* ; nous ne marchons que dans des chemins d'erreurs, dans un dédale dont la foible raiſon humaine ne ſcauroit nous donner le fil. Nos idées confuſes & imparfaites ne ſont que très-mal déterminées ſur les objets intellectuels ; c'eſt cependant de ces deux ſources qu'émanent la Phyſique, la Philoſophie & toutes les ſciences ; la nature nous a fait préſent en vain d'un rayon ; il eſt bientôt étouffé par de fauſſes idées, qui, néceſſairement doivent nous égarer le reſte de notre vie ; nous quittons un petit terrein qui eſt du moins éclairé par une foible lueur, pour nous élever dans un abîme immenſe de ténèbres ; tous les ſyſtêmes ſont ſujets à quatre défauts, au défaut de preuves, au défaut de pénétration pour s'en ſervir, au défaut de volonté pour en faire uſage, aux fauſſes règles de probabilité. » Auſſi les mêmes queſ-» tions agitées, diſcutées depuis tant » de ſiécles, ſont-elles aujourd'hui tout » auſſi neuves que la première fois

» qu'elles ont été proposées. » Ainsi l'homme n'est qu'un composé d'erreurs, de préjugés, énigme impénétrable pour lui-même ; plus il avance, plus il s'égare ; ce seroit un effort bien digne des vrais Philosophes, que de nous ramener au berceau de la nature, c'est-à-dire, à cet état d'ignorance préférable à de fausses notions ; la *Tabula Rasa* ne seroit-elle pas plus précieuse que celle qui est chargée de matières étrangères & mal liées & de caractères indéchiffrables.

Grande question. *Qu'est-ce que l'ame ?* C'est le sujet du second Chapitre. Vous ne doutez pas, Monsieur, que le sujet soit encore resté à remplir. Les avantages de la Métaphysique sont cet or faux qui s'évapore dans le creuset ; notre auteur convient très-sagement que l'*Ame* est une de ces discussions qu'on est incapable d'approfondir. Il nous donne quelque idée des systêmes anciens à ce sujet, & finit par dire : » Mais qu'est-ce donc que l'ame ? je » n'en sçais rien & je me tais. »

Je ne m'arrêterai point à suivre l'auteur dans la marche de ses Chapitres ;

bornons-nous aux matières les plus curieuſes que cet ouvrage renferme. » Les » Anciens, nous demande-t-on, » étoient-ils plus ſçavans que nos pè» res? Nos pères étoient-ils plus igno» rans que nous? » *Pythagore*, ſelon notre Philoſophe, a été le moins déraiſonnable de ces génies qui ſe ſont montrés les précepteurs de l'antiquité; ce qui peut avoir donné lieu à la métempſycoſe. » Mon deſſein n'eſt pas d'e» xaminer ici ces queſtions tant agitées » & ſi peu éclaircies. Je laiſſe aux Doc» teurs Indiens, Mahométans, Per» ſans, &c, à défendre, à force de cris » & d'injures, la doctrine de *Pitha*» *gore*, ou, ſi l'on veut, ſes folles vi» ſions. Je demanderai ſeulement d'où » vient que depuis l'Empire de la » Chine, le plus vaſte des Gouverne» mens, juſqu'à la République de *Saint* » *Marin*, toutes les Nations ont eu » leurs préjugés, leurs fables, leurs ſu» perſtitions? Je voudrois ſçavoir en» ſuite quelle eſt la cauſe, ou mo» rale, ou phyſique, de la reſſem» blance qu'il y a entre les ſuperſti» tions de deux peuples qui ne ſe ſont

» jamais communiqués? Si je pouvois
» m'assurer que comme les extrêmes
» se touchent, les superstitions tien-
» nent aux vérités, je serois moins
» embarrassé à trouver la raison de
» leur ressemblance, de la rapidité
» de leur progrès, de la force & de la
» durée de leur autorité. Alors je con-
» viendrois que tout, ainsi que bien
» des Philosophes l'ont soutenu, que
» tout, dis-je, est très-bien dans ce
» meilleur des mondes; que nos pères
» devoient être tout aussi crédules que
» les Anciens; qu'il y auroit en nous
» de la folie à nous croire plus éclai-
» rés que nos pères; enfin, que ce
» seroit rendre aux hommes le plus
» cruel des services que de détruire
» des erreurs qui ne sont pas moins
» nécessaires au bonheur de chacun
» d'eux, qu'elles sont essentielles à la
» tranquillité générale & à la sûreté des
» gouvernemens qui les ont adoptées.»

Le Philosophe fronde la plûpart des définitions qui en effet sont fausses, & observe sensément qu'il faudroit avant que de disputer, examiner si le sujet de la dispute est existant. On n'est que

trop assuré sur ce qu'on appelle *superstition*; c'est ainsi qu'il s'adresse à ces tyrans philosophiques qui sont encore plus emportés, plus cruels que les fanatiques. » Mais vous, sublimes Dicta-» teurs, vous qui brillez de mille décou-» vertes; vous qui moins impérieux, » moins vains & moins tranchans dans » vos décisions, mériteriez les éloges » que vous vous prodiguez si libérale-» ment; qui êtes-vous pour que je » doive m'en rapporter aveuglément » à vos assertions? Quelles sont vos » autorités? quelle est la base de vos » dogmes? quelle est votre mission? » Vous êtes, dites-vous, des Sages » très-instruits; vous n'aspirez qu'à la » gloire d'éclairer l'humanité. Mais » ceux qui m'ont appris le contraire de » ce que vous me dites, étoient aussi » des Sages; ils étoient instruits au-» tant que vous; ils avoient comme » vous des mœurs, des talens, du gé-» nie. Pourquoi donc leurs principes, » pourquoi leurs conséqnences, pour-» quoi leurs raisonnemens diffèrent-ils » si fort de vos principes, de vos rai-» sonnemens & de vos conséquences?

» Eux, ou vous, êtes dans l'erreur; eux, » ou vous, me trompez. Accablante in» certitude, & qui ne ſert qu'à creuſer » l'abîme où la funeſte envie de ſça» voir m'a précipité ! »

Nous devons écouter un génie ſupérieur, qui eſt en nous mêmes & qui nous conduira ſans erreur à travers l'obſcurité des doutes. » C'eſt lui qui » nous enſeigne que s'il y a de l'im» bécillité à tout admettre, il y a auſſi » de la folie à nier tout »

L'Aſtrologie judiciaire eſt une de ces ſottiſes humaines qu'on a plus de peine à déraciner; ce qui lui a donné naiſſance; les plus grands hommes, les plus éclairés n'ont pû ſecouer dans cette partie le joug de l'imbécillité. » Rien ne ſe fait ici, dit le » Voyageur *Tavernier*, dans ſa relation » d'Iſpahan, rien ne ſe fait ici que de » l'avis des Aſtrologues; ils ſont & plus » puiſſans & plus redoutés que le Roi, » qui en a toujours quatre attachés à » ſes pas, qu'il conſulte ſans ceſſe, & » qui ſans ceſſe l'avertiſſent de la bonne » & de la mauvaiſe heure, des temps » où il peut ſortir, ſe promener, de

» ceux où il doit se renfermer dans son » palais, se purger, se revêtir de ses » habits royaux, prendre ou quitter le » sceptre, &c, ils sont si respectés » dans cette Cour, l'une des plus bril- » lantes de la terre, que le Roi *Cha-* » *Sephi*, accablé depuis plusieurs années » d'infirmités, & ne pouvant recou- » vrer la santé, les Médecins, après » avoir épuisé les ressources de leur » art, jugèrent que le Roi n'étoit » tombé dans cet état de dépérissement » que par la faute des Astrologues, » qui, par trop de précipitation, avoient » mal pris l'heure à laquelle il eut dû » être élevé sur le trône. Les Astro- » logues reconnurent leur erreur : ils » s'assemblèrent de nouveau avec les » Médecins, cherchèrent dans le ciel la » véritable heure propice, ne man- » quèrent pas de la trouver ; & la céré- » monie du couronnement fut renou- » vellée, à la grande satisfaction de » *Cha-Sephi*, qui mourut quelques » jours après. »

L'Astrologie judiciaire nous conduit à la *Magie*. *Zoroastre* en passe pour l'inventeur. La plûpart des céré-

monies payennes ſont fondées ſur la *Magie*. L'auteur avoue qu'il ignore comment des erreurs de ce genre ſe ſont répandues en Amérique ; il faut croire que ce nouveau monde a été ouvert aux hommes depuis très-long-temps, & qu'ils y ont porté tous leurs vices de cœur & d'eſprit. Exemples de ſorcellerie. » Ceux qui ont voyagé » en Laponie, ſçavent bien qu'il n'y a » point de Sorciers dans ce pays non » plus qu'ailleurs ; cependant il n'y a » pas de Voyageur qui n'ait été frappé » des ſiniſtres effets qu'opère ſur les » Lapons la crainte des Sorciers, & de » la grande autorité de ceux-ci ſur leurs » compatriotes. M. *Scheffer* donne une » deſcription très-curieuſe de leurs opé- » rations magiques. Ils ſe ſervent, dit- » il, pour faire leurs ſortilèges, d'un » tambour fait d'un tronc de pin & » d'une ſeule pièce, couvert d'une peau » de rhenne, ornée d'une quantité de » figures peintes groſſièrement, d'où » pendent pluſieurs anneaux de cuivre » & quelques morceaux d'os de rhenne. » Si le Sorcier veut interroger ſon tam- » bour, c'eſt-à-dire, ſe ſervir de ſon

» tambour pour consulter le diable, il
» se met à genoux, ainsi que tous ceux
» qui l'entourent ; il commence par
» frapper doucement sur le tambour
» avec un os de rhenne, en traçant
» avec une baguette une ligne circulaire,
» & en faisant à voix basse ses invo-
» cations : ensuite s'animant par degrés,
» redoublant & ses cris & ses coups, il
» frappe avec violence, pousse des hur-
» lemens affreux, s'agite, se tour-
» mente, écume ; son visage devient
» bleu, ses cheveux se hérissent : ex-
» cédé de fatigue il tombe enfin en pa-
» moison ; il reste quelque temps
» immobile & la face contre terre.
» Lorsque le paroxisme est passé, il se
» relève, croit avoir vû le diable, &
» rend compte à l'assemblée de l'en-
» tretien qu'il a eu avec lui. Ces Sor-
» ciers ont encore un autre sortilège
» qu'on regarde comme le plus ter-
» rible des maléfices, & qu'ils nom-
» ment le *tyre*. Ce tyre est une fort pe-
» tite boule faite du duvet de quelque
» animal. Ils envoyent, disent-ils, cette
» boule où ils veulent, à plus ou
» moins de distance, suivant l'étendue

» du pouvoir du Sorcier. Ils croyent » qu'elle porte inévitablement la mort » à tout ce qu'elle frappe. S'il arrive » que ce soit un homme ou un animal, » elle le tue aussi-tôt, & revient à ce- » lui qui l'a envoyée : au reste, elle » roule avec tant de vîtesse, qu'on ne » peut pas l'appercevoir ; on voit seu- » lement une petite trace bleue qu'elle » laisse sur son passage ; mais si celui à » qui le tyre est envoyé, est plus ha- » bile Sorcier que son ennemi, il le » lui renvoye sans en être frappé, & le » premier Sorcier expire de la même » mort qu'il a voulu donner. »

L'origine des *Enchantemens* ; ils ont été employés de tous les temps, c'est-à-dire, les opérations absurdes qu'on appelle *enchantemens*. » Elles sont exac- » tement rapportées dans les Mémoi- » res de l'Académie des Belles-Lettres » par M. *Lancelot*, dans le compte » qu'il rend d'un procès fait sous *Phi- » lippe-de-Valois*, contre *Robert d'Ar- » tois* & son épouse, convaincus l'un » & l'autre d'avoir usé d'enchantement » contre le Roi & la Reine. *Robert*, est- » il dit dans le récit de cette procé-

» dure, envoya chercher frère *Henri*
» *Sagebrand*, de l'Ordre de la Trinité ;
» & après l'avoir obligé de jurer qu'il
» lui garderoit le ſecret ſous le ſceau de
» la Confeſſion, *Robert* lui montra *une*
» *image de cire enveloppée en un quer-*
» *rechief creſpé, laquelle image eſtoit à*
» *la ſemblance d'une figure de jeune*
» *homme, & eſtoit bien de la longueur*
» *d'un pied & demi. Et ſi le vit bien*
» *clerément Frère Henri par le querrechief*
» *qui eſtoit moult deliez, & avoit en-*
» *tour le chief ſemblance de cheveux auſſi*
» *comme un jeune homme qui porte chief.*
» *N'y touchiez, Frère Henri, dit Ro-*
» *bert ; il eſt tout fait, i ceſtui eſt tout*
» *baptiſiez ; l'en le m'a envoyé de France*
» *tout fait, & tout baptiſiez. Il n'y faut*
» *rien à ceſtui, & eſt fait contre Jehan de*
» *France & en ſon nom & pour le gréver ?*
» *Mais je en vouldroye avoir un autre*
» *que je vouldroye qu'il fuſt baptiſié. C'eſt*
» *contre une deableſſe, contre la Royne.*
» *Si vous prie que vous me le baptiſiez,*
» *quar il eſt tout fait ; il n'y faut que le*
» *bapteſme : je ai tout prêt, les parains & les*
» *marraines, & quant que il y a metier,*
» *fors le baptiſement. Il n'y faut à faire*

„ *fors auſſi comme à un enfant baptiſer*,
„ *& dire les noms qui y appartiennent*,
„ *&c.* » Autre exemple de ſtupidité.
„ Un Eſpagnol, dit M. *Dumont*, Liv.
„ III. de ſes Voyages, avoit l'œil ſi ma-
„ lin, que regardant fixement les fe-
„ nêtres d'une maiſon il en caſſoit
„ tout le verre. Un autre, même ſans
„ y ſonger, tuoit tous ceux ſur qui ſa
„ vue s'arrêtoit. Le Roi qui en fut in-
„ formé, fit venir cet Enchanteur, &
„ il lui ordonna de regarder quelques
„ criminels condamnés au dernier ſup-
„ plice. L'empoiſonneur obéit, & les
„ criminels expiroient à meſure qu'il
„ les fixoit. Un troiſiéme faiſoit aſ-
„ ſembler dans un champ toutes les
„ poules des environs, & celle qu'on
„ lui déſignoit, il ne faiſoit que la
„ fixer, & elle n'étoit plus. Un qua-
„ triéme, &c. »

Obſervations critiques ſur les *Songes*. » L'Antiquité eut tant de confiance
„ aux ſonges, qu'elle en fit tout au-
„ tant de dieux auxquels elle érigea des
„ temples, où *Morphée*, *Jule* & *Phan-*
„ *taſe*, Miniſtres des dieux-ſonges,
„ venoient toutes les nuits dévoiler

„ l'avenir aux crédules dormeurs. La
„ description que *Pausanias* a donnée
„ d'après sa propre expérience, de la
„ manière dont on préparoit ceux qui
„ desiroient d'avoir des songes dans
„ l'antre de *Trophonius*, nous fait con-
„ noître assez jusques à quel degré de
„ complaisance & de simplicité les An-
„ ciens cultivoient cette branche de di-
„ vination. Le dévot commençoit, dit
„ *Pausanias*, par passer plusieurs jours
„ dans le temple de la bonne Fortune
„ & du bon Génie. C'étoit là qu'il
„ faisoit ses expiations, observant d'al-
„ ler deux fois par jour se laver dans
„ le fleuve Hircinas. Quand les Prê-
„ tres le déclaroient suffisamment pu-
„ rifié, il immoloit au dieu une très-
„ grande quantité de victimes, &
„ cette cérémonie finissoit ordinaire-
„ ment par le sacrifice d'un bélier noir.
„ Alors le curieux étoit frotté d'huile
„ par deux jeunes enfans, & con-
„ duit à la source du fleuve où on
„ lui présentoit une coupe d'eau de Lé-
„ thé, qui banniſſoit de l'esprit toute
„ idée profane, & une coupe d'eau de
„ Mnémosine, qui disposoit la mé-

„ moire à conſerver le ſouvenir de ce
„ qui alloit ſe paſſer. Les Prêtres dé-
„ couvroient enſuite la ſtatue de *Tro-*
„ *phonius*, devant laquelle il falloit
„ s'incliner & prier ; enfin couvert
„ d'une tunique de lin, & le front
„ ceint de bandelettes, on alloit à l'o-
„ racle. Voilà bien des cérémonies : ce
„ n'étoit rien encore auprès de celles qui
„ reſtoient à faire. L'oracle étoit placé
„ ſur une montagne au milieu d'une
„ enceinte de pierre, & cette enceinte
„ cachoit une profonde caverne, où l'on
„ ne pouvoit deſcendre que par une
„ étroite ouverture. Quand, après beau-
„ coup d'efforts, & à l'aide de quelques
„ échelles, on avoit eu le bonheur de
„ deſcendre ſans ſe rompre le col, il
„ falloit paſſer encore, de la même
„ manière, dans une ſeconde caverne,
„ petite & très-obſcure. Là, il n'étoit
„ plus queſtion d'échelles ni de guides.
„ On ſe couchoit à terre, & ſur-tout
„ on n'oublioit pas de prendre dans ſes
„ mains une eſpèce de pâte faite avec
„ de la farine, du lait & du miel : on
„ préſentoit ſes pieds à un trou qui
„ étoit au milieu de la caverne, &
„ dans le même inſtant on ſe ſentoit

„ rapidement emporté dans l'antre, „ où couché ſur des peaux de victi- „ mes récemment ſacrifiées, & enduis „ tes de certaines drogues, dont les „ Prêtres ſeuls connoiſſoient la vertu, „ on ne tardoit pas à s'endormir pro- „ fondément : c'eſt alors qu'on avoit „ d'admirables viſions, & que les „ temps & les événemens futurs dé- „ couvroient tous leurs ſecrets. » Détails ſur l'art orinocritique ; les ſonges ont cinq eſpèces, les ſonges, les viſions, les oracles, les inſomnies, les fantômes ; l'autorité des ſonges étoit telle chez les Grecs que les Philoſophes qui parloient fort librement des dieux, étoient très-réſervés ſur l'article des ſonges qu'ils reſpectoient comme les meſſagers de la Divinité. » Avec „ un peu plus de phyſique, les Anciens „ ſe ſeroient épargné le ſoin de nous „ tranſmettre bien des erreurs & des „ ſuperſtitions. Ils auroient vû, par „ exemple, que le ſommeil n'étant „ que l'état d'immobilité du corps, „ quand le défaut d'eſprit dans les or- „ ganes a ſuſpendu les opérations des „ ſens extérieurs, la lâcheté des nerfs

„ & la compreſſion de leurs fibres,
„ tombées les unes ſur les autres, em-
„ pêchent néceſſairement les impreſ-
„ ſions faites par les objets extérieurs
„ de paſſer avec ordre & netteté dans
„ le cerveau. Ils auroient vû qu'alors
„ les rêves n'ont & ne peuvent avoir
„ pour cauſe que le mouvement rapide,
„ précipité, irrégulier, incohèrent, in-
„ terrompu des eſprits animaux dans
„ les capſules du cerveau; que ces eſ-
„ prits agités ſans régularité, paſſant
„ & repaſſant de cellule en cellule, il
„ faut néceſſairement qu'ils pénètrent
„ au hazard dans quelques-unes des
„ traces faites pendant la veille par les
„ objets extérieurs, & qu'auſſi-tôt ils
„ excitent dans l'ame l'idée de ces
„ mêmes objets. La volonté ne diri-
„ geant plus la courſe de ces eſprits,
„ qui ne peuvent paſſer dans le corps,
„ parce que tous les orifices des nerfs
„ leur ſont fermés, il faut qu'ils ſe
„ répandent en déſordre dans le cer-
„ veau: ils en ébranlent à la fois plu-
„ ſieurs parties, ils en r'ouvrent plu-
„ ſieurs veſtiges, qui, ouverts, retra-
„ cent à l'ame des idées diſparates,

„ décousues, qu'elle a conçues en des „ temps fort éloignés, & qui conſé- „ quemment n'ont entr'elles aucune „ liaiſon, nulle apparence de bon „ ſens.

„ Or, s'il n'y a point, & s'il ne „ peut pas y avoir des rêves qui ne „ ſoient produits par cette courſe ir- „ régulière des eſprits animaux dans „ les veſtiges du cerveau, ne faut-il pas „ que ce ſoit cette courſe déſordonnée, „ qui venant à r'ouvrir les traces trop „ profondes qu'ont fait ſur nous, dans „ notre enfance même, les contes monſ- „ trueux dont on nous a bercés, nous „ perſuade que nous voyons & que „ nous entendons des fantômes, des „ ſpectres & mille autres objets tout „ auſſi bizarres, tout auſſi inſenſés; „ mais auxquels l'imagination échauf- „ fée & l'eſprit avili par la ſuperſtition, „ ſont dans la conſtante habitude de „ ſuppoſer de la réalité? »

D'où vient cette crédulité qui a enfanté les *Fantômes*, *Spectres ou Revenans*? L'opinion des erreurs des Sauvages à ce ſujet. Quelle folie autoriſoit ces fables! Le pouvoir de la ſuperſtition ſur l'eſprit

des Romains, la friponnerie des Prêtres payens. » Dans l'Isle Formose ce sont » toujours des femmes qui rempliſſent » cette importante dignité. Ce sont el- » les qui annoncent la volonté des » dieux. Elles prononcent, ou plutôt » elles balbutient des discours très-bi- » sarres ; elles font des contorsions fort » singulières ; elles pouſſent des hurle- » mens affreux ; & quand elles se sont » bien échauffées à force de cris, de » mouvemens rapides & de gestes ou- » trés, elles s'arrêtent tout-à coup, s'é- » crient qu'elles voyent les dieux, se » roulent violemment par terre, mon- » tent sur les toîts des pagodes, se dé- » couvrent jusqu'au dessus de la cein- » ture, se fouètent jusqu'à se déchirer, » lâchent, tout aussi abondamment » qu'elles peuvent, leur urine sur la » foule dévote. Après cette opération, » qui n'est pas la moins plaisante, el- » les se dépouillent entièrement, des- » cendent toutes nues, & se lavent en » présence des spectateurs émerveillés. » A Madagascar ce sont encore les » femmes qui ont l'avantage exclusif de » parler à la Divinité, & c'est par leur

» bouche que la Divinité ne manque
» pas de recommander au peuple de
» croire aux jours, aux heures, aux
» instans heureux ou malheureux.
» Aussi les femmes de Madagascar
» croiroient-elles avoir commis un cri-
» me presqu'impossible à expier, si
» ayant eu le malheur d'accoucher dans
» un temps déclaré sinistre, elles
» avoient négligé de faire dévorer leur
» enfant par les bêtes féroces, de l'a-
» voir enterré vivant, ou au moins de
» l'avoir étouffé. »

Jusqu'à quel excès de barbarie la superstition peut avoir porté l'esprit humain. » Il y a dans le Pégu un temple
» où l'on renferme les filles les plus
» belles & de la plus haute naissance:
» ces vierges sont servies avec le plus
» profond respect; elles jouissent
» des honneurs les plus distingués;
» mais tous les ans une d'elles est so-
» lemnellement sacrifiée à l'idole de la
» nation. C'est un beau jour pour tout
» le peuple, excepté pour la victime,
» que le jour de ce sacrifice: c'est com-
» munément la plus belle des vierges
» consacrées qui a l'honneur d'être choi-
» sie:

» sie : le Prêtre la dépouille, & le bar-
» bare l'étrangle, fouille dans son sein,
» en arrache le cœur, & le jette au nez
» de l'idole. » Les superstitions des *Giagues* sont moins douces que celles des habitans de l'Isle *Formose* & du *Pégu*, aussi y sont-ils plus fortement & plus religieusement attachés : car il est bon d'observer que, par une raison inconcevable, plus un culte est absurde & cruel, plus le peuple le pratique. » Un
» Giague se croit invulnérable quand,
» après avoir pilé un de ses enfans dans
» un mortier, & l'avoit fait bouillir
» avec quelques racines, de l'huile &
» quelques végétaux, il en a composé
» une pâte, dont il a eu soin de se frot-
» tre. Le Roi des Giagues ne sort qu'une
» fois l'année de son palais, ou, pour
» parler plus juste, de son antre. Cette
» fête est solemnelle & attendue par ses
» courtisans avec d'autant plus d'im-
» patience, que le Prince fait égorger,
» suivant l'usage, tous ceux qui se ren-
» contrent sur son passage, & qu'il
» donne gracieusement à manger à sa
» suite. La Reine des Giagues (ce peu-
» ple est plus souvent gouverné par des

» Reines que par des Souverains) ob-
» ſerve auſſi fort religieuſement un
» autre uſage très-ancien dans ſes Etats.
» Quand elle a déclaré la guerre à quel-
» que puiſſance étrangère, avant que
» d'entrer en campagne, elle fait aſ-
» ſembler devant elle ſes plus belles ſu-
» jettes & ſes plus beaux guerriers; là,
» ſous ſes yeux, ils jouiſſent dans mille
» différentes attitudes des plaiſirs de
» l'amour : le peuple & la Souveraine
» croyent que rien n'eſt plus propre à
» ſe rendre le ciel favorable que cette
» ſingulière cérémonie. Les Giagues
» penſent à cet égard comme pen-
» ſoient jadis les Babyloniens; car on
» ſcait que chez eux les femmes étoient
» obligées de ſe proſtituer au moins
» pendant tout un jour dans le cours
» de la vie, en expiation de leurs fautes;
» ce préjugé étoit même ſi fort, & il
» alla ſi loin, qu'une femme, de quel-
» que haut rang qu'elle fût, ne pou-
» voit ſans crime ſe refuſer aux deſirs
» du premier Etranger qui vouloit jouir
» d'elle pour ſe purifier. Or, qui a dit
» aux Giagues qu'ils ne font qu'imiter
» les Babyloniens? Les habitans de la

» Grande-Java vont, à la plus légère in-
» commodité, trouver leurs Prêtres,
» qui leur demandent s'ils ont envie de
» mourir; au moindre ſigne de con-
» ſentement que donnent les malades,
» les Prêtres ſe jettent ſur eux, les égor-
» gent, & ſe repaiſſent de leur chair. »

Si par tout il y a des hommes, il y a auſſi des ſuperſtitions? Quels avantages procurent-elles? De quel bien peuvent-elles être? D'une très-grande utilité, répond l'auteur. » Je conviens, pour-
» ſuit-il, qu'à conſidérer ſeulement
» les maux que la ſuperſtition a cauſés,
» elle eſt très-pernicieuſe; mais ſi je fais
» attention aux reſſources qu'elle offre
» pour réunir les hommes diviſés, ir-
» rités, & prêts à s'entre-détruire, aux
» moyens qu'elle préſente de rétablir
» l'ordre & les loix, où regnoient l'a-
» narchie & la confuſion, aux projets
» qu'elle dicte pour fonder ou étendre
» de nouveaux gouvernemens: ſi je ré-
» fléchis aux voyes qu'elle prépare à ſa
» propre deſtruction, quand le culte
» qu'elle a inſtitué, eſt dégénéré en
» pratiques totalement abſurdes; quand
» ſes ténèbres épaiſſies ont aveuglé tous

» les yeux, & abruti tous les eſprits. » Alors je vois, alors je ſuis forcé de » convenir que les ſuperſtitions ſont » tout au moins auſſi utiles qu'elles » ont d'abord été pernicieuſes. C'eſt » ainſi que dans les mains d'un habile » Chymiſte les poiſons ſe changent en » remèdes actifs. Heureuſe la Nation, » qui, lorſque ſon ignorance, ſes pré- » jugés, ſes ſuperſtitions ſont parve- » nues à leur plus haut degré d'aveu- » glement & de ſtupidité, produit un » impoſteur, un ambitieux, un hom- » me de génie, qui par de nouvelles » erreurs, moins groſſières & moins avi- » liſſantes, tire ſes compatriotes de » l'abîme où ils étoient tombés; quand » même par la ſéduction de l'impoſture » & de l'enthouſiaſme, il les condui- » roit dans un précipice nouveau, » mais moins profond & moins affreux » que celui dans lequel ils ont été en- » ſevelis. »

Hiſtoire de *Mahomet*. C'eſt à cette partie que l'auteur ſemble avoir conſacré les trois quarts de ſon ouvrage. Exemple qui démontre la fauſſeté des preuves de M. *Rouſſeau de Genève*;

qui a perdu tant de génie à faire la Satyre des Sciences & des Arts. Les mœurs des Arabes ne se sont corrompues qu'à mesure qu'ils sont devenus ignorans ; quelle étoit leur créance avant qu'ils eussent adopté la doctrine de *Mahomet* ? » Le système philosophique des mondes habités n'est rien » moins que moderne ; car c'étoit un » des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, qui ne doutoient » pas que le Soleil, la Lune, & les » étoiles fixes ne servissent de demeure à des intelligences d'une nature » moyenne entre l'homme & l'Etre Suprême qui dirigeoit les mouvemens » de ces intelligences, comme l'ame » gouverne le corps humain. Mais » comme ces corps célestes ne se montroient pas toujours sur l'horison, » les Arabes suppléérent à leur présence » par des images qu'ils consacroient » solemnellement comme nous l'avons » dit, & où ils se persuadoient que ces » intelligences venoient se renfermer, » pour envoyer de-là leurs influences sur » la terre & dans l'air, comme de leurs » orbites mêmes. »

Des différentes opinions sur Mahomet. Le Dictionnaire de *Moréri* démontré faux sur l'article de *Mahomet*; c'est une des erreurs de ce grand ouvrage que de présenter *Mahomet* né dans la lie du peuple; il étoit sorti d'une des premières familles de son pays.

Je ne dirai rien sur ce Législateur, sa vie étant trop connue; je passe au Chapitre XXIX, qui renferme quelques observations sur le Comte *Zinzendorff*, Chef de la Secte des *Hernhutes*.

» M. *Zinzendorff* foulant aux pieds les » mœurs, les préjugés, l'autorité de la » tradition, jetta les premiers fonde- » mens de son absurde système. Ce fut » alors qu'à la faveur des dehors res- » pectables de la religion, il entreprit » de s'ériger en réformateur du culte, » & d'établir une secte nouvelle. Son » zèle feint, l'activité de ses démar- » ches, l'impétuosité de son imagina- » tion, ses talens, sa naissance, son » caractère vicieux; que de moyens » pour abuser de la crédulité publique! » Il les employa tous. Avec moins de » ressources il eut formé dans d'autres » temps des ligues redoutables. Son

» impoſture n'a ſéduit qu'un petit nom-» bre d'ames foibles. Il s'eſt éteint lui-» même, & n'a laiſſé d'autres veſtiges » de ſon exiſtence que la crainte des » maux qu'il a voulu cauſer. » Son hiſtoire. Dès ſon enfance il laiſſa entrevoir ſes penchans vicieux ; à treize ans il connoiſſoit déja les excès de la débauche. Voilà d'excellentes diſpoſitions pour un chef de Secte ; il avoit un goût décidé pour tout ce qui étonnoit ſon imagination ; amoureux ſur tout du ſtyle oriental dont il étoit ſi paſſionné, qu'il compoſa dans ce genre des Cantiques ſacrés, » ſi ſinguliers, ajoute » notre auteur, & d'une telle extra-» vagance, qu'on ſoupçonna quelque » dérangement dans la tête du jeune » *Zinzendorf.* » Il ſe livra d'abord à la fureur du jeu, le quitta pour faire des réfléxions profondes ſur ſon projet de ſe diſtinguer par quelque coup d'éclat ; il voulut faire dans ſa Patrie le rôle de Théologien. Ce perſonnage ne lui réuſſit point. Il voyagea ; de tous ces voyages il ne rapporta que l'avantage de s'être lié en Angleterre avec deux ou trois Quakers ; de retour en

Allemagne, il prétendit réformer l'égliſe de Wittemberg ; il trouva des oppoſitions inſurmontables, ſe donna bien de la peine pour vivre mépriſé. Il n'y a point d'abſurdités que le Légiſlateur ne cherchât à conſacrer par un imbécille enthouſiaſme ; enfin, après bien des humiliations, des opprobres, ce chef de Secte mourut dans les bras des ſiens, laiſſant ſon troupeau peu nombreux & preſque anéanti aujourd'hui.

Il faut conſulter l'original même, & s'arrêter aux divers détails de la vie de *Zinzendorff* ; c'eſt ce qu'il y a peut-être de plus intéreſſant dans cet ouvrage, auquel l'auteur a eu très-grande raiſon de donner le titre modeſte d'*Eſſai* ; en effet, rien de moins approfondi, jamais titre ne fut moins rempli ; ce ſont des cahiers informes qui ont été abandonnés indiſcrètement à l'impreſſion ; cependant il y a quelques traits curieux dans cette compilation qui n'eſt pas ſans mérite.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1765.

Digitized by Google

LETTRE XIV.

Journal des Romans.

DE toutes les entrepriſes Littéraires, dont le ſiécle aura lieu de s'applaudir, je ne crois pas qu'il en ſoit une plus intéreſſante, & même plus utile pour la Nation, que celle qui s'annonce par le *Proſpectus* ſuivant : *Journal des Romans, ou Abrégé des meilleurs Romans, depuis le premier qui a paru en France, juſqu'à ceux qui paroiſſent aujourd'hui.* » Les Romans ſont une des plus con-» ſidérables parties de la Littérature ; » ils peuvent amuſer, & ſouvent occu-» per utilement les Sçavans, les gens de » Lettres, & ceux qui ne le ſont pas, » les perſonnes de tout état, de tout » ſèxe, de tout âge, & c'eſt peut-être » la ſeule eſpèce de Livres qui ſoit faite » pour tout le monde. Mais parmi les » perſonnes qui les liroient volontiers, » combien peu en eſt-il à qui leurs fa-» cultés permettent de ſe procurer tout

» ce qu'il y de plus curieux en ce genre !

» Ce ſeroit donc rendre à la plûpart » des Lecteurs un ſervice important que » de leur procurer, à peu de frais, une » collection choiſie des Romans Fran- » çois. C'eſt ce que notre titre annonce; » mais ce titre a beſoin d'être déve- » loppé.

» Nous entreprenons de donner au » Public un Abrégé des meilleurs Ro- » mans qui ont paru en France juſqu'à » préſent; mais nous n'avons garde de » nous borner à une ſimple analyſe. C'eſt » le Roman même que nous mettrons » ſous les yeux du Lecteur, ſans y rien » changer, quant à la forme & au ſty- » le. Nous conſerverons même le lan- » gage & les expreſſions. Notre travail » conſiſtera principalement à abréger ce » qui étoit trop étendu, à reſſerrer, par » exemple, en un ſeul volume, des » faits & des événemens qui en rem- » pliſſoient dix ou douze, grace à la » ſtérile fécondité des auteurs. On ſçait » aſſez qu'un grand nombre de Romans, » tels que les *Clélie* & les *Cléopâtre*, ont » beſoin de cette abbréviation pour ne » pas ennuyer les Lecteurs ſenſés. Dans

» ceux que je viens de nommer & dans
» beaucoup d'autres, on trouve de l'i-
» magination, des graces, des exem-
» ples de vertus, plusieurs espèces de
» beauté, en un mot, mais trop de ver-
» biage, & des descriptions qui révol-
» tent par leur excessive longueur. Nous
» retrancherons ce fatras inutile; & ce
» qu'il y avoit de bon, n'étant plus étouf-
» fé sous un amas de détails assommans
» & minutieux, paroîtra dans tout son
» jour.

» Nous prendrons encore une autre
» précaution, presque aussi nécessaire.
» Le langage des premiers Romans a
» souvent de l'énergie, ou de la naïve-
» té, dans les termes & dans les tours,
» & c'est ce qui nous détermine à le
» conserver, sans y faire aucun chan-
» gement: mais d'un autre côté il est si
» différent du nôtre, que beaucoup de
» personnes auroient de la peine à l'en-
» tendre. Ainsi de peur de tomber dans
» l'inconvénient de présenter au Lec-
» teur des ouvrages inintelligibles, ou
» dans celui de défigurer ces mêmes ou-
» vrages, nous en donnerons une tra-
» duction qui sera placée vis-à-vis le

» texte à droite ; c'eſt-à-dire, que le
» texte ſera toujours au *verſo* du feuil-
» let, & la traduction à la page qui le
» regarde. Nous ne nous flattons pas
» que cette verſion puiſſe rendre parfai-
» tement les beautés de ſtyle qui ſe trou-
» veront dans les originaux. Loin d'aſ-
» pirer à cette gloire, nous nous croyons
» obligés de ſacrifier l'élégance de la dic-
» tion à l'exactitude littérale, lorſqu'il
» ſera impoſſible d'accorder l'une avec
» l'autre. La raiſon en eſt que cette tra-
» duction n'entre qu'acceſſoirement
» dans le deſſein de notre ouvrage, &
» qu'elle n'y trouve place que comme
» une eſpèce de Dictionnaire toujours
» ouvert pour faciliter l'intelligence
» d'un langage étranger pour nous. On
» doit s'attendre à voir le texte rendu
» mot à mot, les tours anciens conſer-
» vés, autant que notre langage moder-
» ne pourra le permettre. Plus nous
» nous rapprocherons du ſtyle original,
» ſans bleſſer la langue, plus nous croi-
» rons avoir réuſſi. Nos Lecteurs ſe fa-
» miliariſeront plus aiſément avec les
» expreſſions & la manière de parler
» de nos Pères ; ils apprendront plus

» promptement la langue des auteurs
» que nous faiſons revivre, & ſeront
» plutôt en état de les entendre, ſans
» le ſecours d'un interprète. Il eſt inu-
» tile d'avertir que cette traduction
» n'aura lieu qu'à l'égard des Romans,
» dont le ſtyle eſt trop vieilli, pour
» qu'on puiſſe les lire ſans difficulté.

» Nous eſpérons, après cela, que la
» lecture de notre Recueil pourra deve-
» nir amuſante; mais ce n'eſt pas aſſez,
» & nous nous promettons bien qu'elle
» ne ſera pas tout-à-fait infructueuſe.
» Ce n'eſt point ici un ouvrage de pur
» agrément, & nous oſons aſſûrer qu'il
» eſt beaucoup moins frivole qu'on ne
» le penſeroit à l'inſpection du titre. En
» faiſant paſſer nos Romans en revûe,
» nous aurons occaſion de les faire ſer-
» vir quelquefois à l'éclairciſſement de
» l'Hiſtoire. Notre Journal, enviſagé
» ſous ce point de vûe, devient impor-
» tant & philoſophique.

» Nous verrons ſi chaque Roman ne
» peut point nous aider à connoître, du-
» moins en quelque choſe, les Mœurs,
» les Uſages, le Génie & la Littérature
» du ſiécle, où il a été écrit. Voici l'or-

Digitized by Google

» dre & la marche de ce Journal qui ne » reſſemble à aucun de ceux que nous » connoiſſons.

» Nous dirons d'abord quelque choſe » de l'origine des Romans en France : » nous diviſerons enſuite notre ouvrage. » Comme le *Génie Romancier* de la na- » tion a ſubi divers changemens, ces » changemens ſeront pour nous autant » d'époques, & nous fourniront autant » de diviſions naturelles. La première » Partie, qui commencera au premier » Roman, ſera exécutée dans la forme » qui ſuit ; & par elle on peut juger des » autres.

» 1°. Avant de rien dire du premier » Roman imprimé en France, nous » donnerons la vie abrégée de ſon au- » teur ; nous donnerons auſſi en ſon lieu, » celle de tous les Romanciers, ſur la » perſonne deſquels nous aurons quel- » ques lumières.

» 2°. Nous ferons ſuivre l'abrégé de » ce même Roman, en lui laiſſant, com- » me on l'a dit, ſa forme, ſes diviſions » & ſon ſtyle, & on mettra à côté la tra- » duction de cet abrégé.

» 3°. L'ouvrage ſera examiné enſuite,

» & on tâchera de l'apprécier. Supposé
» que le même écrivain ait composé
» d'autres Romans, on en donnera pa-
» reillement l'abrégé, & chaque abrégé
» sera suivi d'un semblable examen.

» 4°. Quand tous les Romans sortis
» de la même plume auront été *exécutés*
» de cette sorte, le génie de l'auteur de-
» viendra l'objet de notre critique.

» 5°. De ce Romancier, nous passe-
» rons à celui qui lui a succédé immédia-
» tement, & ainsi de suite, jusqu'à la
» seconde époque, à laquelle commen-
» cera la seconde Partie.

» 6°. Avant de terminer la première,
» nous la couronnerons par de courtes
» réfléxions sur l'Histoire de ces temps;
» nous verrons si dans les Romans de
» cette division, les mœurs des person-
» nages, les usages, les fêtes, &c, n'ap-
» partiennent point au siécle de l'auteur.
» Nous chercherons la cause du change-
» ment que subit le génie Romancier
» au temps de notre seconde époque.
» Nous examinerons si les Lettres, en
» général, éprouvèrent alors la même
» révolution; si cette révolution ne fut
» point une suite de celle des mœurs,

» ou si celle des mœurs ne lui doit point » être attribuée ; car les mœurs influent » souvent sur la Littérature, ou la Lit- » térature sur les mœurs.

» La seconde Partie, & les suivantes, » seront traitées avec la même méthode. » Par ce moyen nous pourrons satisfaire, » d'un côté, les Philosophes qui recher- » chent l'Histoire des Arts, des Scien- » ces, de la Littérature & des Mœurs, » & de l'autre les personnes qui n'ont » pour objet que leur amusement dans » la lecture des Romans de tous les siè- » cles. La partie philosophique de cet » ouvrage, placée dans des articles sé- » parés, tiendra peu de place dans cha- » que volume, & les Lecteurs à qui elle » ne plaira pas, pourront la passer, sans » interrompre le cours de leur lecture. »

Vous voyez, Monsieur, que l'esprit philosophique sçait tirer du sein même de la frivolité, l'utilité & l'instruction. En effet, on ne pouvoit imaginer un plan plus heureux. On n'ignore pas que nos premiers Romans tiennent beaucoup à notre histoire, à nos mœurs, à nos coutumes ; cette nouvelle source de connoissances répandra des lumières in-

Digitized by Google

finies sur les fastes de la France. Que de grandes Maisons, dont les noms & peut-être les faits particuliers seront tirés de l'obscurité ! Je ne doute pas que le Public ne reçoive avec empressement ce *Prospectus*. Il paroît que les auteurs s'attacheront à mériter les suffrages, & que ce sera leur premier objet. Je ne vous parle pas des conditions ; ils nous préviennent qu'ils publieront encore un nouveau *Prospectus*, lorsque leur ouvrage pourra se distribuer.

Ressource contre l'ennui ou l'art de briller dans les Conversations : 2 volumes in-12, à Paris chez la veuve Ducheſne rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

L'ouvrage qui porte ce titre, Monsieur, est un Recueil de plusieurs historiettes, de quelques traits plaisans puisés dans les *Anas*. L'éditeur nous dit dans sa Préface qu'il s'est attaché à ne rassembler que des morceaux qui méritassent d'être retenus. Il n'a pas prétendu offrir au Public des détails nouveaux. Je me bornerai à vous en citer quelques-

uns. » M. *de Saint-Preuil*, Gouver-
» neur d'Amiens, proposa un jour une
» entreprise sur Arras, à *Courcelles* en
» cette manière : J'ai fait choix de vous,
» comme du plus sage soldat que je con-
» noisse, pour un coup qui fera votre
» fortune. Il s'agit de surprendre Arras, &
» voici comme je l'ai conçu. Vous vous
» déguiserez en paysan, & porterez ven-
» dre des fruits sur la place. Après avoir
» été là quelque temps, vous cherche-
» rez querelle à quelqu'un que vous
» tuerez sur le champ d'un coup de poi-
» gnard. Vous vous laisserez prendre,
» on vous fera votre procès, & on vous
» condamnera à être pendu. Je ne sçais
» si vous sçavez que la coutume d'Arras
» est de faire les exécutions hors de la
» Ville : c'est là-dessus que roule mon
» dessein. Je disposerai une embuscade
» auprès de la porte par où l'on vous fe-
» ra sortir, de laquelle mes gens se ren-
» dront maîtres dès qu'ils verront qu'on
» sera attaché au spectacle ; je marche-
» rai en même temps pour les soute-
nir, s'il en est besoin, & pour m'as-
» surer entièrement de la Place. Après
» quoi je suis à vous, & je vous déli-

» vre ; voilà mon deſſein, qu'en dites-
» vous ? Il eſt be[illegible], repliqua *Cour-*
» *celles*, mais la choſe mérite réfléxion.
» Hé bien, ſongez-y, dit *Saint-Preuil*,
» & je ſçaurai demain votre réſolution.
» Le lendemain *Courcelles* alla le trou-
» ver, & lui dit : *Monſieur, j'ai penſé*
» *à votre deſſein, il eſt admirable, je*
» *ſuis ravi d'en être, mais je vous prie*
» *de trouver bon que je commande l'em-*
» *buſcade, & que vous ſoyez le pa-*
» *tient.* »

En voici un autre qui a quelque choſe d'atroce, mais qui eſt d'une ſingularité qui m'engage à vous le rappeller. *San Pietre de Baſſelica*, de l'Iſle de Corſe, né dans l'obſcurité, s'étoit attiré la haine des Génois, contre leſquels il ſoutint une guerre cruelle, aidé des ſecours d'une Puiſſance Etrangère. Il avoit épouſé *Vanina*, femme d'une rare beauté, & qui ſortoit de l'illuſtre Maiſon *d'Ornano*. Dans le temps qu'il étoit à la Cour de France, ſa femme forma le deſſein de paſſer à Gênes pour réconcilier ſon mari avec la République. En vain *San Pietre* lui envoya un domeſtique pour la détourner de cette entre-

priſe. » Ce projet qu'elle forma fut un » grand crime pour elle dans l'eſprit de » ſon mari. Dès qu'il la vit, il lui dit » froidement de ſe préparer à mourir. » Elle s'y diſpoſa avec courage; mais » elle lui demanda, pour toute récom- » penſe de ſa vertu, la grace de mourir » de ſa main, parce qu'elle ne pouvoit » pas ſouffrir qu'un autre que lui la tou- » chât. *San Pietre* ſe mit à genoux de- » vant elle, l'appella ſa maîtreſſe, lui » demanda pardon, & l'étrangla enſui- » te avec un linge. »

Les diſputes religieuſes ont eu lieu dans tous les pays, & parmi tous les peuples; elles ont cauſé trop ſouvent des troubles, qu'on ne put appaiſer que difficilement. La manière dont un Calife s'y prit pour les diſſiper dans ſes Etats eſt bien digne du Chef de la Loi Muſulmane. Il ſe nommoit *Vathek*. » Les eſprits étoient partagés ſur cette » grande queſtion : *Si l'Alcoran étoit* » *créé ou incréé*. Les dévots prétendoient » que ce Livre étoit incréé. Les Mota- » zales, à la tête deſquels étoit le Ca- » life, ſoutenoient le contraire. Un fa- » meux Docteur appellé *Ahmet-al-Ko-*

» *raï*, appuyé des fanatiques de ſon » parti, forma une ligue pour dépoſer » *Vathek*, & pour ſe mettre à ſa place. » La conjuration fut découverte ; on » arrêta le chef, & on le fit paroître » enchaîné devant le Calife. Ce Prince » lui demanda ſi l'Alcoran étoit créé ou » incréé. *Ahmet* déclara qu'il ne croi- » roit jamais que l'Alcoran eût été créé. » Le Calife, ſans autre réponſe, tira » ſon ſabre, & abattit la tête du Doc- » teur : ainſi finit cette conteſtation. » Beaucoup d'ouvrages anciens ſont remplis de réfléxions contre l'orgueil. Ce vice eſt ſans doute un des premiers auxquels ſe ſont livrés les hommes, & un des plus difficiles à déraciner, puiſqu'on n'a ceſſé d'écrire contre lui. » *Veſpaſien* re- » çut une lettre de *Volageſe*, avec cette » inſcription faſtueuſe : *Arſace*, *Roi des* » *Rois*, *à Flavius Veſpaſien.* Celui-ci » dans ſa réponſe mit : *Flavius Veſpa-* » *ſien à Arſace*, *Roi des Rois.* On dit » que *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, écri- » vant à *Henri IV*, remplit ſa Lettre » d'une tirade de titres qui ne finiſſoient » point. Le Roi de France lui répondit » & ſigna : *Henri*, *Bourgeois de Paris.* »

Que cette ſimplicité eſt reſpectable! elle vaut un Traité entier ſur l'orgueil.

On a raſſemblé dans cet ouvrage beaucoup de détails ſur les Orientaux. La molleſſe & l'indolence ſont naturelles à ces peuples. Le célèbre Calife *Haroun* qui fit naître les Arts dans cette partie du monde, où la Religion ſembloit être un obſtacle à leurs progrès, avoit un fils lâche & efféminé, deſtiné par l'ordre de la naiſſance à regner après lui, & qui en effet lui ſuccéda. » Il avoit » fait des efforts inutiles pour lui inſ» pirer le goût du travail & des Scien» ces. *Amin*, c'eſt le nom de ce fils, » ne voulut jamais étudier; & tout le » fruit qu'il retira de ſon éducation fut » de ſçavoir faire paſſablement des » vers; ce qui n'étoit pas alors un plus » grand mérite en Arabie qu'il l'eſt au» jourd'hui en France, parce que la » Poëſie étoit devenue, pour ainſi dire, » la langue naturelle du pays. *Amin* » chanta ſa pareſſe & ſes amours; & » lorſque ſon père voulut encore l'en» gager à lire, du moins un ouvrage » curieux & ſolide qui venoit de pa» roître, le jeune Prince écrivit deſſus

» deux vers, dont le sens étoit : *Je suis* » *occupé de mes amours, cherchez quel-* » *qu'autre qui étudie.* Il renvoya le Li- » vre sans en avoir lu une seule ligne. » Un Souverain de ce caractère ne pou- » voit regner paisiblement. Il fit des in- » justices à son frère *Mamon* qui rompit » avec lui, & qui, secondé d'un parti » puissant, se fit proclamer Calife. » Quand on vint apprendre cette nou- » velle à *Amin*, il prenoit le divertis- » sement de la pêche avec un de ses fa- » voris nommé *Kouter*, & il répondit : » *Qu'on me laisse tranquille; depuis que* » *je suis ici, Kouter a déja pris deux gros* » *poissons, & je n'ai encore rien pris.* » Une autre fois on lui annonça la dé- » faite de ses troupes à l'approche de » l'armée victorieuse ; il jouoit aux » échecs, & il répondit avec vivacité : » *Mais qu'on me laisse donc un moment* » *en repos, qu'on ne me trouble point ;* » *je vais donner échec & mât à Kou-* » *ter.* » On peut appliquer à ce Prince ce que l'on dit autrefois à *Charles VII* ; on ne peut perdre plus gaîment son Royaume. Je vous rapporterai encore un trait. Il est d'un Religieux de la Trappe,

cet Ordre auſtère où l'homme s'oublie abſolument pour ne ſonger qu'à Dieu. » Un des Religieux ſe retranchoit ſur » le pain, le cidre & le ſommeil. Il » en devint ſi foible que l'Abbé, pour » le punir, lui fit manger devant lui » tout ce qu'on lui ſervoit. Il l'obligeoit » de déjeûner tous les matins. Il en vint » même juſqu'à le condamner à man- » ger de la viande pendant quinze jours » à l'infirmerie. Le Religieux vint trou- » ver le Père Abbé; & s'étant jetté à ſes » pieds, les yeux baignés de larmes, » il reconnut ſa faute, & en demanda » pardon, en diſant: *Quoi, mon Père,* » *ne me pardonnez-vous pas? Mes Frè-* » *res ſe crucifient, & je vis comme un ré-* » *prouvé.* »

Ces deux volumes, Monſieur, auroient pu être remplis avec plus de goût. On multiplie ces Recueils; on ne fait que répéter ce qu'on trouve dans vingt autres. Les éditeurs ne ſont pas aſſez ſévères ſur le choix des traits & des bons mots qu'ils puiſent de côté & d'autre. Il y en a une infinité qu'on auroit pu placer dans cette collection, & qui n'y ſont point; & parmi ceux qu'on y voit,

il

il y en a beaucoup qu'on auroit dû en bannir.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Décembre 1765.

LETTRE XV.

Panégyrique de Saint-Louis, Roi de France.

CE Panégyrique que je vous annonce, Monſieur, a été prononcé le 25 Août dernier dans la Chapelle du Louvre devant MM. de l'Académie Françoiſe, par M. l'Abbé *le Cren*, Licencié en Théologie de la Faculté de Paris, Chanoine & Grand-Maître de la Chapelle Royale de Mortain. L'Orateur peint à la fois le Monarque, le Héros & le Saint. Je ne le ſuivrai pas dans tous ſes détails. Je me bornerai à quelques traits qui vous donneront une juſte idée de ſes talens, & du choix heureux qu'il a fait parmi la multitude des traits

dignes des plus grands éloges de la vie de ce Saint Roi. » *Louis*, dit il, apprit » de bonne heure à apprécier le mérite, » & évaluer la deſtinée des hommes » avant d'en être l'arbitre; à reconnoî- » tre la ſource primitive, les engage- » mens indiſpenſables, les bornes lé- » gitimes de l'autorité avant d'en être » revêtu; à conſidérer de près les écueils » & les avantages du Trône avant d'y » monter véritablement. Dans une ré- » gion où l'on ne s'applique qu'à com- » biner le ſyſtême de l'intrigue ou du » crime pour en aſſûrer le ſuccès, qu'à » ſupplanter la vertu par la force ou par » la ruſe, qu'à combattre l'ennui par le » fantôme ou par l'excès de la volupté, » *Louis* faiſoit conſiſter la ſienne à étu- » dier les rapports qu'ont entr'eux tous » les êtres ſenſibles & animés, les droits » & les intérêts qui réſultent de ces » rapports, les loix & les maximes qui » découlent de ces intérêts. Dans un » âge où la violence des penchans, la » fermentation des goûts, l'occaſion » des plaiſirs, le poiſon de la flatterie, » étouffent le germe du Héros, & quel- » quefois arrêtent les progrès de l'hom-

» me, *Louis* offroit déja le modèle de » l'un, & annonçoit celui de l'autre. »

Dans le tableau des vertus de ce Prince, vous aimerez celui de ſa conſtance & de ſa fermeté inébranlables dans les malheurs qui ſuivirent cette expédition célèbre, ſur laquelle les Hiſtoriens ont tant écrit & préſenté tant de ſentimens différens, en s'accordant tous néanmoins à rendre au zèle de *Louis* la juſtice qui lui eſt dûe, & le tribut des éloges qu'il méritoit. Ses infortunes ne ſervirent qu'à faire briller ſa grandeur avec plus d'éclat. » *Louis*, touché du ſpectacle af- » fligeant de ce qui l'entoure ſans en » être abattu, ſenſible aux pertes qu'il » fait & aux maux qu'il éprouve ſans » y ſuccomber, *Louis* ſurmonte les » mouvemens d'un cœur tendre, & n'a » garde de les étouffer; incapable de » ne pas répandre des larmes que la » nature fait verſer aux belles ames, il » eſt capable d'en arrêter le cours, & » d'ennoblir le motif qui les fait cou- » ler. L'ambition, l'intérêt, la vanité, » la politique, toutes les paſſions, la » Religion même & la vertu, qui quel- » quefois en ſont une, conſpirent à la

» fois contre lui, & il en triomphe : il a
» échoué ce projet ſi cher à ſon cœur,
» de rendre la liberté aux malheureux
» Chrétiens de l'Aſie, il a échoué, &
» quelque rude que ſoit cette épreuve
» pour un Chrétien tendre & compa-
» tiſſant, elle n'arrache ni plainte ni
» murmure à un Roi ſoumis & réſi-
» gné ; dans le captif de la Maſſoure on
» reconnoît le vainqueur de Damiette,
» ſes chaînes ne l'affectent pas plus que
» ſes lauriers ; il a donné ſa parole ; on
» exige un ſerment ; ni l'appareil du
» ſupplice le plus inoui dont il eſt me-
» nacé, ni les inſtances des Seigneurs
» François dont le ſalut & la liberté en
» dépendent, ni l'exemple de la plus
» monſtrueuſe férocité dont il eſt le té-
» moin, ni même l'exécution de ſon
» pieux deſſein, qui ſans cela devient
» impoſſible, rien ne peut l'ébranler,
» & le vainqueur inhumain avec lequel
» il traite, étonné de tant de grandeur
» d'ame, eſt enfin forcé de s'y rendre
» lui-même, & de ſubir la loi tandis
» qu'il pouvoit la donner. »

La piété ſage & éclairée de ce Prince offre un ſpectacle bien touchant. Le Mo-

Digitized by Google

narque, humilié devant l'Etre Suprême, oublie le ſceptre & la couronne qu'il honore, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt homme. On ne peut la peindre avec plus d'énergie & de vérité que M. *le Cren.* » Ne craignez pas que la » piété de *Louis* dégénère en cette ſu» perſtition puſillanime & baſſe, qui » adopte toutes les reſſources mercénai» res, cruelles, puériles, inventées » par la crainte ou la cupidité. *Louis*, » Chrétien par principe & par raiſon» nement, inſtruit & convaincu autant » que perſuadé, *Louis* diſcerne par lui» même où la foi finit, où la crédulité » commence, goûte le plaiſir d'un exa» men légitime ſans perdre le mérite » de la ſoumiſſion, ſans ſortir du cer» cle de la réſerve, ſans ſe permettre » les écarts de la témérité, ſans donner » dans les travers de l'entêtement. Aſſez » éclairé pour diſtinguer la route qu'il » doit ſuivre, trop ſage pour s'y enga» ger ſeul, ou s'en frayer une nouvelle, » il marche d'un pas ſûr entre les bar» rières ſacrées que la préſomption ne » franchit jamais impunément, & les » précipices affreux où la foibleſſe, l'a-

» veuglement, le fanatiſme font tom-
» ber avec tant de facilité. Je le vois
» dans un inſtant combattant avec lui-
» même, agité par les deſirs de ſon
» cœur, & par les mouvemens de ſa
» conſcience, entraîné par l'ombre de
» la perfection, retenu par l'idée du de-
» voir, prêt à paſſer du pouvoir mo-
» narchique à une pieuſe ſervitude, à
» quitter la Couronne pour s'enſevelir
» dans un Cloître. Quel piège, Meſ-
» ſieurs, que celui qui eſt caché ſous le
» voile de la Religion! Et n'a-t on pas
» vû celui de la Philoſophie ſeule faire
» deſcendre du Trône, & s'attirer par
» le choix d'une vie privée, une admi-
» ration plus flatteuſe que les homma-
» ges rendus à la grandeur? Quelque
» ſpécieux que ſoit ce projet, *Louis* y
» renonce auſſitôt qu'il en découvre l'il-
» luſion, & conſacre au bien de la ſociété
» les jours qu'elle a droit de réclamer.
» Ceſſer de regner pour être heureux,
» ce peut être un conſeil de la raiſon,
» mais ce peut être un ſacrifice fait à
» l'orgueil ou à la pareſſe; ceſſer de re-
» gner pour être ſaint, ce peut être un
» aſyle où la vertu ſe met à l'abri, mais

» ce peut être un ſeul écueil caché où
» elle ſe briſe ; conſentir de regner,
» quoique ce ſoit un obſtacle de plus
» pour être heureux & ſaint, c'eſt l'ef-
» fort d'une grande ame qui ſent ſa ſu-
» périorité, c'eſt un ſacrifice que la ver-
» tu ſe fait à elle-même, & qui ne ſert
» qu'à l'embellir. » Ce fut pour travail-
ler au bien de ſes peuples, à leur bon-
heur qu'il reſta ſur le Trône. Tous les
momens de ſa vie y furent conſacrés.

Le trouble étoit dans la France. Des
vaſſaux puiſſans & dangereux travail-
loient à s'aggrandir ; tantôt diviſés en-
tr'eux, ils allumoient le feu de la diſ-
corde dans un pays où l'autorité du Sou-
verain n'avoit pas toujours aſſez de for-
ce pour l'éteindre ; tantôt réunis par
leurs cabales, ils attaquoient cette mê-
me autorité. Les voiſins menaçoient de
tous côtés. Il falloit aſſoupir les tumul-
tes intérieurs, diſſiper les projets des
Etrangers, ou réſiſter à leurs entrepriſes.
M. *le Cren*, après avoir peint les deſ-
ſeins de l'Angleterre, les vûes de cette
Puiſſance ſi long-temps notre ennemie,
qui dès-lors avoit perdu pluſieurs Pro-
vinces, dont ſans ceſſe elle cherchoit à

réparer la perte, parle des autres Souverains qui pouvoient être redoutables. Ce précis de l'état des peuples voisins forme un tableau que vous verrez avec plaisir. On desireroit seulement qu'il fût un peu plus resserré. » Au-dehors, c'étoit » un Prince ambitieux, parvenu à l'Em- » pire des *Césars* par la ruse, résolu de » s'y maintenir par la force, redevable » aux ayeux de *Louis* de son élévation, » & fidèle à la reconnoissance tant qu'elle » étoit d'accord avec la politique, mais » déterminé à tout sacrifier à ses intérêts, & peu délicat sur les moyens » de les défendre. Au-dehors, c'étoit » un Pontife entreprenant, qui, revêtu » de deux pouvoirs, confondoit exprès leurs limites pour les étendre » plus facilement l'un par l'autre, & » encouragé par l'exemple de ses prédécesseurs, que des Princes trop foibles » n'avoient pas eu soin de réprimer, » vouloit imposer un joug d'autant plus » à craindre, qu'il sembloit tenir de » près à une autorité légitime & respectable, dont l'abus invétéré ne pouvoit être réformé qu'avec peine. Entre tant de Puissances perpétuellement

» animées les unes contre les autres,
» comment en voir le choc & ne pas
» en reſſentir les éclats ? Entre *Henri*,
» *Frédéric* & *Grégoire*, comment être
» neutre ſans danger, comment ne pas
» l'être ſans injuſtice, comment ne pas
» devenir remuant par intérêt, & in-
» triguant par néceſſité ? Mettez à la
» place de *Louis* un de ces Héros cé-
» lèbres à qui l'occaſion ſert de droit,
» & le deſir tient lieu de titre, dont
» les promeſſes n'ont d'autre fondement
» que l'utilité qu'ils en retirent, & d'au-
» tre durée que le péril ou l'impoſſibilité
» de les enfreindre ; trop ardent pour ſe
» renfermer dans les bornes d'une dé-
» fenſe légitime, trop attentif pour ne
» pas épier & ſaiſir les momens favo-
» rables, il profitera bientôt de la négli-
» gence ou de la foibleſſe de ſes voiſins,
» & meſurant l'opinion qu'il veut don-
» ner de lui-même par la grandeur & le
» ſuccès de ſes projets, peu inquiet du
» mal qu'il fait, & même de celui qu'il
» éprouve, il ne manquera pas d'éten-
» dre ſon domaine par les conquêtes,
» & ſa réputation par la ſupériorité de
» ſes talens & de ſon génie. *Louis* au-

» deſſus de cette célébrité funeſte qui » n'a que la ſplendeur momentanée de » l'éclair, comme elle eſt accompagnée » de l'horreur & des ravages de la fou- » dre, *Louis* n'imagine point un enne- » mi où il n'exiſte pas, il attend celui » qui ſe déclare, il combat celui qui ſe » préſente, il déſarme celui qui s'obſ- » tine, il épargne celui qui ſe rend. » Il ne regarde la France que comme un dépôt confié à ſes ſoins par ſes ancêtres, & dont il doit rendre compte à ſes ſucceſſeurs. Sa prudence prévoit tout, ſon activité prévient tous les dangers. Aux premiers mouvemens il eſt prêt à partir. Ses frontières ſont-elles menacées, il vole; bientôt victorieux il enchaîne ſon impétuoſité par la modération. Il reſpecte les barrières qu'il pourroit franchir; l'ennemi qu'il a confondu, terraſſé, humilié, recoit de lui, avec l'exemple de la valeur la plus intrépide, celui du déſintéreſſement. » O » charme impérieux! O récompenſe » brillante de cette équité! *Henri*, le » fier & ombrageux *Henri*, peu d'ac- » cord avec ſes ſujets, également fiers » & ombrageux, s'accorde néanmoins

» avec eux sur la confiance que mérite
» *Louis*, & tous dépofent de concert
» entre ſes mains leurs droits & leurs
» prétentions reſpectives. Un vaſſal des
» ancêtres de *Louis* avoit conquis l'An-
» gleterre, ſon père en avoit été pro-
» clamé Roi, il fait plus, Meſſieurs,
» il en eſt l'arbitre. Le ſang eſt prêt à
» couler, les peuples frémiſſent, le
» Trône chancelle, *Louis* prend la ba-
» lance, voilà le pouvoir de la vertu :
» en voici le prodige ; *Louis* ferme les
» yeux ſur ſes droits uſurpés, ſur ſes
» ſujets & ſes vaſſaux ſoulevés, ſur ſes
» Provinces dévaſtées par *Henri*. L'Uni-
» vers écoute, la vengeance ſe tait, la
» confiance parle, *Louis* prononce, il
» prononce en faveur de *Henri*. Quelle
» ſurpriſe ! Quelle reconnoiſſance pour
» celui-ci à la vûe d'un pareil jugement !
» Les autres Souverains ne dûrent pas
» en être étonnés, ils avoient éprouvé
» la même juſtice de la part de *Louis*.
» Bien loin de fomenter leurs diviſions,
» & de profiter de leur méſintelligence
» pour ſon aggrandiſſement ou ſa ſûre-
» té, on l'avoit vû employer les ſolli-
» citations, & même les menaces pour

» rétablir entr'eux la concorde. »

L'Orateur nous préſente enſuite S. *Louis* travaillant à réformer les anciennes loix ſous leſquelles vivoient ſes ſujets, & à les corriger par de nouvelles. La France formoit alors un aſſemblage de petits Etats, dont les Chefs n'étoient ni abſolument Souverains, ni rigoureuſement Sujets. Le peuple, victime de cette adminiſtration, ſembloit éprouver à la fois les maux de l'anarchie & du deſpotiſme. Les hommes, leurs enfans & leurs biens gémiſſoient dans la ſervitude ; la force & la ruſe accabloient l'innocence. » Former un peuple par la » légiſlation, c'eſt imiter le Créateur, » qui du ſein du cahos & de la confu» ſion, fait éclore un ordre permanent » entre des êtres ſucceſſifs & la forme » durable d'un tout, dont les parties ſe » renouvellent ſans ceſſe. On ignoroit » du temps de *Louis* cette ſubordina» tion légitime, cette dépendance gra» duée, qui plaçant dans les Loix la » ſource de l'autorité, en fait un aſyle » & un frein pour tout le monde, & » n'en fait un joug pour perſonne, ſubſ» titue l'obéiſſance à l'eſclavage, & réu-

» niſſant les volontés, ainſi que les for-
» ces, ramène toutes les vûes & les fa-
» cultés à un centre commun, le bon
» ordre & le bien-être général. Un peu-
» ple en proie aux Seigneurs, les Sei-
» gneurs ſans ceſſe aux priſes les uns
» avec les autres ou avec le Souverain,
» le Souverain forcé de répandre le ſang
» d'une partie de ſes ſujets, pour épar-
» gner le ſang de l'autre, ô ma patrie,
» quel état ! O *Louis*, quel ſpectacle !
» Tout pouvoir exceſſif & arbitraire ne
» s'établit que ſur des ruines, & s'en-
» ſévelit à la fin ſous les débris qu'il a
» formés. Il faut que par une juſte com-
» penſation, ceux de qui tout le mon-
» de dépend, dépendent eux-mêmes
» des régles, & par cette chaîne de dé-
» pendance, rentrent dans une ſorte
» d'égalité conforme à la raiſon. Telle
» fut la baſe du gouvernement de *Louis*.
» S'il s'applique à contenir & dompter
» les Grands de ſon Royaume, qui in-
» ſultent ſans ceſſe la Majeſté du Trône
» par leur audace, & perpétuent la miſère
» publique par leurs diſſenſions, ce n'eſt
» point pour s'arroger l'autorité abuſive
» dont il les dépouille, pour faire ſuccé-

» der le despotisme d'un seul aux vexa-
» tions de plusieurs: il en coûte beaucoup
» à son cœur de recourir à la force pour
» les réduire ; la facilité avec laquelle
» il oublie leurs révoltes multipliées,
» leurs fréquentes perfidies, leurs for-
» faits de toute espéce, poussés jusqu'à
» attenter à ses jours ; le soin qu'il a de
» ne pas s'en rapporter à son jugement,
» & d'employer celui des Grands con-
» tre leurs semblables, pour les assujet-
» tir & les condamner dans les formes;
» les peines qu'il n'inflige qu'à regret,
» à la dernière extrémité, avec tous les
» tempéramens que l'équité peut per-
» mettre : en un mot, toute sa conduite
» montre évidemment qu'il a moins
» d'égard à ses intérêts personnels, qu'au
» devoir & à la dignité de son rang, &
» qu'il ne veut regner que pour faire re-
» gner les Loix. »

Vous pouvez juger par ce peu de traits de la matière de l'Orateur. Vous y trouverez de la justesse, de l'énergie & du goût. Dans quelques endroits on desireroit un peu plus de précision ; mais ces endroits sont en petit nombre. Ce Panégyrique mérite de justes élo-

ges ; on le trouve à Paris chez *Regnard* Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

Académie de Langues vivantes.

Lorſque les Sciences, les Arts & le Commerce fleuriſſent dans un Etat, un des moyens les plus sûrs de les y ſoutenir, eſt d'inſpirer à la Nation, principalement aux jeunes gens qui doivent la renouveller & la perpétuer, le goût des Langues uſitées chez les Peuples voiſins ; le langage eſt le lien néceſſaire des beſoins & du commerce d'idées qui rapprochent les Nations, & elles ont un égal intérêt de s'entendre reſpectivement.

Il ſeroit donc à deſirer que l'étude des Langues vivantes devînt une partie de l'éducation nationale par toute l'Europe, la jeuneſſe en deviendroit plus propre aux emplois qui pourroient par la ſuite la mettre en relation avec les Etrangers par terre ou par mer ; on ne verroit plus les hommes avancés en âge, Conſuls ou Ambaſſadeurs, interrompre ou ralentir le cours de leurs

occupations essentielles, pour apprendre péniblement, & quelquefois sans beaucoup de fruits, une Langue dont leur condition leur fait sentir le besoin; chacun auroit pû se pourvoir de bonne-heure des connoissances nécessaires à sa destination; & il ne tiendroit plus qu'aux Gouvernemens de choisir les talens pour remplir les places.

Puisque les Langues, par le fonds des choses qu'elles renferment, deviennent autant de ressorts capables d'étendre les Sciences & le Commerce, qui sont l'appui le plus solide des Empires, il est évident qu'on en doit encourager l'étude. Il semble même qu'un motif aussi raisonnable ait contribué beaucoup à l'institution de l'Ecole Royale Militaire, afin d'assurer au moins à une partie des Officiers François, la connoissance des Langues qui peuvent les rendre plus utiles à leur Patrie, & de faire naître aux autres le desir de les imiter. Cet établissement projetté par le plus respectable des Citoyens, & fondé par le meilleur des Rois, est une fontaine vive d'où les Sciences, par des canaux différens, coulent dans toutes les

parties du Royaume ; & l'Europe en l'admirant, s'eſt hâtée de ſuivre l'exemple que la France lui a donné. Mais tout Citoyen n'eſt par Gentilhomme, tout Gentilhomme n'a pas le bonheur d'être admis dans cette Ecole, & les Elèves qu'on y reçoit ne font qu'une très-petite partie de ceux qui ſeront un jour dans le cas de ſervir la France comme politiques ou commerçans, comme Militaires ou Marins.

Ces conſidérations ont fait croire à M. *Oreilly* que le Public verroit avec plaiſir l'établiſſement d'une Académie où l'on apprendroit à peu de frais l'Allemand, l'Anglois, l'Italien & les principes de Littérature de ces trois Langues ; il a communiqué ſes vues à deux hommes qu'il a cru propres à les ſeconder : l'un eſt M. *Schwarz*, qui a autrefois enſeigné l'Allemand à l'Ecole Royale Militaire, & enſuite pendant huit ans au Régiment du Roi Infanterie. L'autre eſt M. *Veſpaſiano*, qui depuis pluſieurs années enſeigne l'Italien à Paris, qui eſt eſtimé des gens de Lettres, & qui eſt ſur le point de publier une Collection choiſie des meilleurs

Poëtes Italiens, dont la plûpart ont été inconnus en France juſqu'à préſent.

Ces trois Profeſſeurs ſont convenus d'éviter les détails & les minuties, de proportionner les objets dont ils auront à traiter à la durée de leurs leçons, & de rapporter les principes particuliers de leur Langue à ceux de la Grammaire générale. Chacun d'eux, & ſur-tout les Profeſſeurs Allemand & Anglois, entrera plus ou moins conformément à ces idées, dans la formation de ſa Langue; indiquera une maniere facile de connoître les racines, les ſyllabes acceſſoires, l'analogie grammaticale, la quantité & la qualité des mots; & démontrera enſuite la conſtruction ſimple, uſuelle & figurée des phraſes: après avoir vû, par ce moyen les tours propres, le caractère & le génie diſtinctifs de chacune de ces trois Langues en particulier, on découvrira ce qu'elles ont en commun avec la Langue Françoiſe; la connoiſſance de ce rapport général rendra leur étude reſpective plus aiſée, & l'on pourra, par des efforts ſucceſſivement inſenſibles, ſe former une idée de l'eſprit des Lan-

gues, à l'exemple de l'eſprit des Loix.

L'intention de ces Profeſſeurs eſt de donner après chaque Cours de Langues un Cours de Littérature, dans lequel une partie du temps de chaque leçon ſera employée à parler Allemand, Anglois ou Italien; & l'autre à faire des obſervations littéraires ſur les auteurs les plus célèbres qui ont écrit dans les trois Langues, en examinant leurs ouvrages les plus eſtimés, ce qu'ils ont imité des Anciens ou des Modernes, leur mérite comme auteurs ou comme traducteurs; enfin, le cas que l'on doit faire des critiques & des traductions qui en ont été faites chez les différens peuples de l'Europe. Ce Cours finira par la Poëſie, dont on fera voir le méchaniſme, le ſtyle, l'harmonie, l'artifice, les tours heureux & les peintures inimitables que l'ame ſeule peut ſentir.

On ſe propoſe d'ouvrir immédiatement après les Rois 1766, les trois Cours de Langues au centre de Paris. M. *Schwarz* commencera le Cours Allemand à huit heures & demie du matin, les Mardi, Jeudi & Samedi; M. *Veſpaſiano*, le Cours Italien, les mêmes jours à trois heures & demie; &

M. *Oreilly*, le Cours Anglois à huit heures & demie du matin, les Lundi, Mercredi & Vendredi : chaque leçon ſera d'une heure & demie, trois fois la ſemaine pendant trois mois.

On ne commencera aucun Cours à moins qu'il n'y ait neuf Souſcripteurs, chacun deſquels payera deux louis en ſouſcrivant, & ceux, qui, après le premier Cours de Langues, en voudront prendre un autre du même Profeſſeur, ne payeront qu'un louis. Par cet arrangement on pourra apprendre la Langue Allemande, Angloiſe ou Italienne pendant ſix mois, moyennant trois louis, ou pendant un an moyennant cinq. Les Cours de Littérature ſe donneront aux mêmes prix & aux mêmes conditions. On obſervera de plus que les Profeſſeurs ne feront point les maîtres, après le premier Cours de Langues, de donner enſuite à leur gré un Cours de Langues ou un Cours de Littérature ; cela dépendra uniquement du nombre des Souſcripteurs ; ainſi on aura ſoin en ſouſcrivant de bien déterminer le genre de Cours qu'on voudra ſuivre.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Décembre 1765.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1765.

LETTRES *sur l'Espagne, second Extrait.* page 3

RECHERCHES *sur les beautés de la Peinture & sur le mérite des plus célèbres Peintres Anciens & Modernes, par M. Daniel Web, traduites de l'Anglois.* 37

DICTIONNAIRE *Pittoresque & Historique, ou Description d'Architecture, Peinture, Sculpture, Gravure, Histoire Naturelle, Antiquités & Dates des Etablissemens & Monumens de Paris, Versailles, Marly, Trianon, &c.* 67

L'ART *de cultiver les Pommiers, les*

Digitized by Google

Poiriers, & de faire des Cidres ſelon l'uſage de la Normandie. 71
VARIATIONS *de la Monarchie Françoiſe dans ſon Gouvernement politique, civil & militaire, avec l'examen des cauſes qui les ont produites, ou Hiſtoire du Gouvernement de France depuis Clovis juſqu'à la mort de Louis XIV, diviſée en neuf époques, par M. Gautier de Sibert.* 73
ANTHOLOGIE FRANÇOISE *par M. Monnet.* 116
LETTRE *de M. de la Chapelle, Cenſeur Royal, Membre des Académies de Lyon, de Rouen, & de la Société Royale de Londres, concernant ſon Scaphandre ou Habit à nager.* 139
VERS *à Mademoiſelle* *** 144
HISTOIRE *de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes, compoſée ſur différens Manuſcrits Arabes de la Bibliothèque du Roi, par M. Cardonne, Secrétaire-Interprète du*

Roi pour les Langues Orientales aux Affaires étrangères & à la Bibliothèque de Sa Majeſté. 145
LETTRE *à M*** ſur les Peintures, les Sculptures & les Gravures expoſées dans le Salon du Louvre en 1765, par M. Mathon de la Cour.* 185
PROSPECTUS *du Tableau Périodique du monde, ou la Géographie raiſonnée & critique, avec l'Hiſtoire & l'Etat de cette Science dans tous les temps, accompagnée de Cartes & de Plans.* 195
LETTRE *de M. Roiffé de la Perriere.* 205
LA BONNE FERMIÉRE, *ou Elémens Economiques, utiles aux jeunes perſonnes deſtinées à cet Etat, par M. L. R. ancien Ech. de B....* 211
HISTOIRE *critique du Gouvernement Romain, où d'après les faits hiſtoriques on développe ſa nature & ſes révolutions, depuis ſon origine juſqu'aux Empereurs & aux Papes.* 217
DE TOUT UN PEU, *ou les Amuſemens*

Digitized by Google

de la Campagne, par l'auteur de Roſe. 257
DIEU, *Ode.* 284
AVIS *ſur les inſtitutions de Géométrie, &c.* 286
ESSAI *ſur les Erreurs & les Superſtitions.* 289
PROSPECTUS *du Journal des Romans.* 321
RESSOURCE *contre l'ennui ou l'art de briller dans les Converſations.* 329
PANÉGYRIQUE *de Saint Louis.* 337
ACADÉMIE *des Langues vivantes.* 351

Fin de la Table des Matières de ce ſeptiéme volume de l'Année Littéraire 1765.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google